This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SKIPWORTH
BEQUEST

V. PER

~~Skipworth C. 22~~

[cupboard 4]

OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES.

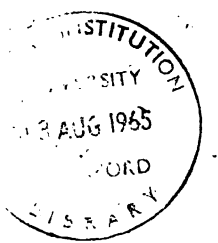
TOME ONZIE'ME.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVII.

Avec Privilege & Approbation.


STITUTION
SITY
3 AUG 1965
ORD
LIBRARY

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLI.

VOus me permettrez, Monſieur, de vous entretenir aujourd'hui de trois nouvelles Comédies, repreſentées avec quelque ſuccès ſur nos Théatres François & Italien, & qui ont été jugées dignes de la Preſſe. Ces Piéces ſont l'*Ambitieux* de M. des Touches; les *Deux Niéces*, & la *Comédie Anonyme* de M. de Boiſſy. A la tête de l'*Ambitieux* eſt une Préface, où l'Auteur commence par juſtifier la pureté de ſes intentions, proteſtant qu'il a toujours regardé » comme indi- » gne de la probité, *le trop facile, & le* » *puniſſable talent de la Satire*, genre d'é- » crire, par lequel, ſouvent aux dé-

L'Ambitieux, Comédie.

» pens de la vérité, on ſe prépare des » ſuccès fondés ſur la malignité du » cœur humain. « Quoique tout Auteur Comique ſoit eſſentiellement ſatirique, dans un ſens, M. D. T. prétend avec raiſon, que ſes Ouvrages doivent » le diſtinguer de ceux qui ont ſacrifié » l'honneur au deſir de plaire ; de ces » Auteurs forcés *à ſe cacher*, à meſure » que leurs productions éclatent, & à » qui le Public *fait payer* les applaudiſ- » ſemens paſſagers qu'il leur donne, » par toute la haine & le mépris dont » il les accable. « Ils ne ſont donc pas *cachés*. Du reſte on ne peut qu'approuver une ſi juſte cenſure des Auteurs de Libelles diffamatoires, qu'on doit regarder dans la ſociété comme de lâches aſſaſſins.

L'Auteur vient enſuite à ce qui regarde le ſujet & les caracteres de ſa Comédie. Il eſt de principe, que la Comédie eſt eſſentiellement deſtinée à peindre les mœurs, & à ridiculiſer les défauts qui regnent dans la vie commune, & non à repreſenter les mœurs & les vices des Grands, de ceux qu'on appelle les Dieux de la terre, c'eſt-à-dire, des Rois, des Princes & de leurs Miniſtres. C'eſt dans la Tragédie, que leur place eſt marquée : c'eſt là que, par la peinture de leur caractere, ver-

tueux ou vicieux, le Poëte ſe propoſe d'exciter à la vertu, & d'éloigner du vice. Introduire dans la Comédie ces grands Perſonnages ne me paroît pas plus raiſonnable, que de mettre un Financier ou un Médecin dans une Tragédie. Il ne faut jamais dénaturer les Genres.

C'eſt donc en vain qu'on lit ces paroles dans la Préface. » En me propoſant (dit M. D. T.) de peindre le » caractere d'un ambitieux, je compris » après bien des réflexions, qu'il m'étoit impoſſible d'y réüſſir, ſi la Scene ne ſe paſſoit à la Cour d'un Roi, » ſi je n'y faiſois paroître des perſonnages du rang le plus éminent, & ſi » mon Ambitieux n'étoit pas lui-même » dans le plus haut dégré de l'éclat & » de la faveur. « Cela ſuppoſé, l'Auteur voulant ſignaler ſon zele pour la correction d'un auſſi grand vice, qu'eſt l'ambition, devoit, ſelon moi, chauſſer le Cothurne, & non le Brodequin. Car ſi ce vice n'eſt pas dans un homme du commun, il eſt impoſſible de lui donner le ridicule Comique. » L'ambi» tion déréglée eſt de tous les états ; » (continue l'Auteur) mais dans les » hommes du commun elle n'a rien qui » intereſſe la ſociété en général : tou-

» jours blamable, à la vérité, dans
» les moyens qu'elle employe pour s'é-
» lever, elle ne bleſſe cependant que
» quelques concurrens obſcurs qu'elle
» renverſe ; ſouvent applaudie par les
» déſintéreſſés, elle paſſe quelquefois
» pour grandeur d'ame ; infaillible-
» ment bornée dans ſa courſe par d'in-
» vincibles obſtacles, elle fait dégéné-
» rer ces ambitieux ſubalternes en eſ-
» prits chimériques & *ridicules*. « Hé, ne ſont-ce pas là juſtement ces caracte-res *ridicules*, qui conviennent le mieux à la Comédie ? Faut-il qu'un défaut, pour intereſſer ſur le Théatre, intereſſe toute la ſociété en général ? Par quel principe exige-t'on que l'ivreſſe d'un Ambitieux, pour me paroître ridicule ſur le Théatre, *devienne l'interêt général de toute une Nation* ? Pourquoi eſt-il néceſſaire, je vous prie, » que tout un
» Peuple en ſoit la victime ; que les
» reſſorts qu'il fait mouvoir entraînent
» les plus grandes révolutions, & que
» preſque tous les yeux fixés ſur lui
» ſoient dans l'attente de ſon ſuccès ou
» de ſa perte ? « Tout cela eſt bon par rapport à la Tragédie, dont l'ambition, après l'amour, eſt un des plus grands reſſorts. Mais n'eſt-il pas abſurde de prétendre, que l'ambition d'un ſimple

Commis, par exemple, qui veut parvenir par des moyens extravagans au plus haut degré de la Finance, ne puiſſe être de miſe ſur le Théatre ? On veut que ce défaut *intéreſſe toute la Nation.* Il faudroit donc à ce compte là, que les *Femmes ſçavantes* fuſſent des Princeſſes, & que l'*Avare* fût au moins un Duc. Quelle idée !

Notre Auteur, pour peindre à ſon gré toute l'étenduë de l'ambition, a choiſi un Favori de la Cour, qui forme le projet de s'allier à ſon Souverain. » Cette peinture de l'Ambition, dit-il, » renferme en grand tous les traits qui » caracteriſent les Ambitieux d'un or» dre inférieur : le moins ſe trouve tou» jours dans le plus. « Sur ce pied là j'aurois conſeillé à l'Auteur de mettre dans ſa Comédie pour premier Perſonnage un jeune Prince Politique & Guerrier, aſpirant follement à la Monarchie univerſelle. C'eſt alors que toute l'étendue du caractere de l'ambitieux auroit été remplie, que l'ambitieux auroit véritablement paru en *grand*, & que *le moins ſe ſeroit trouvé dans le plus.*

Mais voyons ſi ce qu'ajoute l'Auteur ſert beaucoup à juſtifier ſon plan. » L'ambition (dit-il) porte avec elle » un air de grandeur, qui en impoſe au

» reſte des hommes ; ſes ſentimens ſont » élevés, ſes expreſſions ſont fieres ; » elle eſt toujours accompagnée de ſu- » périorité d'eſprit & de courage ; elle » impoſe ſilence aux autres paſſions, & » inſpire même le mépris de la vie. « Eh ! n'en voila-t'il pas aſſez, pour démontrer ſenſiblement que Thalie ne trouvera jamais ſon compte avec l'Ambitieux, ſi ce n'eſt avec un Ambitieux ſubalterne, & que ce Caractere repreſenté dans un Grand de la Cour, qui aſpire à un pouvoir ſans bornes, ne ſera jamais au nombre des objets de ſon pinceau ?

M. D. T. l'a bien ſenti lui-même : mais il a crû que pluſieurs autres Caracteres jettés dans ſa Piéce remedieroient à l'inconvénient du ſujet. 1°. Une Maîtreſſe, jeune fille ſans ambition, ſans expérience, & dont il fut tendrement & fidélement aimé. » J'oppoſois » par ce moyen, dit-il, la ſimplicité à » l'artifice, la vérité à la politique, & » la timidité à l'audace. Ce Caractere » introduiſit ſur le champ dans mon » Ouvrage un interêt tendre, & des » traits de naïveté & de candeur, qui » devoient en interrompre la gravité. « M. D. T. devoit cependant faire attention, que le Spectateur ſeroit néceſ-

sairement choqué de voir une fille aimable, sensée, ingénuë, être follement amoureuse d'un homme sans probité & sans jugement. Cette fille pouvoit pourtant devenir intéressante; mais son caractere paroît manqué, & l'Auteur n'en a pas sçu tirer parti.

2°. Pour étayer encore son sujet, & pour balancer la froide gravité d'un premier Ministre, dont le rang & le caractere respectables, & dont la vertu sublime & héroïque n'étoient point faits, ce semble, pour une Comédie, l'Auteur a jugé à propos de lui donner une femme sans éducation, sans usage du monde, indiscrete, imprudente, une vraie folle. » Il seroit pitoyable » (dit M. D. T. avec beaucoup de con- » fiance) de soutenir que ce caractere » n'est pas dans la nature, & il me pa- » roîtroit mal fondé de prétendre qu'il » est déplacé dans mon Ouvrage. « On accorde à l'Auteur que ce caractere est possible, & dans ce sens, *qu'il est dans la nature*. Mais est-il dans la bienséance, est-il même dans la vraisemblance? Qui a jamais vû dans aucune Cour du monde une Madame Jourdain revêtuë de la qualité de femme d'un premier Ministre? Celle dont il s'agit a les manieres aussi basses & aussi sottes, &

de plus elle eſt d'une extravagance ſans exemple. Or ce qui eſt ſans exemple n'eſt point *dans la nature* par rapport au Théatre, où l'on ne veut voir que ce qu'on a vû, c'eſt-à-dire, des défauts communs, & ordinaires dans la ſociété. » Dira-t'on (continuë l'Auteur) que la » femme d'un premier Miniſtre ne doit » pas être auſſi extravagante ? Je con- » viens, ajoute-t'il, que cela ſeroit » toujours à ſouhaiter ; mais on ne » peut pas dire qu'un pareil aſſemblage » ſoit impoſſible. « Mais M. D. T. prétend-t'il donc que tout ce qui n'eſt pas impoſſible ne doit point être banni du Théatre. Ce n'eſt cependant qu'à la faveur de cette poſſibilité vague & générale, qu'il eſſaye de juſtifier un Caractere mépriſable, qui a déplu univerſellement, & qui pour être ſouffert dans la Piéce, avoit beſoin d'être relevé par un grand nombre de beautés qu'on y admire, par de vrais traits de génie, par une morale judicieuſe & noblement exprimée, enfin par un ſtile toujours pur, toujours élégant.

C'eſt encore avec quelque raiſon que l'on a cenſuré le voyage de la Princeſſe d'Aragon à la Cour de Caſtille : Une pareille équipée de la part d'une Princeſſe du Japon ou de la Chine au-

roit eu plus de vraiſemblance. Une perſonne d'un rang auſſi élevé, que l'Infante d'Aragon, pouvoit-elle ſe flatter d'être un moment inconnuë dans un Païs ſi voiſin du ſien? Que cela me paroît mal imaginé! Avec de pareils reſſorts une machine peut-elle aller?

Un autre défaut de cette Piéce conſiſte dans le dénoüement, où quelques perſonnes n'ont trouvé aucune juſteſſe. L'Ambitieux D. Fernand, diſent-ils, n'eſt point puni parce qu'il eſt ambitieux, mais préciſément parce qu'il a aimé la niéce de ſa belle-ſœur. C'eſt-là tout ſon crime aux yeux du Roi; crime qui n'a aucun rapport à l'ambition. Mais ce Dom Fernand ſacrifie volontiers ſon amour à ſa fortune; il cede ſincerement (au moins en apparence) ſa Maîtreſſe au Roi. Il n'importe: il eſt aimé d'elle, *malgré lui-même*; dèſlors il eſt criminel, & il mérite d'être puni. La véritable cauſe de ſa diſgrace n'eſt donc point ſa folle ambition, mais l'amour qu'on a pour lui malgré lui. Ce dénoüement eſt-il judicieux? Mais il eſt lié avec le plan, & eſt irréformable dans la Piéce.

La Comédie des *Deux Niéces*, qui a eu un foible ſuccès ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, renferme certai- Les deux Niéces, Comédie.

nes beautés, qui consistent dans une multitude de lieux communs, ingénieusement exprimés, & dans un grand nombre de portraits d'imagination. Du reste les Caracteres ont peu de naturel & de vérité. Je vais citer ici quelques-uns de ces lieux communs, que nos Poëtes employent aujourd'hui si souvent dans leurs Piéces, pour plaire au Vulgaire, qui ne manque pas de les applaudir, même quand ils sont déplacés. Croiriez-vous, par exemple, que le Parterre auroit été charmé de ces vers dans la bouche d'une Suivante, telle que Finette, au sujet de ce qu'on appelle *bienséance?*

C'est un masque trompeur, dont au siécle où nous sommes
Se parent avec art les femmes & les hommes;
Qui séduisant les yeux de l'univers déçu,
Donne au vice les droits & l'air de la vertu,
Fait respecter par tout l'imposture parée,
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

Vous voyez que cette Finette, toute Soubrette qu'elle est, sçait tenir des discours élevés, & employer la plus noble éloquence. Elle débite ailleurs, avec moins d'emphase, une Sentence qui vaut bien celle-là, & dont la morale, commune à la vérité, est fort bien exprimée.

La figure eſt ſouvent mere de la fadeur
Et cette qualité vaut pour moi la laideur.
Du ſot le mieux tourné la préſence m'aſſomme,
Et l'eſprit, à mon gré, fait la beauté de l'homme.

Il me ſemble néanmoins que ſi l'eſprit fait la beauté de l'homme, & s'il eſt capable de compenſer la difformité, il faut encore qu'il ſoit accompagné d'un caractere aimable, & ſurtout d'une véritable probité, qui n'eſt pas toujours l'appanage de l'ingénieuſe laideur.

Enfin c'eſt toujours Finette, qui dans cette Piéce dit les jolies choſes. Dans la troiſiéme Scene du ſecond Acte elle parle ainſi :

Un confident habile
Eſt, auprès d'un Amant tremblant, foible, incertain,
Ce qu'auprès d'un Malade eſt un bon Médecin;
Il ne le guérit pas; mais ſon Art le conſole:
Et par là ce même Art n'eſt pas un Art frivole.

Il y a plus d'eſprit, plus de génie dans la Comédie du même Auteur, intitulée *La* * * *, c'eſt-à-dire, la Comédie ſans titre, qu'on auroit pû néanmoins intituler *La Maîtreſſe bien ſervie*. Elle a été goûtée avec raiſon ſur le Théatre de la Comédie Italienne. Cependant j'y trouve encore une grande quantité de ces lieux communs, deſtinés à faire le ſuccès des Piéces modernes, & dignes du ſuffrage intéreſſant du plus grand

La * * *, Comédie.

nombre des Spectateurs, auprès desquels ces beautés générales & déplacées l'emportent souvent sur les traits les plus judicieux & les plus fins. De plus la Piéce, quoiqu'écrite avec esprit, offre bien des négligences dans le langage. Pag. 22. *toucher du Clavessin.* Pag. 29. *montrer la vertu*, pour dire, l'enseigner. Pag. 41. *Prendre auprès de quelqu'un*, pour dire, gagner ses bonnes graces. *Les vôtres*, pour dire, vos gens. La Marquise dit pag. 33. que les *rangs* distingués sont les plus *mécontens*. Des *rangs mécontens*.

Je trouve Finette, fausse Soubrette, trop familiere avec sa nouvelle Maîtresse : cela blesse la bienséance & l'usage. A peine est-elle reçuë dans la maison, qu'elle demande à la Marquise sa Maîtresse le sujet de sa tristesse, qu'elle la prie de l'aimer, & même de la *tutoïer*; qu'elle va même jusqu'à interroger la Marquise sur les dispositions de son cœur : Page 34.

Votre cœur (pardonnez ma demande à mon zéle)
Est-il exactement insensible & rebelle ?
Il faut que de lui-même il soit bien assuré :
Jamais aucun objet ne l'a-t'il effleuré ?

Remarquez que Finette a été reçuë en qualité de suivante par la Marquise dans la Scene cinquiéme : & voila que

dans la Scene dixiéme elle a l'impertinence de vouloir se familiariser avec sa Maîtresse, jusqu'à lui demander, si elle n'a point d'Amant ; cette interrogation est-elle supportable dans la bouche d'une Suivante, qui la veille étoit inconnuë à la Marquise? La Marquise ne devoit-elle pas être blessée d'une pareille hardiesse? Si quelqu'un s'avisoit de répondre que les Scenes, qui suivent celle de la réception de la Soubrette, valent sur le Théatre des semaines & des mois, en ce cas je lui repliquerois : Que devient la Regle des vingt-quatre heures, qui est celle de l'unité de tems ?

Mais d'un autre côté quelle affreuse contravention à la bienséance, que tous les discours de la Marquise, qui s'adressent à cette Finette, qu'elle vient de recevoir au nombre de ses Domestiques, & à qui elle dit :

Dans le cours d'un instant
Je dévoile (quel est sur moi ton ascendant !)
Je dévoile à tes yeux mon ame toute entiere,
Cette ame jusqu'ici si cachée & si fiere :
Presque sans nul effort, je te confie à toi
Ce que jamais Marton n'auroit apris de moi.

Autre bévuë : Que veut dire le Baron, quand il propose à sa niéce la Marquise de se remarier, pour avoir des enfans, & pour soutenir l'éclat de son *Nom* ? Un nom se soutient-il jamais par le

mariage d'une femme ?

La douceur du veuvage eſt pour vous trop fac-
teuſe,
La raiſon vous défend d'y vivre plus long-tems.
J'attens un héritier, vous n'avez point d'enfans;
Nôtre *Nom* va s'éteindre, & ſa gloire m'eſt
chere,
Je prétend de mes biens vous faire légataire.
Mais par un prompt himen il faut le mériter.

Rien de plus hardi que l'idée biſarre qui forme le plan de cette piéce ; tout y eſt contraire à l'uſage & à la vraiſemblance. Pour ſupporter un ſi long & ſi extraordinaire traveſtiſſement, il a fallu de la part du ſpectateur une bien extraordinaire indulgence. Cependant cette ſuppoſition ſinguliere, à laquelle l'eſprit qui regne dans la Piéce, a forcé en quelque ſorte le Public de ſe prêter, n'eſt point abſolument blamable, puiſqu'elle a fait naître deux ou trois Scenes très-agréables, & qu'enfin cette Comédie, telle qu'elle eſt, a eu ſur le Théatre une eſpéce de ſuccès, qu'elle méritoit.

Lettre de M. L. Riccoboni.

Il paroît depuis quelques jours une Lettre Italienne de M. Loüis Riccoboni, adreſſée au célébre M. Muratori, & traduite en François par M. F. au ſujet des trois Comédies de M. de la Chauſſée, *la fauſſe Antipathie*, *le Préjugé à la mode*, & *l'Ecole des Amis*. L'Au-

teur de cette Lettre apprend, comme une grande nouvelle, à M. Muratori, qu'on vient d'*inventer en France un nouveau genre de Comédie*, & que la gloire de cette invention, dont il eſt charmé, eſt dûe à M. de la Chauſſée. » Je ne » veux pas, dit-il, laiſſer paſſer l'oc» caſion de vous annoncer une nouvelle » Littéraire de France, qui juſqu'à pre» ſent ne fait qu'un certain éclat; on » peut même dire que ce n'eſt qu'une » étincelle; mais peut-être qu'en moins » d'un ſiécle elle deviendra une lumiére » brillante, capable d'éclairer toute » l'Europe. « *Forſe in men' di un' ſecolo può ella divenire una gran' fiamma che per tutto riſplenda.*

M. R. déclare d'abord, que » le » Théatre François, *après* les trois fa» meux Auteurs, qui en ont fixé la for» me, paſſe pour le meilleur de l'Eu» rope. « Son traducteur a voulu dire ſans doute, en s'exprimant ainſi, que le Théatre François, *DEPUIS QUE les trois fameux Auteurs* (Corneille, Racine & Moliere) *en ont fixé la forme, paſſe pour le meilleur de l'Europe.* C'eſt là le ſens de ces paroles Italiennes: *Il Teatro Franceſe, DOPPO i trè famoſi Poëti che ne hanno aſſodata la forma, è valutato per il migliore di tutti in Europa.* Mais écoutons M. R. qui pourſuit ainſi:

» Le Théatre François étant parvenu à » ce point, on entendoit toujours, au » milieu même des applaudiſſemens, & » du ſuccès de quelque Tragédie, ou » Comédie nouvelle, les plaintes du » Public, qui ſe rappelloit le ſouvenir » des excellens drames de ces trois Poë- » tes. *Les beaux eſprits ſe décourageoient* » & mettoient *peu ſouvent* la main à la » plume, pour ne pas s'expoſer à la » comparaiſon que les Spectateurs fai- » ſoient d'abord des Auteurs précédens » avec eux. « Mais eſt-il bien vrai que ces trois grands modéles, Corneille, Racine, Moliere, ayent découragé nos beaux eſprits, au point de ne leur permettre que *peu ſouvent* de mettre la main à la plume? Depuis la mort de ces trois illuſtres Poëtes, combien n'avons-nous pas vû éclorre en France de bonnes Tragédies & de Comédies excellentes? M. R. ignore-t'il certaines Tragédies de Campiſtron, & de Meſſieurs Crebillon & Voltaire, les Comédies de M. des Touches, & ſurtout celles du fameux Regnard? Il donne donc à M. Muratori une fauſſe idée de l'état préſent de notre Théatre, depuis Corneille, Racine & Moliere, & il le rabaiſſe fort mal-à-propos. Ces Auteurs originaux ne *découragent point nos beaux eſprits*; ils font naître au contraire le deſir de les

égaler, & même de les surpasser, s'il est possible : Et certes on peut bien dire qu'ils ont été égalés dans quelques Piéces modernes, au moins Moliere dans le *Joüeur* de Regnard, & dans le *Flateur* de M. Rousseau.

M. R. continuë ainsi : » D'autres » Poëtes modernes en couroient les ris» ques en leur place (*c'est-à-dire, en la » place de nos beaux esprits*) & la réputa» tion du Théatre François déclinoit de » jour en jour. « En sorte que hormis ceux qui parmi nous *mettent peu souvent la main à la plume*, tous ceux qui travaillent actuellement pour le Théatre sont des *Poëtes médiocres*. Cela ne fait-il pas bien de l'honneur à nos Poëtes féconds, qui donnent tous les ans des Tragédies & des Comédies au Théatre ?

» Dans ce même tems (ajoûte M. R.) » un de ces génies, *peu communs dans » cette Nation*, & dont cependant la Ré» publique des Lettres a un si grand be» soin, un de ces génies, dis-je, ama» teur de la nouveauté, & assez hardi » pour en hazarder une contre le tor» rent de l'usage ordinaire, voulut se» couer le joug : il s'ouvrit une nou» velle carriere, puisque celle qu'on » avoit suivi jusqu'alors, en marchant » sur les traces des illustres Poëtes que » je viens de nommer, *n'étoit plus du*

TAYLOR INST

le goût des Spectateurs ; la perſonne dont » je parle eſt M. Nivelle de la Chauſ- » ſée. « Que de réfléxions à faire ſur ces paroles ! 1°. Pourquoi notre Italien s'aviſe-t'il de dire que les génies, capables d'inventer & de hazarder des nouveautés, ſont *peu communs* en France ? Sans parcourir ici d'autres genres que le genre Dramatique, n'eſt-ce pas en France que la Tragédie, ſur le pied qu'elle eſt aujourd'hui dans toute l'Europe, a été inventée ? Moliere n'a-t'il pas donné une forme nouvelle à la Comédie ? Et Quinaut n'eſt-il pas le veritable Auteur de nos Tragédies Lyriques, que nous avons depuis perfectionnées ? Les Italiens lui ont-ils pû fournir de vrais modéles en ce genre ? M. le Sage n'eſt il pas auſſi l'Auteur de ce qu'on appelle l'*Opera Comique*, eſpece de Drame *Comico-Lyrique*, inconnu avant lui, & qui a ſes régles & ſa mécanique, comme l'Opera ſérieux ? Que ne pourrois-je pas dire de la forme excellente de nos Cantates, dont M. Rouſſeau eſt l'Auteur, puiſqu'elles ne reſſemblent preſque en rien aux Cantates Italiennes, qui en ont ſeulement fait naître l'idée ? Ce qu'il y a de ſingulier eſt, que cet illuſtre Poëte n'a preſque fait en ce genre que de médiocres copiſtes.

Que veut dire encore M. Riccoboni,

lorſqu'il avance que les Piéces, dans le goût de Corneille, de Racine, de Moliere, ne ſont plus goûtées en France ? Qui croiroit que celui, qui mande en Italie une choſe auſſi fauſſe, eſt un Italien, homme d'eſprit & homme du métier, qui depuis 21 ans fait ſon ſéjour à Paris ? » M. de la Chauſſée *a inventé*, » (continue-t'il) un nouveau genre de » Comédie : elle avoit toujours repré» ſenté les incidens domeſtiques des » Bourgeois, des gens aiſés, & quel» quefois même des Artiſans,.. M. de » la Chauſſée *a imaginé* de faire entrer » *les Gentilshommes & les gens d'une haute* » *naiſſance* dans une action, qui puiſſe » avoir tantôt l'intereſſant de la Tragé» die & tantôt les ſituations de la vie ci» vile entre des gens de condition, & » qui conſerve ainſi le caractere de la » Comédie. Cet Auteur en a donné » trois modéles, qui rempliſſent par» faitement ſon deſſein. «

Il n'eſt point vrai que M. de la Chauſſée ait le premier *imaginé* de faire entrer *les Gentilshommes & les gens d'une haute naiſſance* dans une action. 1°. Moliere l'a fait dans ſa Comédie des *Fâcheux*, & dans celle du *Miſantrope*, où tous les principaux perſonnages ſont d'une condition diſtinguée. Je ne parle point de la *Princeſſe d'Elide* du même Auteur,

ni du *Dom Sanche d'Aragon* de Corneille. 2°. M. des Touches avant M. de la Chauſſée, & ſur tout avant que l'on connût la Comédie de l'*Ecole des Amis*, dont l'éloge fait le principal ſujet de la Lettre de M. Riccoboni, avoit donné au Théatre ſon *Glorieux* & ſon *Ambitieux*. Y eut-il jamais dans une Comédie des perſonnages d'une condition auſſi relevée que dans cette derniere Piéce ? M. de la Chauſſée, dont je ne prétend pas ici rabaiſſer le mérite, & dont j'eſtime le talent plus que perſonne, n'eſt donc point l'*inventeur* de ce genre de Comédie ; genre, qui manié comme il l'eſt, dans les Comédies de l'*Ambitieux* & de l'*Ecole des Amis*, n'a eu qu'un aſſez médiocre ſuccès ſur notre Théatre.

Après cela M. R. ſe met à rabaiſſer la Tragédie par de mauvaiſes raiſons, pour élever ſur ſes ruines ce qu'on appelle aujourd'hui le *Comique Larmoyant*, genre abſurde, ſelon moi, puiſqu'il eſt contre la raiſon de vouloir dans un même Ouvrage Dramatique faire rire & pleurer ; ce qui eſt traiter des Spectateurs raiſonnables, comme des enfans. Notre Auteur en parlant de l'*Ecole des Amis*, dit que » les ſentimens & les maximes » y ſont traitées avec tant de force & » de délicateſſe en même tems, qu'ils

» ont fait goûter aux Spectateurs le » même plaiſir, qu'ils auroient trouvé » dans une Tragédie bien intereſſante.«

On ne diſpute point ſur un fait public : c'eſt donc à la publicité du contraire que je renvoye notre Italien, tant ſur ce qu'il dit en cet endroit, que ſur tout ce qu'il ajoûte enſuite, au ſujet des applaudiſſemens qu'il prétend que cette Piéce a reçus. Je ne nie pas qu'elle n'ait des beautés, & qu'elle n'annonce un homme de beaucoup d'eſprit. Mais M. R. devoit faire attention, que ceux qui depuis peu ont voulu travailler dans ce goût, ſe ſont vû obligés, pour remplir un peu l'idée du genre comique, de mêler dans leur Piéce des caracteres, que l'on a deſaprouvés. Telle eſt la femme du Miniſtre dans l'*Ambitieux*, & le d'*Aramont* dans l'*Ecole des Amis*. Je pourrois dire la même choſe de la Scéne des Valets dans le *Préjugé à la mode*. Ce défaut n'eſt-il pas auſſi un peu dans le *Glorieux* ?

M. R. fait peu de cas des Comedies qui font rire, comme ſi ce n'étoit pas le but unique & la vraie eſſence de la Comedie. » A l'égard du » rire (dit-il) il ſeroit à ſouhaiter que le Théa- » tre pût s'en paſſer ; je parle de ce ris immo- » deré, que les Spectateurs demandent le plus » ſouvent, & que les honnêtes gens, pour ne » rien dire de plus, blâment ſi fort. « Si l'Auteur veut parler de ce qui fait rire la canaille, de ces miſerables bouffonneries ſi en vogue ſur les Theatres d'Italie, il a raiſon : mais il ne parle ici que de ces *ris immoderés*, que le vrai Comique excite quelquefois tout à coup, en nous remuant d'une maniere extrêmement ſenſible, de ces ris en un mot qui franchiſſent ſans déliberation le nœud de la gorge, & qu'une ſituation ou une réponſe trés-plaiſante excitent malgré nous. Or ces ris ne ſeront jamais *blâmés*

par les honnêtes gens, comme le dit M. R.

Il revient à la Comédie de l'*Ecole des Amis*, qu'il paroît adorer. » Dans la Comédie dont il » s'agit, dit-il, il y a des Caracteres enjoüés, » sans être bouffons, tel que celui d'*Aramont*, » ami sincere, qui par zele & par bon cœur » imagine des expédiens. . . . Caractere neuf & » noblement enjoüé. « M. R. devoit ajouter dans sa Lettre, que malheureusement tout Paris en a jugé autrement, & que ce Caractere *neuf & noblement enjoüé* est ce qui a le plus nui au succès de la Comédie.

Notre Auteur finit ainsi sa Lettre : » Lisez » cette Piéce, Monsieur, & je suis sûr que vous » vous féliciterez, avec son ingénieux & sage » Auteur, qui aura un jour la gloire d'avoir » été l'*inventeur* d'une espece de Comédie, que » l'on attend depuis plusieurs siécles. « Je vous avoüe que prévenu en faveur du goût que M. Riccoboni avoit fait paroître dans son dernier Ouvrage sur la Comédie, je suis extrêmement surpris des jugemens qu'il porte dans cette Lettre, où il paroît avoir également tort & sur le droit & sur le fait. Qui auroit jamais attendu de pareilles idées de la part d'un homme d'esprit, versé dans la science du Théatre ancien & moderne, d'un Chef *émerite* de Troupe Comique, d'un panegiriste outré du Théatre de son Pays, devenu depuis le contempteur du même Théatre, & l'admirateur du Théatre François, surtout de notre illustre Moliere. On se flatte que comme il a varié jusqu'ici plus d'une fois par raport au goût Dramatique, & que la raison paroît avoir de l'empire sur son esprit, mes réflexions sur sa *Lettre à M. Muratori* pourront le faire changer de sentiment, &, qui plus est, produire le même effet sur son sçavant Traducteur, qui vraisemblablement pense comme lui.

Je suis, &c. *Ce 2. Novembre 1737.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLII.

Réflexions sur les Langues Latine & Françoise.

LEs personnes qui cultivent avec soin les Belles-Lettres, Monsieur, se plaignent que la Langue Latine est extrémement négligée. Ils s'imaginent qu'on n'écrit plus en cette Langue, parce qu'on mépriſe les Auteurs de la belle Antiquité. Mais c'eſt une prévention injuſte. * Cette indifférence a une autre ſource, qu'il eſt aiſé d'indiquer. Vous ſçavez que vers le commencement du ſiécle dernier, la Langue Françoiſe, plongée depuis ſi long tems dans la barbarie, en fut heureuſement tirée par un petit nombre d'excellens eſprits. A leur exemple, nos meilleurs Ecri-

* Voyez la Lettre de M. le Préſident Bouhier, qui eſt à la tête de ſes Remarques ſur les Tuſculanes.

vains y firent passer les beautés des anciens, ou pour mieux dire, ils leur disputerent la gloire de bien écrire : émulation bien raisonnable. * A quoi bon avoir pâli sur les écrits des Anciens, s'il n'avoit pas été permis de s'élever jusqu'à eux ? Quel avantage auroit produit une froide & stérile admiration ? En vain la nature nous eût donné une intelligence, des yeux, & des forces, s'il avoit toujours fallu copier les pensées des autres, ne voir que par leurs yeux, & ne jamais marcher sans guides. Alors la Poësie, l'Histoire, la Critique, la Philosophie, les Sciences les plus abstraites, surtout la Théologie polémique, parlerent François avec tant de pureté, d'élégance, & d'énergie, qu'elles n'eurent rien à envier aux meilleurs Ouvrages écrits en Latin depuis la renaissance des Lettres. Quelques-uns même de ces Ouvrages, placés à côté de ce que l'antiquité a de plus admirable, n'ont point à craindre le danger d'un parallele humiliant. Faut-il s'étonner qu'une Langue si polie, si épurée, & immortalisée par tant de beaux Ouvrages, soit devenuë l'amour & les délices des Ecrivains François ? Que penseroient de

* Voyez le Tome IV. des Observations, page 105.

nôtre goût les autres Nations, si négligeant de marcher sur les pas des beaux esprits du dernier siécle, nous nous bornions à étudier les Auteurs Grecs & Latins, comme ces Sçavans qui ont illustré le régne de François I ? Ne seroient-elles pas en droit de nous reprocher, que loin d'avancer dans la carriére des Sciences, nous reculons ?

Je sçais que le siécle de Loüis le Grand a été également fertile en beaux Esprits & en Sçavans, & que les Langues Latine & Françoise ont été cultivées avec ardeur. Mais, si vous y prenez garde, ceux qui ont composé des Livres Latins, ne pouvoient guére écrire qu'en cette Langue : dès qu'ils ont parlé François, ils ont paru barbares. J'excepte quelques excellens Poëtes Latins, dont les Ouvrages François sont très-estimés. Dans ces tems-là les Muses Latines, ne parloient pas un langage inconnu au Courtisan & au Magistrat ; leur régne subsistoit encore. Le grand Corneille, qui est redevable de sa gloire à son génie tragique, ne crut pas s'avilir en leur prêtant la pompe de ses idées, soit dans des Poëmes Latins, soit dans les traductions de ceux de nos Poëtes, que nous pourrions regarder comme les émules d'Horace & de Virgile.

Cependant la Langue Latine a été insensiblement réleguée dans les Colleges ; elle n'ose presque plus se montrer ailleurs. Quelques Livres écrits en cette Langue sortent de loin à loin de dessous la presse : mais quels Livres & quelle Latinité ! on en voit rarement sortir des Ouvrages d'esprit & de pur agrément. Doit-on blâmer cette proscription de la Langue Latine ? Je répond qu'il est à souhaiter que la France ne soit jamais dépourvûë d'Ecrivains en cette Langue, & qu'il est des occasions où ils peuvent employer ce talent d'une maniere glorieuse à la Nation. Mais qu'il est à craindre que l'idée de Pédantisme, injustement attachée à la culture de cette Langue, ne fasse perdre peu à peu l'estime dûë aux Poëtes, aux Orateurs & aux Historiens célébres de l'ancienne Rome, qui sont pour nous ce que les statuës antiques sont pour le Sculpteur, dont elles échauffent & élevent le génie.

Cette crainte ne paroîtra point chimerique, si l'on se rapelle la fameuse querelle des Anciens & des Modernes, aussi bien que celle d'Homere. Avec quel mépris des gens incapables d'en juger sainement ne parlerent-ils pas des plus grands Ecrivains d'Athenes & de

Rome ? Quelle étoit la source de ce mépris ? Le peu d'habitude que ces Modernes avoient avec les Anciens ; l'ignorance de leur Langue, & des mœurs des siécles où ils avoient vécu ; & enfin une admiration stupide pour certains Livres, pour des Ecrivains François, aujourd'hui oubliés ?

Considerons encore que dans le reste de l'Europe la Langue Latine, si négligée parmi nous, fait les délices des esprits les plus délicats. Aussi, lorsqu'il nous arrive de converser avec des Etrangers dont nous ignorons la Langue, nous bégayons le Latin ; ce qui leur donne quelquefois lieu de nous mépriser. Dire qu'en ce point notre goût est préférable au leur, ce seroit vouloir se justifier d'une maniere peu raisonnable.

Certaines personnes tâchent de donner du dégoût pour cette étude, en soutenant que la Langue maternelle est la seule qu'on puisse apprendre parfaitement, & qu'il est impossible de bien écrire en une Langue étrangere & morte, telle que la Latine. Mais les Romains aussi éclairés que nous, écrivoient quelquefois en Grec ; comme on le voit dans Cicéron ; ce qu'ils n'auroient pas fait certainement, s'ils

avoient crû que l'étude d'une Langue étrangére fût insuffisante pour en attraper les principales beautés. De plus il n'est pas exactement vrai que la Langue Latine soit une Langue étrangere & morte : c'est la Langue vivante de tous les Sçavans ; Langue que nous apprenons dès notre plus tendre jeunesse, à interpréter, à écrire & à parler.

Que ceux, qui parmi nous courent la carriére du bel esprit, ne fassent que des Ouvrages François, rien n'est plus raisonnable. Mais qu'ils en usent avec les Ecrivains Latins, comme les bons esprits en usent avec les Grecs ; ils les lisent, quoiqu'ils n'écrivent point en leur Langue. Je suis même d'avis qu'ils portent leur principale attention aux vraies beautés de la nôtre ; qui, à ne considerer que sa glorieuse destinée, mérite leur prédilection, puisqu'elle est devenuë la Langue de communication entre presque tous les Peuples de l'Europe ; en sorte qu'on peut dire de la Langue Françoise, comparée avec les autres, ce que Cicéron dit du Grec & du Latin de son tems, dans sa Harangue pour le Poëte Archias : *Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina suis finibus, exiguis sanè, continentur.* Mais en même tems, je ne puis assez marquer

la néceſſité de lire les bons Ouvrages Latins, pour donner plus d'énergie & de fineſſe à notre Langue. Si elle eſt pliée à ce caractere d'élégance & de clarté, que les Etrangers y admirent, n'en eſt-elle pas redevable aux Ecrivains qui ont vécu familierement avec les grands génies de l'Antiquité ? Concluons de toutes ces réflexions, que les Sçavans, aſſez imbécilles pour négliger leur Langue maternelle, & que nos beaux eſprits, contempteurs des écrits du ſiécle d'Auguſte, ſont également répréhenſibles. Reconnoiſſons l'avantage de ne pas ſéparer des connoiſſances qui ſe prêtent un mutuel ſécours, & dont dépend, à mon avis, la conſervation du bon goût.

Ces maximes ſont connuës depuis long-tems dans la République des Lettres. Sans accumuler divers paſſages d'anciens Auteurs François, je vais en citer un aſſez curieux, tiré d'un Livre intitulé *Les Enthouſiaſmes*, ou *Epriſes amoureuſes* de P. de Sapet, qui parut à Paris en 1556. *in* 8°. « Il n'eſt rien (dit-» il pag. 6.) qui tant aggrandiſſe le » Royaume ou l'Empire, comme fait » la Langue bien entretenuë & culti-» vée ; comme nous appert par la dili-» gence qu'ont fait les Romains à l'en-

» droit de la leur. Marc Varron, l'un
» des plus doctes & plus graves que le
» Soleil des Romains ait jamais regar-
» dé, s'étant proposé mille fois ces rai-
» sons & maintes autres, n'a pas pour-
» tant laissé pour cela couler les occa-
» sions d'écrire au langage Romain &
» Latin. Ni par la difficulté, ni par le
» mépris, ni par l'envie, ni par la pau-
» vreté de la langue, ou le désespoir de
» gloire & d'honneur, ou la faute des lec-
» teurs, il n'a sçu être reculé ou détour-
» né de son entrepriſe. Sur ce coup ici,
» il me semble que quelques-uns répon-
» dront, que notre Langue est pauvre.
» Et bien il la faut enrichir; & comme
» les Marchands trafiquent les uns avec
» les autres, ainsi faut-il que nous fai-
» sions avec les Langues & disciplines
» étrangeres. Lucrés se plaint bien de
» sa Langue, la disant souffreteuse.
» Comment donc est-elle devenuë si
» aisée, si copieuse, si pleine & opu-
» lente? Ils l'ont augmentée; ainsi
» donc nous faut-il faire à nous.
» Mais combien de meilleurs moyens
» en avons-nous, que n'ont pas eu les
» Latins? Ils ont imité le Grec, &
» emprunté de lui; & nous avons main-
» tenant & le Grec & l'Hébreu, &
» leur Langue Latine, pour faire plus

» grande la nôtre. Mais, malheur, ce » dernier conſeil a engendré un autre » mal; car ſoubs ce que nous déclai- » rons que la Langue eſt pauvre, cha- » cun s'eſſaie & ſe donne privilege de « l'augmenter : augmenter la faut-il » néceſſairement, mais non pas tant de » nouveaux mots, ains de nouvelles » fraſes, & nouveaux traits; & ces » traits il nous convient choiſir & pren- » dre, non en enſuivant ou imitant » l'idiome d'un Pays étranger, ains les » coudre, les joindre & aſſembler d'une » couture Françoiſe, & de bons ſujects; » (car ainſi doit-on entendre en ce lieu » le mot d'augmenter) & puiſqu'elle » eſt begue, & qu'il lui faut bailler une » nourrice, faiſons-lè, mais choiſiſſons » là qu'elle parle bien. «

Cet Auteur qui, comme vous voyez, écrit avec une eſpéce d'élégance & avec beaucoup de netteté & de force, ne m'eſt connu que par cet Ouvrage; il mérite des éloges pour avoir démêlé le génie de notre Langue, tandis que la Muſe de Ronſard parloit Grec & Latin en François. Il a eu le goût aſſez fin pour ſentir que ce Poëte, admiré aujourd'hui du ſeul Marquis Maffei, gâtoit notre Langue. La maniere de l'enrichir, décrite par cet Auteur, grand

partisan de l'amour Platonique, est précisément la même qui a été observée par nos premiers bons Ecrivains. Au lieu de se morfondre à forger des mots, ils ont sagement proscrit ceux que réprouvoit le jugement souverain de l'oreille. Le nombre, la clarté, l'énergie, la douceur, l'élégance, la variété des tours, la justesse des images, la liaison délicate des mots, les graces de la facilité, voila les genres de beauté dont ils ont été jaloux. Il étoit réservé à nos Néologues de défigurer notre Langue, soit en inventant des mots inutiles, & jettés dans le moule de Ronsard, soit en se fabriquant un style dur, sans nombre, affecté, épigrammatique.

Tradaction en vers Latins des Ouvrages de Despréaux.

La Traduction en Vers Latins de la plus grande partie des Ouvrages de Despréaux, dont je vais vous entretenir, m'a fait naître l'idée de m'étendre un peu sur la nécessité de cultiver en même tems le François & le Latin. Quel préjugé favorable ne doit-on pas se former de cette Traduction, s'il est vrai, comme l'assûre l'Approbateur, que » cet illustre Poëte François avoit » vû plusieurs de ces piéces; qu'il s'y » reconnoissoit avec complaisance; &

» qu'il avoüoit ingénûment, que les » expressions Latines développoient tou- » vent ses pensées avec plus de for- » ce & d'éclat, qu'il n'avoit pû faire en » notre Langue. » Cet éloge est apparemment rélatif aux piéces traduites il y a plusieurs années par feu Mrs. Grenan & Hennegrave Professeurs de l'Université, & qui alors furent extrêmement goûtées par les Amateurs des Muses Latines. Feu M. Godeau a traduit les Satires, les Epîtres; & l'Art Poëtique de notre Horace François. Mais je ne sçai s'il trouvera des suffrages dans le Pays Latin. Le Libraire a imprimé à la fin du volume, la description que le même M. Godeau a faite des Châteaux de Torigny & de Suzy, qui appartenoient alors à M. Lambert Président du Parlement. Il auroit pû encore ajouter sa traduction de l'Ode de M. Roy sur l'étude, & de l'Epître de M. de Voltaire à M. Gervasi son Médecin. *

Vous ne vous attendez pas que je fasse ici un parallele étendu du Poëte François, & de ses Traducteurs Latins.

* La premiere de ces Piéces est imprimée dans le Tome II. p. 50. des *Mémoires Historiques & Critiques*, & l'autre se trouve dans le Tom. II. p. 494. des *Mémoires de Litterature*, imprimés à Paris.

De longues citations déplairoient à un grand nombre de Lecteurs. Il seroit à propos pourtant d'entrer dans quelques détails, pour apprétier exactement le mérite de cet Ouvrage ; & ces détails pouroient être goûtés des personnes qui ont conservé quelque goût des Humanités. Vous jugez bien que des Traducteurs habiles n'ont pû tomber dans des fautes de Langue grossiéres, & qu'ils connoissoient le génie de celle dont il leur a plû de faire usage. Ainsi de ce côté là il me semble qu'il n'y a nul reproche à leur faire.

Un des grands avantages de la Langue Latine est la liberté qu'elle a dans l'inversion des phrases : elle donne aux mots l'arrangement ou le désordre le plus favorable à la pensée ; elle a encore la faculté de tenir l'esprit suspendu par l'attente du merveilleux, & de peindre les idées, par des expressions vives ou lentes, conformément à la justesse & à la beauté du sens. Deux mots trop voisins forment-ils un son dur & désagréable ? Le Latin les sépare, & fait éclore l'harmonie auriculaire. La Langue Françoise au contraire, toujours timide, est esclave d'une marche uniforme & réguliere, conforme à l'ordre des idées. Mais plus la Langue

Latine a d'avantages sur la Françoise, plus on a droit d'exiger qu'un Poëte Latin qui entreprend de rendre les idées de celle-ci, le fasse d'une maniere supérieure, ou du moins qu'il ne soit pas au-dessous de l'original.

Je crains qu'en partant de ce principe, je ne trouve plus à censurer qu'à loüer dans la Traduction de M. Goudeau. Quel est le vrai mérite de M. Despreaux ? C'est de se servir toujours du mot propre, d'épargner les paroles, de rendre ses idées d'une maniere serrée, vive, & énergique. Je ne le considere ici que du côté du style ; car pour le fond de la pensée, je suppose avec raison que le Traducteur n'est point en défaut. Le Despréaux Latin doit donc exprimer fidélement le Despréaux François. Voyons si nous le retrouverons tel qu'il est, dans l'Ouvrage Latin ; & pour cela citons sans affectation quelques endroits, dignes d'exercer un homme d'esprit.

Voici d'abord les quatre premiers vers du Discours au Roi.

Jeune & vaillant Heros, dont la haute sagesse
Nest pas le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.

TRADUCTION.

Dum sic difficiles rerum moderaris habenas,
Ut tua nil lentis sapientia deheat annis,
Magnanime O! Lodoix, sed primo flore juventæ
Vix dum pubescens, unus tibi norma regendi
Imperii, nullo officium dictante Magistro,
Cuncta oculis vigil observas, regis omnia dexter,
Juraque more Deûm populis das arbiter ipsa.

Maudit soit le premier, dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
En donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

TRADUCTION.

Væ tibi vesano primus qui pectinis ictu,
Sensa animi angusto aggressus comprendere versu,
Servilique addicta jugo constringere adorsus
Verba, coegisti rationem legibus arctis
Subdere se Rhythmi, vinclis & carcere frænans.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes Ecrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formez en dépit du bon sens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des sots pour les lire.

TRADUCTION.

O Scuderi, quem mensis abit sine pagina nulla,
Sic tibi Gallicopæ te felicem tempora fecit:
Scripta licet serpant sine nervis hæc tua, & artis

Nullius, invitâ videantur ese Minervâ,
Non deest impensâ tamen hæc qui plurimus edat
Bibliopola suâ, fatuus nec Lector emendis
Deest etiam.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins animaux domestiques,
Qui dez leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnoit un long cordon d'alouëtes pressées,
Et sur les bords du plat, six pigeons étalez
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlez.
Sat. III.

TRADUCTION.

Confecti macie leporis latera ossea cingunt
Sex pulli. Triplex sine more cuniculus extat
Desuper ostentans artus. Hi, vernula proles
Parisio prognata solo, nutritique, cibumque
Immodicè fœrui sapiens. Hos ordine nullo
Structa premit confestim alieno tempore, dapsa
Linea alaudarum. Discoras hectica cingunt
Corpora sex, penitusque exsuccâ carne columbi.

Morbleu, dit-il, la Serre est un charmant Auteur:
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je bâille en la lisant.
Le Paris, sans mentir, est un bouffon plaisant;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Poëme.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.

Nil par Serreada, mihi credite, sive soluto
Incedat pede concinnus, seu carmine grandis
Assurgat, semper fluit æquo vena tenore.
Illa etiam sensus illecebris mihi mille Puellæ,
Causa latet quianam somnum paris usque legenti.
Pausius sanè festivus, scurra, facetusque
Omnibus arridet. Sed blandum nil sapit illo
Vecturus. Gustum decet hic prudentia fingas.
Et quandoque potest Cornelii Musa placere.

Tous ceux qui se connoissent en vers Latins, avoüeront que ceux de M. Godeau ne sont gueres dignes de ceux de M. Despreaux. C'est un grand Maître travesti en Ecolier du Païs Latin. Ce n'est pas ainsi qu'on rend élégamment des vers François. Je pourrai vous presenter en ce genre au premier jour un échantillon bien different, & qui, je crois, vous fera quelque plaisir.

Si le Libraire qui débite cet Ouvrage entend le Latin, il faut croire que son commerce ne lui a pas permis de corriger avec soin les épreuves. Car il y a laissé grand nombre de fautes. Comme ce Livre peut être à l'usage des Etudians, il auroit été à souhaiter qu'il fût tombé entre les mains d'un Correcteur moins occupé & plus attentif. On trouve à la fin du volume des traductions assez bonnes de Messieurs Gre-

nan, Biſot, Vaeſberg, Lenglet, Rollin, Profeſſeurs de l'Univerſité, & de M. l'Abbé de la Landelle de S. Remi, ci-devant Jeſuite, avec quelques Poëſies Latines de M. l'Abbé Fraguier Ex-Jeſuite auſſi, adreſſées à M. Deſpreaux. Ces dernieres Piéces ſont aſſez connuës dans les diverſes éditions du Pere de la bonne Poëſie Françoiſe.

Il me reſte, Monſieur, depuis long-tems à vous entretenir du 4.e Tome de l'Hiſtoire de la Chine du R. P. du Halde. Comme ce volume, très-intéreſſant pour les amateurs de la Géographie, ne contient que des obſervations ſur la ſituation & l'étenduë des differens Pays de la Tartarie, du Thibet, & de la Corée, avec le détail des voyages de pluſieurs Miſſionaires Jéſuites, envoyés dans ces differens Païs par l'ordre de l'Empereur de la Chine, il m'eſt impoſſible de faire ici l'extrait de toutes ces ſçavantes remarques, dont les principales ſont tirées des Mémoires du P. Gerbillon, & des voyages du P. Verbieſt, à la ſuite de l'Empereur de la Chine, dans la Tartarie Orientale & Occidentale, en 1682 & 1683. On trouve pag. 65 des remarques curieuſes ſur la Langue des Tartares *Mantcheoux*.

Hiſtoire de la Chine. Tome IV.

On y apprend, que depuis que la Famille Tartare est sur le Trône de la Chine, on parle à la Cour la Langue des Tartares *Mantcheoux*, de même que la Chinoise. Il y a deux Tribunaux & deux Présidens pour chacune de ces Langues. » Ce qu'il y a de singulier » dans la Langue Tartare, dit l'Auteur, » comparée avec la Langue Françoise, » c'est que les Tartares ont des verbes » différens, autant de fois que les subs» tantifs, régis par le verbe, sont dif» férens entre eux : par exemple, si l'on » se sert du verbe *faire*, il le faut changer presqu'autant de fois que change » le substantif qui suit ce verbe. »

On ne peut douter que cela ne forme une Langue extrêmement abondante, mais de cette abondance frivole, inutile, & même onéreuse, dont ne dépendra jamais le mérite d'un Idiome. Il s'ensuit même de cette bizarre propriété de la Langue Tartare, qu'elle doit être remplie de Pléonasmes : car si chaque substantif a un verbe qui lui est affecté, l'expression du substantif devient inutile, & tous les verbes actifs peuvent être verbes neutres. C'est ainsi que dans la Langue Hébraïque il y a plusieurs verbes, qui expriment des propositions entieres, non-seulement

le sujet, mais encore l'attribut ; & cela rend cette Langue énergique, & abondante sans superfluité ; ce qu'on ne peut pas dire de la Langue des Tartares, telle qu'on nous la dépeint ici ; puisqu'elle n'a qu'une richesse inutile, & même à charge à ceux qui la parlent.

Quoique les Tartares n'ayent qu'une sorte de caracteres, ils les écrivent cependant de quatre façons. La premiere est, quand il s'agit d'écrire d'un stile grave & respectueux. Alors l'Ecrivain le plus laborieux peut à peine en un jour écrire vingt-cinq lignes, parce qu'il y faut apporter une délicatesse & une correction, qui exigent très-souvent qu'on recommence l'Ouvrage plusieurs fois. Les trois autres façons d'écrire sont plus ou moins parfaites & faciles, & mises en usage, suivant l'occasion & le besoin. Comme je crois que vous n'avez pas envie d'apprendre à écrire en Langue Tartare, je ne vous entretiendrai point de toutes ces curieuses differences, ni de la maniere dont les Auteurs composent la minute de leurs Ouvrages, & y font les corrections & les renvois.

Les Tartares sont fort prévenus en faveur de leur Langue. Le P. Parrenin Jesuite raconte en ce même endroit,

que dans un des voyages où il accompagnoit l'Empereur en Tartarie, il eut un long entretien avec son fils, alors âgé de trente-cinq ans. Ce Prince lui dit, qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit bien rendre le sens des termes de la Langue Tartare, & encore moins la majesté de son stile, en aucune Langue de l'Europe. Pour en convaincre le Missionaire, il lui dicta une Lettre en Langue Tartare, & lui ordonna de la traduire en Latin. Le Jesuite exécuta facilement l'ordre du Prince. » Que » sçai-je, lui dit-il alors, ce que vous » avez écrit ? est-ce ma pensée, est-ce » la vôtre ? N'avez-vous rien oublié, » changé, ou ajouté ? « Puis il lui ordonna de réciter en Chinois ce qu'il venoit d'écrire en Latin. Le Missionaire le fit, & le Prince fut également satisfait & surpris. Cependant il ne revint de sa prévention, que lorsqu'il eut reçu la réponse à sa Lettre, écrite au P. Suarez, autre Jesuite.

Le même Prince témoignoit beaucoup de mépris pour nos caracteres, qu'il trouvoit semblables aux vestiges que les mouches laissent sur les tables de vernis couvertes de poussiere. » Comment peut-on avec cela (dit-il) » exprimer tant de pensées & d'actions » différentes, tant de choses mortes

» & vivantes ? Au contraire nos caracteres, & même ceux des Chinois » ſont beaux, nets, bien diſtingués. Ils » ſont en grand nombre, & l'on peut » choiſir ; ils ſe préſentent bien au Lecteur, & réjoüiſſent la vûë. Enfin notre » Langue eſt ferme & majeſtueuſe ; les » mots frapent agréablement l'oreille ; » au lieu que quand vous parlez les uns » avec les autres, je n'entends qu'un gaſouillement perpetuel. « Le P. Parrenin fit ſentir reſpectueuſement au Prince, que par la même raiſon, qu'il eſtimoit plus l'écriture Tartare que la Chinoiſe, en ce que les Chinois, avec tant de milliers de caracteres, ne pouvoient exprimer tous les termes de la langue Tartare, il devoit mettre les caracteres d'Europe au-deſſus des caracteres Tartares, quoiqu'ils fuſſent en très-petit nombre, puiſque par leur moyen les Europeans exprimoient aiſément tous les mots des Tartares & des Chinois, & beaucoup d'autres encore, que les uns & les autres ne pouvoient écrire. Il ajoûta, que plus nos ſignes étoient ſimples & en petit nombre, étant d'ailleurs ſuffiſans, plus ils étoient aiſés & admirables. » L'abondance en ce point (dit-il) eſt un défaut, & c'eſt » par là que la Langue Chinoiſe eſt » plus pauvre que la vôtre, & la vôtre

» l'est plus que les Langues d'Europe.« Alors le Jesuite lui proposa d'écrire en caracteres Tartares ces mots : *prendre*, *platine*, *grifon*, *friand*. Le Prince ne le put faire, parce que dans la Langue Tartare on ne peut joindre deux consones de suite. De plus il lui fit remarquer qu'il manquoit à son Alphabet deux lettres initiales, B & D, & qu'il étoit obligé de leur substituer le P, & le T. » De-là vient, ajoûta-t'il, qu'il » y a une infinité de sons Européans » que vous ne pouvez écrire. D'ailleurs vous prononcez & écrivez la » voyelle, *e* toujours ouverte, soit dans » la Langue Chinoise, soit dans la » Langue Tartare.«

Le P. Parrenin expliqua ensuite, comment en France on avoit soin du Langage, qui n'étoit pas abandonné au caprice du Public. » Il y a (dit-il) » de même que pour les Sciences & les » beaux Arts, une Académie établie » pour *réformer*, & pour perfectionner » la Langue.« Ce mot de *réformer* fit conclure au Prince, qu'il falloit donc que notre Langue fût défectueuse, puisqu'elle avoit besoin de *réforme*. Le Jesuite, pour se tirer d'affaire, eut recours à la similitude des grands fleuves, qui se débordent, & il compara nos Académiciens aux Officiers de l'Em-

sire Chinois, commis pour veiller sur ces fleuves. Après cela l'entretien roula sur la différence des Langues vivantes & des Langues mortes. Le Prince n'avoit aucune idée de ces dernieres. Enfin les réponses du P. Parrenin lui donnerent une meilleure opinion des Langues d'Europe : il les plaça au-dessus de la Langue Chinoise, mais au-dessous de la sienne.

Permettez-moi de vous renvoyer au Livre même (p. 430) pour ce qui regarde l'Histoire abregée de la Corée : vous pourrez comparer ce morceau avec ce qu'on lit sur le même sujet dans la nouvelle histoire du Japon du P. de Charlevoix : les deux Auteurs ne sont pas toujours d'accord. Je ne m'étendrai point non plus au sujet de la Carte du Thibet, ni des Terres du grand *Lama*, ni des Pais voisins qui en dépendent ; jusqu'à la source du Gange : ces détails ont été tirés des Mémoires du P. Régis.

On a réimprimé en Hollande l'Ouvrage du P. du Halde, & cette édition est à proportion plus chére que celle de Paris. Elle est *in*-4°. & les Cartes sont à part, *in-fol.* forme d'Atlas.

Vous avez sans doute ouï parler d'une brochure *in*-12 de 180 pages, in- Eloge de Coustou.

titulée, *Eloge historique de* M. Coustou *l'aîné, Sculpteur ordinaire du Roi, & Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, auquel on a joint des descriptions raisonnées de quelques Ouvrages de Peinture & de Sculpture.* A Paris, chez Huart. 1737. Cet Eloge historique est suivi d'un Article, où l'on prouve la nécessité de prendre les sujets des Tableaux dans les Historiens. Les cinq morceaux dont on donne ensuite la description, sont 1°. Sara donnant Agar pour femme à Abraham, par M. Carlo Vanloo. 2°. Hercule filant auprès d'Omphale, par M. de Favanne. 3°. une statuë de marbre en blanc de M. Lancret. 4°. l'Autel de la Cathedrale de Roüen par M. Boussau. 5°. la Religion, Figure symbolique par le même. L'Auteur de cette Brochure est un Connoisseur & un Amateur; mais il auroit mieux réussi, s'il eût été moins diffus, & si à l'occasion des morceaux dont il parle, il se fût abstenu de certaines digressions affectées & inutiles. Il n'y a rien qu'on ne puisse dire à l'occasion d'un Tableau, quand on est d'humeur de battre la campagne, & qu'on s'abandonne à son imagination.

Je suis, &c.

Ce 6 Novembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ÉCRITS MODERNES.

LETTRE CLIII.

JE vous ai fait part, Monsieur, dans ma Lettre 146 des idées philosophiques du célèbre M. *Boerhaave* sur le *Feu*. Je vais aujourd'hui vous faire part de ce que ce sçavant homme nous enseigne sur l'*Eau*. C'est l'ingénieux Disciple de M. Boerhaave, qui va encore parler ici. Je ne crois pas que parmi mes Lecteurs il se puisse trouver un esprit assez petit, assez superficiel, pour mépriser de pareilles matières.

Discours sur l'Eau.

Il est très-difficile de connoître la nature de l'eau, parce qu'on peut à peine la tirer de tous les corps qu'elle pénétre, & en séparer tous ceux dont elle est remplie. Tous les corps sur lesquels la Chymie opere, sont pleins d'eau,

& elle eſt tellement adhérente à l'air dans lequel ſe font toutes les opérations Chymiques, qu'on ne peut jamais tout-à-fait l'en ſéparer. Des cornes de cerf gardées pendant 50 ans, & dures comme du fer, donnent un eſprit, duquel l'on tire non-ſeulement de l'huile & du ſel, mais beaucoup d'eau. Il en ſort de la brique, de la pierre & du caillou qui ſe réduiſent en poudre, mis ſur le feu dans un vaſe abſolument ſec. Diſons plus : l'eau eſt en quelque ſorte la gluë, qui ſert à unir les particules terreſtres & ſolides, qui compoſent les pierres, les rochers, & les montagnes. Voici un fait que perſonne n'ignore : La pouſſiere qui vole dans les grands chemins durant l'Eté, & qui incommode ſi fort les voyageurs, ne peut former un corps ſolide tant que les mêmes chaleurs & la même aridité ſubſiſtent : qu'il tombe enſuite de la pluye pendant quelque tems, la terre devient graſſe, & comme une pâte liante, qu'on peut enſuite convertir en pierre par l'action du feu.

Quand à l'eau qui nage dans l'air, il eſt facile de l'appercevoir par cette petite expérience. Expoſez à l'air en Eté, dans un tems chaud & ſec, un

morceau de glace tiré d'une glaciere ; il paroîtra sur le champ obscurci de fumée ; prenez-le, la fumée se manifestera entre la glace & la surface de la main. Ce qui prouve, dit M. Boerhaave, que les particules d'eau qui étoient invisibles, parce qu'elles étoient auparavant également dispersées dans l'atmosphere, s'étant rapprochées & réünies plus étroitement par le froid de ce morceau de glace, doivent se manifester d'une façon sensible. Mais n'est-il pas évident que cette même fumée est en partie formée par les molécules d'eau, qui s'élevent de la glace, à mesure que la chaleur la fond & la résout en vapeurs.

Voici une autre experience plus concluante : mettez de l'eau durant l'Eté dans un vaisseau de verre fort sec exterieurement ; la surface exterieure de ce vase demeurera toujours séche ; dissolvez dans cette eau une partie de sel ammoniac très-sec pulverisé, en prenant bien garde qu'il ne puisse se communiquer aucune humidité à la partie extérieure du même vaisseau. Toute la surface exterieure de ce vase sera promptement couverte d'une rosée aqueuse, qui devient peu à peu si

abondante, qu'elle distille des gouttes d'eau fort sensibles. Or on ne s'avisera pas de dire que ces gouttes ayent transpiré au travers des pores du vase, puisque le froid de ce sel a dû les resserrer, & que d'ailleurs, ce qui suffit ici, l'eau ne pénétre point le verre. Reste donc ici la raison que nous avons donnée de la premiere expérience, qu'il est inutile de répéter. L'haleine qui est insensible l'Eté, paroît visiblement durant l'Hyver. Le froid du sel ammoniac fait ici la même chose; il rassemble sous la forme de rosée ou de petits nuages l'eau que la chaleur avoit extrémement divisée.

Puisque l'air est toujours plus ou moins rempli d'eau, comme on le voit par une infinité d'autres expériences, dont le détail nous meneroit trop loin, & que tous les corps sont entourés & même remplis d'air, il est impossible d'operer dans l'air sur des corps qui soient absolument secs, quelqu'effort qu'on fasse pour les dessecher entierement. J'ajoûte que si on a bien de la peine à séparer l'eau, je ne dis pas de l'air, mais de tous les corps qui en sont imbibés, il est encore plus difficile de separer de l'eau toutes les par-

ties heterogenes qu'elle contient. Car ce qu'on appelle communément eau, eſt un mélange d'une infinité de corps tant ſimples que compoſés, qui y ſont répandus, ſans qu'on puiſſe les appercevoir, parce qu'ils y ſont parfaitement diſſous, & conſéquemment ce n'eſt point de l'eau proprement dite. D'ailleurs elle a cela de commun avec les autres fluides, que ſes principales proprietés ſont les mêmes, & ne la caracteriſent point d'une façon aſſez particuliere; ce qui rend encore plus difficiles les recherches qu'on veut faire ſur la nature de cet Elément.

Pour diſtinguer l'eau de tous les corps qui ne ſont point eau, je dis que c'eſt une liqueur fluide, tranſparente, ſans odeur, ſans ſaveur, ſans couleur, & qui ſe change en glace à un certain degré de froid. Tant qu'elle eſt fluide ou conſerve la forme d'eau, on ſçait par expérience qu'elle eſt remplie d'une grande quantité de feu, qui ne la quitte jamais, à moins qu'elle ne ſe métamorphoſe en glace par le froid, & encore ce prétendu froid équivaut à 32 degrés de chaleur ou de feu, au Thermométre de Fahrenheit. Ce qui fait voir combien il faut de feu pour em-

pêcher l'eau de se glacer, c'est que 75 degrés de froid au-delà de celui où commence la glace, ne sont pas capables de geler l'Alcohol ni le Mercure.

Nous verrons dans le Discours sur l'air que l'eau est toujours pleine de cet Elément, qui lui-même contient ceux de tous les corps. La pluye d'orage fait principalement foi de cette verité. Nous verrons aussi combien on a de peine à tirer l'air contenu dans l'eau qui n'a que 33 degrés de chaleur; puisque pour cela il faut ôter presque tout le poids exterieur de l'atmosphere, ou au moins 150 degrés de chaleur, quoiqu'on diminuë en même tems la moitié de la pression de l'air; d'où il suit clairement que la plus violente chaleur naturelle de l'atmosphère, si légere qu'elle puisse devenir, ne pourroit jamais faire sortir, sans le secours de l'art, l'air contenu dans l'eau commune que nous buvons. Il est vrai que les fels Alkalis fixes peuvent produire cet effet; mais en ce cas l'eau ne peut être privée d'air, qu'en se remplissant de sel; & si on s'avise de tirer l'eau pleine de ce sel, en passant par l'air ne s'en remplit-elle pas derechef, puisque l'eau est toujours remplie d'air, & des corps

étrangers qui nagent dans l'air ? Il eſt évident qu'on ne pourra jamais connoître la nature de l'eau, qu'en cherchant les moyens de trouver la plus pure qui ſoit poſſible, & en examinant ſes proprietés.

La premiere proprieté de l'eau, que M. Boerhaave examine, eſt ſon poids propre ou ſpécifique. Il eſt ſans doute difficile à découvrir, puiſque l'eau contient des corps bien plus legers qu'elle même, comme on le voit dans l'eau de pluye, qui eſt une eau diſtilée par la nature, & dans les eaux que les Chimiſtes diſtilent. Tout ce qui participe de la nature des eſprits fermentés, rend l'eau plus légere ; au lieu que les eſprits qui ſortent de vegetaux ou d'animaux putrefiés, élevés, diſperſés dans l'air par la chaleur, ſe mêlant enfin avec l'eau qui nage dans cet élément, rendent néceſſairement les eaux plus peſantes, que ſi elles étoient pures. Il en eſt ainſi des matieres ſalines, ſavoneuſes, vitrioliques, qui ſe mêlent dans l'air avec l'eau, & augmentent ſa peſanteur naturelle. C'eſt donc ſuivant le mélange de ces corps étrangers, que l'eau de fontaine, de riviere, de puits & de ſource vive, eſt plus ou

moins pesante. L'eau a beau passer par les entrailles de la terre, & même par le sable le plus fin & le plus pur, les particules de ce sable, qui diffèrent en grandeur & en figure, ne se répondent point si exactement, qu'elles ne laissent entr'eux de petits vuides, par lesquels l'eau se filtre, sans se purifier tout-à-fait. Au contraire tous les corps qui peuvent se dissoudre dans l'eau, se mêlent avec elle, à mesure qu'elle les rencontre dans les entrailles de la terre. Ainsi il n'est pas surprenant que la pesanteur des eaux soit si différente en divers lieux, & que l'eau pure soit si rare. L'eau la plus legere est toujours plus pesante que tous les vins & toutes les especes de cidre ou de biere; mais les eaux ne pesent qu'à proportion des parties hétérogenes, ou de différente nature, qu'elles contiennent; ainsi c'est avec raison que ces sortes d'eaux passent pour être nuisibles à la santé, & qu'en conséquence les Médecins en condamnent l'usage. Mais lorsqu'ils recommandent les eaux les plus claires & les plus légeres, ils n'entendent point une légereté artificielle, telle que le mélange que certains esprits pourroit leur procurer; car alors une

eau naturellement plus pesante seroit meilleure pour la boisson ordinaire.

Je passerai sous silence le poids de l'eau, relativement aux autres corps solides qui ont une pesanteur fixe. Les Curieux peuvent consulter sur cela l'illustre Boyle dans son Traité de la Médecine Hydrostatique. M. Boerhaave n'est ici que l'écho de ce grand Philosophe.

La seconde proprieté, dont notre Auteur fait mention, c'est la fluidité de l'eau, qui consiste en ce que toutes ses plus petites parties s'écartent ou s'éloignent les unes des autres, par le moindre mouvement ou la plus foible chaleur. D'où il suit qu'elles sont foiblement & d'autant moins unies, que l'eau est plus pure, & sur-tout moins chargée de sels, qui ne peuvent qu'augmenter par leur tenacité l'adhérence des molécules d'eau : ainsi l'eau de mer est plus pesante & moins fluide que l'eau douce ; & conséquemment, toutes choses égales, le Soleil attire moins l'eau de la mer que celle des fontaines, des ruisseaux, des rivieres, des fleuves, des lacs, des étangs, comme M. Halley l'a remarqué. On peut dire la même chose des vents, qui emportent par leur

violence les volumes d'eau les plus considerables.

Eſt-il néceſſaire d'indiquer la cauſe de cette grande fluidité de l'eau? N'eſt-il pas évident qu'on ne peut attribuer cette propriété qu'à la quantité de feu qui eſt répanduë dans l'eau, puiſque dès que cette même quantité vient à diminuer, & qu'il ne reſte plus dans l'eau que 32 degrés de chaleur, elle ceſſe d'être fluide & devient glacée; au lieu qu'un ſeul degré de feu de plus lui rend auſſi-tôt ſa premiere fluidité. Le plus grand froid naturel qu'on ait vû, fit deſcendre la liqueur du Thermométre de Fahrenheit au premier degré. La plus grande chaleur naturelle ne monte guére à 80 degrés. Donc c'eſt la troiſiéme partie du plus grand chaud que la nature produiſe, qui forme & conſerve la glace.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'eau eſt auſſi fluide au 33 ou 34e degré de chaleur qu'à un feu bien violent, comme on le voit par la célébre expérience de M. Newton dans ſon Traité d'Optique: il mit un Pendule dans de l'eau très-chaude, & un autre Pendule dans de l'eau très-froide, & leurs balanciers trouverent d'égales

résistances, du moins autant qu'on put s'en appercevoir. Car, absolument parlant, l'eau étant d'autant plus raréfiée qu'elle est plus chaude, ses parties doivent être plus foiblement unies, & conséquemment offrir moins de résistance au mouvement des corps.

L'extrême fluidité de l'eau nous apprend que les parties élémentaires dont elle est composée, sont extraordinairement petites, & peut-être plus petites que les élémens élastiques de l'air. L'eau transsude en effet par des bois, par le cuir, & par bien d'autres corps, où l'air proprement dit ne peut passer. Ce qui prouve du moins que l'eau est plus pénétrante que l'air, mais bien moins que le feu, qui s'insinue dans tous les corps avec une facilité prodigieuse, comme nous l'avons expliqué dans notre Discours sur le feu.

Cependant il y a bien des corps que l'eau ne pénétre point, tels que les métaux, les pierres viles ou précieuses, les cailloux, les roches, les rochers, le verre de quelque espéce qu'il soit, certains bois durs, pesans, denses, résineux, la porcelaine, &c. quoique l'eau soit fort raréfiée ou fort comprimée.

Après avoir fait mention de la pénétrabilité de l'eau, notre Auteur considere sa simplicité. Il s'agit ici de l'eau pure, abstraction faite de toutes ses parties hétérogenes, & à ce sujet il raporte qu'elle a été regardée pendant plusieurs siécles par les Juifs, les Egyptiens, & les Grecs, comme le principe de toutes choses, seulement parce que Moïse dit, qu'au commencement de la création du monde Dieu envoya son Esprit sur les eaux pour les féconder.

La cinquiéme propriété de l'eau est sa douceur; l'eau en effet ne cause aucune irritation à l'œil, à la membrane pituitaire du nez, aux parties enflammées, blessées, ulcerées; elle appaise toujours la douleur, loin de l'augmenter; c'est la plus douce de toutes nos humeurs, sans excepter l'huile; elle est amie des nerfs les plus nuds & les plus sensibles; elle délaye & corrige en même tems toutes les matieres acres, acides, & acrimonieuses, qui circulent dans nos vaisseaux. C'est donc un vrai Anodin & un vrai Parégorique.

Sixiémement, c'est un dissolvant admirable. Les sels des Minéraux, le sel Gemme, le sel Marin, le Borax, le sel Ammoniac, le Nitre, l'esprit de

Nitre, de sel Marin, de Souffre, l'huile d'Alun, l'huile de Vitriol, le verd de Gris, en un mot, tous les sels fossiles simples & composés se dissolvent dans l'eau. La même solution arrive aux sels des animaux & des végétaux, de quelqu'espéce qu'ils soient, jusqu'au tartre même inclusivement, à l'alcohol, aux huiles fermentées, aux savons naturels ou artificiels, à l'air même (puisqu'il se divise en autant d'élémens, qu'il y a de petits vuides dans les liqueurs qu'il habite;) aux matieres terrestres, &c. Il est vrai que les sels contenus dans l'eau peuvent souvent produire les solutions, qu'on attribue à l'eau même, & que d'ailleurs tous les sels volatiles, dont est rempli l'air des laboratoires où l'on fait la plûpart de ces expériences, peuvent entrer pour beaucoup dans la production des effets surprenans qu'on nous vante. Au reste, ce qu'il y a de certain, c'est que l'eau ne dissout point la terre pure, c'est-à-dire, dégagée de toute partie saline ou sulphureuse. Le verre, les pierres précieuses, les métaux, les roches, tous ces corps ne se dissolvent point dans l'eau, & par conséquent ce n'est point un dissolvant universel, comme plusieurs Chymistes

voudroient nous le perſuader.

Par l'examen de ces propriétés de l'eau, il eſt facile de concevoir qu'elle s'inſinue dans les pores des corps, & par ſa lubricité, & par ſa peſanteur; ainſi il n'eſt point étonnant qu'elle en augmente le poids, en même tems qu'elle ſe dilate & s'unit avec eux, ſouvent d'une façon preſque inſéparable. C'eſt pourquoi les ſels, les ſoufres, les matieres terreſtres, les parties ſolides des animaux, les huiles, l'Alcohol même, &c. ſont remplis d'eau. Cependant l'huile, les baumes, la colophane, la réſine, ne ſe marient point avec l'eau, non plus que tous les corps ſolides, dont la ſurface eſt enduite de quelque matiere oléagineuſe. D'où l'on comprend ſans peine, que les poiſſons auroient bientôt été diſſous par le ſeul élément qui leur eſt deſtiné, ſans ces écailles onctueuſes dont la nature a pris ſoin de les revêtir.

Après avoir examiné les propriétés générales de l'eau, M. Boerhaave explique les vertus des differentes eſpéces d'eaux. Cet article eſt trop utile pour être omis. L'eau de pluie, qu'il appelle la leſſive de l'Atmoſphere, contient tous les atomes des corps qui voltigent dans l'air, & qui y ſont attirés

tant par le feu du soleil, que par le feu foutetrain, le feu des cuisines, des Artisans, & des Chimistes. L'eau de pluie est donc differente, selon la cause qui l'a élevée dans l'Atmosphere, selon le lieu duquel elle a été attirée, selon la saison, les météores, le tonnerre, les vents, la secheresse, l'humidité, la chaleur, le froid, &c. L'eau de pluie dans un tems très-chaud se corrompt facilement, mais elle ne s'aigrit jamais. M. Boerhaave aprend ici aux Navigateurs, qui sont souvent forcés de boire de mauvaise eau, un moyen facile de la rendre bonne; c'est de la faire boüillir, de la laisser quelque tems en repos, afin qu'elle dépose ses parties hétérogenes, ou les petits vers qu'elle peut contenir, & d'y verser ensuite quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de tout autre acide. En effet cela empêche l'eau de devenir vermineuse, & par conséquent c'est un préservatif fort utile, principalement sous l'Equateur & entre les Tropiques.

Quoique l'eau de pluie soit remplie d'une infinité de petits animaux, selon les observations de Lewenkoek, & d'autres corps étrangers, c'est cependant la plus légere de toutes les eaux

que nous connoissons, excepté l'eau de neige. L'eau de fontaine ne vient que de la pluie; ainsi elle n'est plus pure, qu'autant qu'elle s'est purifiée en passant par les entrailles de la terre. C'est donc de la differente situation des fontaines que dépend la diverse légereté de leurs eaux; & comme elles participent de la nature des corps qui se mêlent avec elles, de-là vient que les unes sont nuisibles, envenimées, & les autres salutaires & médécinales. Pour juger de la qualité des eaux, il faut donc les examiner dans leurs sources même, & faire en même tems attention à la nature des fossiles qui y dominent.

Ce que je viens de dire des fontaines, peut s'appliquer aux fleuves & aux rivieres, qui ont la même origine, sans avoir la même vertu. La raison de cela, c'est que ces eaux qui sont toujours exposées au grand air, reçoivent les exhalaisons qui tombent principalement durant la nuit, les corps que le vent transporte, tout ce que les poissons, les amphibies, & les hommes y déposent. Ce qui rend l'eau de Riviere un peu plus pesante que celle de fontaine.

Est-il nécessaire de faire mention de

l'eau des canaux, des lacs, des étangs, & de toutes les eaux qui croupiſſent : il eſt évident que leur uſage eſt pernicieux, & qu'il faut même éviter leur voiſinage. En général l'eau ſert de véhicule à tous les alimens ; de ſorte qu'elle porte dans les plus petits vaiſſeaux les parties ſolides, qui doivent réparer nos pertes, & qu'elle contribue auſſi à nous nourrir. Je parle non-ſeulement de l'eau ſeule, mais de celle qui abonde dans le vin & dans toutes les liqueurs. Les hommes, les animaux, les végétaux (comme on peut le voir dans la ſtatique des végétaux de M. Hales, traduite en François par M. Buſon, de l'Académie des Sciences) doivent à l'eau leur exiſtence & leur accroiſſement. Les métaux même ne parviendroient point à leur perfection ſans ſon ſecours, comme on le voit dans les œuvres du ſçavant Agricola. Sans elle la terre ſeroit ſterile. Les couleurs, les odeurs, les goûts, ſont dûs en partie aux propriétés de l'eau. Elle aide la vertu des médicamens, & ſert tellement à entretenir la ſolidité des corps, que ſans elle ils tomberoient en pouſſiere. L'effervescence, la fermentation, la putréfaction, la précipitation, la ſéparation des corps, la ſublimation, la connoiſſance

des dégrés de chaleur, tout s'apprend, ſe fait, & s'explique, par le concours merveilleux des effets de l'eau. C'eſt à ce fluide en un mot que la Phyſique & la Chymie doivent leur naiſſance & leurs progrès.

Ce qu'il y a de plus remarquable en Médecine parmi les propriétés de l'eau, c'eſt qu'elle eſt d'autant plus active ou pénétrante, qu'elle eſt diviſée dans un plus grand nombre de molécules ſubtils. C'eſt pourquoi l'eau chaude ou tiede eſt préférée à l'eau froide, & la vapeur d'eau boüillante à l'eau chaude: elle eſt en effet bien plus diſſolvante, ſurtout ſi elle eſt chargée de ſels, comme l'eau de la mer.

De toutes les propriétés de l'eau ci-devant expliquées, M. Boerhaave conclut avec raiſon que la glace eſt l'état naturel de l'eau. En voici la preuve; l'eau reſte glacée, juſqu'à ce qu'elle ſoit pénétrée par une aſſez grande chaleur pour ſe fondre & devenir fluide. La métamorphoſe de l'eau la plus étonnante n'eſt pas de ſe changer en glace, mais en microſcopes, en vers ardens, &c. Je ne puis paſſer ici ſous ſilence un phénomene, qui, pour être commun, n'en eſt pas moins ſingulier: c'eſt que

la glace eſt plus légere, & occupe plus d'eſpace que le même volume d'eau, avant que d'être glacé. En voici la raiſon, à peu près telle qu'on la trouve dans Mariotte. Plus la glace eſt forte, plus l'air y eſt comprimé ou condenſé; plus il eſt condenſé, plus le frotement des parties d'air qui compoſent les bulles, entre elles & contre la glace, eſt conſidérable. Or l'effet naturel du frotement, c'eſt la chaleur; celui de la chaleur eſt la raréfaction. En conſéquence de la chaleur que le frotement produit, les bulles d'air contenuës dans la glace ſe raréfient. Voila ce qui donne à l'air empriſonné dans la glace tant de force & de reſſort, qu'il écarte, gonfle, tumefie, & dilate ainſi l'eau glacée, bien plus que le froid ne l'avoit reſſerrée pour la changer en glace.

Hiſtoire de Loüis XIV propoſée par ſouſcription.

S'il eſt permis de juger de la nouvelle *Hiſtoire de Louis XIV, en ſix vol. in-4°. enrichie de Médailles*, que M. *de la Hode* propoſe par ſouſcription, à la Haye chez *Jean Van Duren*, s'il eſt permis, dis-je, de juger de cette Hiſtoire par le ſtyle du Programme, qui ſe diſtribuë, & par les promeſſes & les judicieuſes réflexions qu'il ren-

» n'ayent point eu d'autre vûë que
» de ruiner la verité de l'Hiſtoire,
» & d'embaraſſer ceux qui entrepren-
» droient de l'écrire. L'exactitude des
» citations miſes en marge, les cri-
» tiques qu'il a faites de tems en
» tems, feront connoître quels ſont
» ceux à qui il s'eſt attaché, & pour-
» quoi il a rejetté les autres; que
» c'eſt en réuniſſant tout ce qu'il a
» trouvé de vrai, de ſenſé, qu'il a
» formé un corps entier de l'Hiſtoire
» de ce fameux Regne, & qu'il a don-
» né à chaque partie toute l'étenduë
» qu'elle doit avoir.

Après quelques autres Réfléxions de ce genre, qui font voir un homme inſtruit des grands principes de la compoſition de l'Hiſtoire, & qui a parfaitement creuſé ſon ſujet, qui en connoît toutes les circonſtances & tous les rapports, un homme, en un mot, digne d'écrire une auſſi belle Hiſtoire que celle de Loüis le Grand, dont il donne dans ce Programme une idée juſte & admirable, on y propoſe, ſuivant l'uſage, les conditions auſquelles le Public peut ſouſcrire pour cet Ouvrage. Il ſera imprimé en ſix volumes *in*-4°. ſur le même papier, dans la

même forme, & avec le même caractere que le Programme. En vérité on ne peut rien deſirer de plus beau. Il ſera de plus enrichi des principales Médailles, qui ont été frappées ſous ce Regne, mais avec des Remarques propres à faire diſtinguer ce qu'il peut y avoir d'outré. Les Souſcriptions ſeront de 72 livres, pour le papier ordinaire, dont on payera 18 livres en ſouſcrivant, &c. Pour le grand papier 120 livres, &c. L'Ouvrage entier ſera délivré à la fin de l'année 1738. On peut ſouſcrire à Paris chés les principaux Libraires.

Table Chronol. des Opera.

Il paroît depuis peu une Table Chronologique de tous les Opera, répréſentés à Paris depuis l'établiſſement de l'Académie de Muſique, juſqu'à preſent. Elle eſt à colonnes, à peu près dans le goût d'un *Etat de Finance*, & préſente aux yeux tout d'un coup les années, les mois, les jours, les titres des Piéces, leur genre, le nombre des Actes ou Entrées, & les noms des Auteurs, ſoit des paroles, ſoit de la Muſique; de façon que les Amateurs de ce Spectacle n'auroient rien à déſirer, ſi l'Auteur

n'avoit pas oublié de faire une colonne pour les *Repriſes*, & s'il en eût auſſi fait une, pour le mérite & le ſuccès des Piéces. On eſt perſuadé, que ſe flattant d'un prompt débit, l'Auteur n'a fait cette omiſſion, que pour ſe préparer une ſeconde édition plus parfaite. Il promet de donner dans peu le nouveau Théatre Italien, & de ſuite les autres Spectacles. Cette Table, heureuſement imaginée, & très-curieuſe, ſe vend au Palais Royal, au Caffé de la Marine, & à la Petite Vertu, rue des Arcis.

Je ſuis, &c.

Ce 9 Novembre 1737.

Faute à corriger dans la Lettre 142.

P. 146. lig. 8. Demée, *liſez*, Menedéme.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilége & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLIV.

Dissertation sur l'origine des Eglises de S. Bertin & de S. Omer.

LA Critique des Monumens Ecclésiastiques, Monsieur, n'a été soigneusement cultivée que dans le dix-septiéme siécle. Il s'éleva alors divers Ecrivains, qui faisant un usage très-utile de leur savoir, entreprirent de discerner les vrais monumens, de ceux que l'ignorance ou la fourberie avoient supposés. Cette entreprise fut d'abord regardée comme un attentat irréligieux, qui pouvoit nuire à la piété. Le préjugé, fortifié par l'habitude de croire que telle piéce ou telle opinion étoient de la premiere antiquité, qu'un tel Auteur avoit réellement composé l'Ouvrage qui lui étoit attribué, qu'un tel Saint étoit venu dans un tel Païs; ne put souffrir que la critique vînt le troubler dans

la paisible crédulité. Il avoit attaché une espéce de crime à de pieuses fables, & tout ce qui tendoit à y donner atteinte, passoit pour l'ouvrage d'un esprit fort, qui ne respectoit point les bornes posées par la Religion même. Peu s'en fallut qu'il ne mît ces doctes scrutateurs au nombre des Hérétiques. Enfin la lumiére éclatante de la saine Critique dissipa les nuages & les allarmes; & ce qui avoit paru d'abord une dangereuse nouveauté, ne fut plus que la vérité sagement éclaircie.

On peut distinguer deux sortes de piéces, qui alors furent l'objet de la savante Critique: les unes appartenoient au Dogme, à la Discipline, ou à l'Histoire; les autres regardoient des droits utiles, ou la Jurisdiction Ecclésiastique. A l'égard des premiéres piéces, les Sçavans sont à peu prés convenus de ce qu'ils devoient en penser; mais pour les autres, il semble qu'il n'en a pas été de même. D'abord des esprits hardis & amoureux des opinions qu'ils jugeoient conformes à la vérité, indiquée, s'inscrivent en faux contre les Diplomes & les Chartres des Moines; quelques-uns même, frappés de la fausseté éclatante de certaines Piéces, & de l'avec de quelques-uns de leurs

Artisans, oserent regarder leurs Chartriers, comme les ateliers du mensonge & de l'imposture. (1) La cupidité, & l'ambition jetterent d'abord les plus grands cris, & se couvrirent du voile de la Religion, pour repousser plus surement une attaque qui pouvoit leur être fatale. Des déclamations interessées tinrent presque lieu de raison. Enfin parut un sçavant Religieux (2), qui convertit en art la connoissance des Diplomes & des Chartres, en déterminant leur style, leur écriture, les mœurs & les usages des différens siecles. Mais il ne publia son Ouvrage qu'après la mort du célebre Critique, qui avoit foudroyé différentes piéces de cette nature, & il se mit peu en peine de réfuter tous ses raisonnemens. Un art si nouveau, & créé par une main habile, excita l'admiration des Sçavans, sans trouver de contradicteurs. Mais vingt ans après un ingénieux Dialecticien (3) attaqua l'art, & quelques piéces sur lesquelles il étoit appuyé; contestation qui donna lieu à différens Ecrits polémiques, dont

(1) Le Docteur de Launoy.

(2) D. Mabillon.

(3) Le P. Germon, Jesuite. D. Ruinart lui a répondu.

l'Hiſtoire ſeule compoſe un petit volume. *

Je ne comprens point dans le nombre de ces Critiques un certain Ecrivain, plus fameux encore par ſes prodigieux paradoxes, que par ſa vaſte érudition, qui ayant imaginé la ſuppoſition de preſque tous les Auteurs Eccléſiaſtiques & Profanes, s'eſt ſervi de ſon dangereux & fabuleux ſyſtême pour anéantir divers Diplomes ou Chartres qui le démentoient. Doit-on compter parmi les Ecrivains graves & ſérieux celui qui, dominé par une imagination forte & déréglée, a ſçu forger les chimères les plus extravagantes, & s'en rendre idolâtre, ſans reſpect pour la raiſon & pour la vérité? Heureuſement ſes preuves ſont ſi foibles, qu'elles n'ont pû faire illuſion à perſonne. C'étoit la crédulité d'un enfant, l'audace d'un jeune homme, le délire d'un vieillard. **

Il s'éleve de tems en tems des conteſtations au ſujet des Diplomes ou Chartres, & chacun fait valoir les principes dictés par la Critique ou indulgente ou ſévére, & les diverſes in-

* Par l'Abbé Raguenet.

** Voyez le Nouvelliſte du Parnaſſe, Tom. I. p. 155.

ductions tirées de l'Hiſtoire. Parmi ces diſputes, la moderne conteſtation qui regarde l'origine des Egliſes de S. Bertin & de S. Omer, tient un rang diſtingué. Ainſi j'ai cru faire plaiſir à ceux qui préferent les connoiſſances ſolides aux vains amuſemens de l'eſprit, de leur expoſer le plan de cette conteſtation, tel que je le trouve dans le Livre nouveau d'un ſçavant Religieux * de l'Abbaye de S. Bertin, qui me paroît l'avoir examinée en homme d'eſprit & de bonne foi, & avec beaucoup de ſoin. **

S. Bertin, né vers la fin du ſixiéme ſiécle dans le territoire de Conſtance, d'une famille illuſtre, ſe fit Religieux dans l'Abbaye de Luxeu, où il trouva S. Omer ſon parent. Ce Monaſtere étoit alors la pepiniere des Evêques de France. Les Moines, héritiers du zéle de S. Colomban leur Fondateur, pour la converſion des Peuples idolatres, ſe

* M. de Clerl Bibliothecaire.

** Diſſertation Hiſtorique & Critique ſur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin, & ſur la ſuperiorité qu'elle avoit autrefois ſur l'Egliſe de S. Omer, où l'on répond à la Critique publiée depuis quelque tems contre les Titres de cette Abbaye. *A Paris chez Jacque Guerin*, 1732. *in*-12. 400 pages.

ſignalerent par leurs travaux Apoſtoliques. Ce fut de ce Monaſtere que S. Omer fut tiré pour gouverner le vaſte Dioceſe de Téroüane, dont il fut le troiſiéme Evêque. S. Bertin, S. Momelin, & S. Ebertran, tous trois Moines de Luxeu, vinrent partager les travaux du Saint Prélat, pour hâter la converſion des peuples encore plongés dans les ténébres du Paganiſme. S. Omer jaloux de ſe conſerver ces Ouvriers Evangéliques, leur procura une demeure dans la dépendance de la Terre de Sithiu, où, avec ſa permiſſion, ils bâtirent un Oratoire & quelques Cellules.

La terre de Sithiu, qui comprend aujourd'hui la Ville de S. Omer & ſes environs, appartenoit à un Seigneur nommé Adroald, converti à la Foi par S. Omer, & qui n'avoit point d'enfans. Il offrit ce domaine au Saint Evêque, pour fonder un Hôpital, mais le Prélat lui conſeilla de le donner à S. Bertin & à ſes Compagnons, pour y bâtir un Monaſtere. Ce conſeil fut goûté, & en conſéquence Adroald leur en fit la donation, & en fit expédier la Chartre, datée de l'onziéme année du Regne de Clovis II, & adreſſée à S. Bertin & à ſes deux Aſſociés. Les faits que je viens

d'exposer y sont énoncés.

Cette pièce a été regardée comme autentique par les Valois, les Mabillons, les le Cointes, & par plusieurs autres sçavans Critiques. Cependant, une authenticité reconnue, ou du moins tacitement supposée durant onze siécles, n'a pas empêché d'illustres adversaires de l'attaquer depuis quelques années. Dans l'impossibilité d'opposer une Chartre à celle d'Aldroald, ils ont fondé leur système sur certaines expressions équivoques, qui se trouvent dans quelques exemplaires de la Vie de S. Omer. Pour donner du poids à ces Manuscrits, qui sont au nombre de deux, ils font remonter l'un au commencement du neuviéme siécle, & l'autre au dixiéme; mais de la critique du sçavant Religieux il résulte, que le premier n'a point été écrit avant l'onziéme siécle, & que le second est constamment de la fin du même siécle. Il a tiré avantage de diverses régles de critique, mais surtout de ce que les Sçavans ont dit de l'interpolation des Vies des Saints, où une piété ignorante a mêlé tant de fictions indignes de toute créance. Dans les exemplaires des Vies de S. Omer, citées par les adversaires des Religieux de S. Bertin, quelques

expressions donnent lieu de croire que la terre de Sithiu fut donnée à S. Omer ; mais d'autres Vies plus anciennes & plus authentiques s'accordent avec la Chartre d'Aldroald, qui dit que ce Seigneur l'offrit seulement au Saint Prélat, pour fonder un Hôpital ; projet qui ne fut point exécuté.

L'Ecrivain des Adversaires de l'Abbaye de S. Bertin soutient que l'Hôpital fut construit du vivant de S. Omer, & que tout ce que la Chartre d'Aldroald contient, est une fable qui en est la base. Il s'appuye sur l'extrait d'un Manuscrit de Teroüane ; mais il est contredit par le Breviaire de l'Eglise de cette Ville, entierement conforme à la Chartre d'Aldroald. Cet Ecrivain cite encore quelques Bulles du quatorziéme siécle, qui parlent de l'Hôpital de l'Eglise de S. Omer ; mais comme elles ne disent point qu'il ait été bâti par ce saint Evêque, en conséquence de la donation que lui fit Aldroald de la terre de Sithiu, elles paroissent étrangeres au fait dont il s'agit. Le docte Religieux conjecture avec raison que cet Hôpital ne fut bâti que dans le neuviéme siécle, où par un canon du Concile d'Aix-la-Chapelle, il fut ordonné aux Chapitres de donner le dixiéme de leur re-

venu pour ces pieux établissemens. Il n'y avoit presque point alors de grande Eglise en France, qui n'eût un Hôpital pour y entretenir les pauvres & les passans. C'est pour cela que nous voyons encore aujourd'hui des Hôpitaux situés auprès de presque toutes les Cathedrales des grands Diocéses.

Dans le Manuscrit de Teroüane & dans les Vies des Saints dont j'ai déja parlé, il paroît qu'Aldroald donna réellement à S. Omer la terre de Sithiu, *tradidit, transcribit.* Mais à ces piéces informes le Religieux oppose le titre primordial, qui lui paroît décisif en cette occasion; titre qui a fixé l'opinion des plus célébres Critiques touchant l'origine de l'Abbaye de S. Bertin, quoiqu'ils eussent lû & même cité les monumens sur lesquels se fonde l'Ecrivain réfuté. Il ajoûte encore divers raisonnemens pour faire voir la foiblesse de ces preuves. C'est avec la même justesse, ce me semble, qu'il montre que S. Momelin n'étoit point Abbé dans le tems de la donation, & que ni lui, ni Ebertran, ni Bertin, ne l'étoient alors. Ils n'avoient qu'un Hermitage, & une petite Eglise; ce n'étoit qu'une simple retraite, pour se délasser de leurs travaux Apostoliques.

Est-il vrai-semblable, dit-on, qu'il eût fallu tout le bien qu'Aldroald possedoit dans le pais des Morins, ou dans le Diocése de Teroüane, pour l'Hôpital d'une Bourgade, telle qu'étoit alors Sithiu, ou la Ville naissante de S. Omer. Ainsi la Chartre de ce Seigneur est non-seulement contraire à la vérité, mais encore à la vraisemblance. Le Critique a cité le texte de la Chartre, mais d'une maniere infidéle, selon le Religieux. En effet Aldroald dit simplement qu'il donne une partie des biens qu'il possedoit dans le territoire de Teroüane, *portionem*. D'ailleurs l'Hôpital d'abord projetté n'étoit pas précisément pour Sithiu, mais pour tout le Diocése.

Enfin l'Ecrivain des Adversaires de l'Abbaye de S. Bertin, n'a pas trouvé digne de S. Omer d'avoir inspiré à Aldroald l'établissement d'un Monastere, plutôt que celui d'un Hôpital. On lui répond que c'étoit la mode de ces tems-là. Entre divers faits qui la justifient, il y en a un qui est sans réplique; c'est la fondation d'un Monastere de filles, divinement inspirée à S. Eloy, qui avoit d'abord résolu de ne bâtir qu'un Hôpital. Si la sage politique de M. l'Abbé de S. Pierre avoit été connuë dans ce tems-

là, l'établissement des Hôpitaux eût été préferé à celui des Monasteres. Mais la piété de ces siécles, frappée avec raison du succès des travaux Apostoliques des Moines, se croyoit interessée à les multiplier pour la propagation de la Foi, & à leur bâtir des Monasteres. Il faut avoüer que si le fameux Critique, qui le premier a inquiété les manes des Doms Tittiers, n'avoit pas employé des armes plus puissantes, ses coups n'auroient pas même effleuré leurs Diplomes.

Bertin ayant vû que dans l'endroit où il avoit d'abord établi sa demeure, il ne pouvoit construire des Edifices suffisans pour loger les Religieux qui venoient vivre sous sa discipline, bâtit à Sithiu une plus grande Maison, connuë aujourd'hui sous le nom de S. Bertin. Il engagea ensuite S. Omer à bâtir conjointement avec lui une Eglise ou Basilique en l'honneur de la Sainte Vierge, avec un Cimetiere, pour sa sépulture & pour celle de ses Religieux. Le saint Prélat en céda l'administration à perpetuité à S. Bertin & à ses Successeurs, qui, après avoir construit les Edifices nécessaires, y mirent des Religieux pour faire le Service divin. Tel fut jusqu'en 820 l'état de cette Eglise, nommée d'abord le Monastere de la sainte

Vierge * & enſuite de S. Omer, dépendante dans ſon origine de l'Abbaye de S. Bertin.

Ces faits réſultent de la Chartre par laquelle S. Omer donne cette Egliſe à S. Bertin; elle eſt datée du 18 Mai, la ſixiéme année de Clotaire III. Il paroît que le Pere le Cointe de l'Oratoire a regardé cette ſeconde piéce comme ſuſpecte, & le Critique réfuté dans l'ouvrage dont il s'agit, a redoublé ſes efforts, pour en démontrer la ſuppoſition, quoique ce Diplome ait été admis par les plus ſçavans Critiques, & même par les illuſtres adverſaires de l'Abbaye de S. Bertin.

D'abord le Critique de ce Diplome regarde comme une clauſe injurieuſe & digne de ſon fabricateur, d'y avoir inſeré que ni S. Omer, ni ſes ſucceſſeurs, ni leur Archidiacre, ne pourroient ve-

* Ce Monaſtere de la Sainte Vierge ayant été depuis ſécularisé, comme on va le voir bientôt, & transformé en Collegiale, eſt enfin devenu la Cathedrale du Diocéſe de S. Omer, par la tranſlation du Siege de Teroüane dans la Ville de ce nom C'eſt au moins ce que prétendent, & ce que prouvent ici les Religieux de S. Bertin; mais les Chanoines de S. Omer n'en conviennent pas. Ils veulent n'avoir point été Moines originairement, & que leur Egliſe ait été fondée par S. Omer pour être deſſervie par un Clergé.

nir faire des festins sur les terres du Monastere de Sithiu, à moins qu'ils n'en fussent priés par les Abbés, & que pour ne leur être pas à charge, ils s'en retourneront après avoir rempli leurs fonctions. Mais le Religieux de S. Bertin prouve par l'autorité de Marculfe & par d'autres Privileges, (dont quelques-uns ont pourtant été critiqués,) que tel étoit l'usage de ces tems-là. On a opposé les mœurs pures du septiéme siécle; mais divers faits prouvent que la simonie y régnoit.

On tire encore une preuve de fausseté, de ce que dans cette Chartre on dit, que S. Omer bâtit la Basilique de la Sainte Vierge conjointement avec S. Bertin; tandis que par les Vies de S. Omer, citées contre la Chartre d'Aldroald, il paroît qu'elle avoit été bâtie avant l'arrivée de S. Bertin & de ses Compagnons. L'Ecrivain de S. Bertin rappelle l'incertitude de ces sortes d'écrits, posterieurs aux titres primordiaux, incertitude confirmée par les Anacronismes, par les fautes contre l'Histoire. Mais ces Vies sont-elles un tissu continuel de mensonges, & n'y a-t'il réellement de vrai, que ce qui est exprimé dans les Chartres ou dans l'Histoire? Faut-il encore que l'autorité de celle-ci soit moindre que l'autorité des

autres ; Le motif de construire cette Eglise pour enterrer S. Bertin & ses Moines, est aux yeux du Défenseur des adversaires de l'Abbaye de S. Bertin, une preuve de l'ignorance du prétendu faussaire, parce qu'en ce tems-là personne n'étoit enterré dans les Eglises, si ce n'est les Martyrs, les Evêques, & ceux que les Evêques honoroient comme des Saints. Mais par divers faits tirés de l'Histoire de l'Eglise Orientale & Occidentale, il est évident que longtems auparavant un usage contraire s'étoit établi, avec quelques exceptions pourtant, dans le huitiéme & neuviéme siécles, qui ne nuisent point à la cause des Religieux de S. Bertin. Ainsi c'est en vain qu'on reproche à Dom Mabillon, qui parle conformément à l'Histoire, d'avoir joint un cimetiere à l'Eglise, pour couvrir le prétendu défaut de cette Chartre.

La date de la même Chartre de S. Omer, qui est de la sixiéme année de Clotaire III, fournit encore un moyen de faux ; parce que, selon quelques anciens Ecrivains, ce Roi n'a régné que quatre ans. Mais l'opinion la plus generale & la plus probable * étant qu'il

* Voyez l'Histoire de France de Boulainvilliers, & celle de l'Abbé le Gendre. Voyez aussi Mezerai & le P. Montfaucon. Les Sçavans ont

a regné près de quatorze ans, cette raison est insuffisante. On lit dans cette Chartre ces mots ; *Hæc abs oculis feci, & alius manum tenens scripsit & subscripsit* ; d'où l'Ecrivain des adversaires de l'Abbaye de S. Bertin, prend occasion de demander s'il y a un exemple d'un Acte de deux pages *in folio* d'impression, qu'on ait fait écrire par un aveugle, en lui conduisant la main. Cependant on voit par les termes de l'Acte que S. Omer l'a dicté, & qu'il l'a fait signer en son nom par une autre main ; c'est-à-dire par le Moine Landebert, & on cite plusieurs exemples autentiques de ces sortes de souscriptions auxiliaires. * S'il étoit vrai que dans le tems de la donation, S. Omer n'étoit pas encore aveugle, comme la prétendu le P. Cointe, le cas seroit plus embarassant. L'Ecrivain réfuté prétend que ce Saint signa, comme temoin, la Chartre de Corbie ; mais cette signature ne s'y trouve point **, & le P. le Cointe en est convenu, ainsi qu'Aubert. été surpris que le P. Daniel ait exposé le fait comme problématique.

* Le P. Papebrock a trouvé ce genre de signature ridicule, mais dans des circonstances bien differentes, & par des motifs qui ne regardent point la Chartre dont il s'agit ici, & dont il n'a point parlé.

** Voyez les Conciles du P. Labbe, Tom. 6.

le Mire. Il objecte encore que le saint Evêque ne devint aveugle que peu de tems avant sa mort ; mais l'autorité qu'il cite en faveur de cette époque, est détruite par une autre qui paroît plus certaine.

Autre preuve de faux ; c'est la qualité de *pecheurs*, que prennent les Evêques qui ont signé cette Chartre. Mais les exemples alléguez par le Religieux de S. Bertin font voir qu'elle n'étoit pas inconnue dans ce siécle. Enfin le dernier moyen de faux consiste en ce que cette piéce étant adressée aux Freres, tant Abbez que Prêtres & Diacres, & à tout le Clergé de l'Eglise de Teroüane, supposés présens, elle n'est pourtant signée d'aucun Prêtre ni d'aucun Diacre. Le docte Religieux répond qu'elle est suffisamment autorisée par la signature de neuf Evêques ; que le consentement, donné par les Freres censez présens, n'est relatif qu'à ces Prélats ; & que d'ailleurs il y a des Privileges consentis par le Clergé, & addressez à lui sans qu'il les eût signez.

Une autre prétenduë preuve de fausseté, est que cette Chartre est signée de deux Evêques de Teroüane, nommez Bagimus & Cravangerus, successeurs de S. Omer. Cette difficulté est certainement grande. Que répond le

Religieux ? que c'étoit alors la mode, (& il la justifie par des exemples) de faire souscrire les Chartres par les Evêques absens, & même par leurs Successeurs ; & d'ailleurs que Baginus & Cravangerus, souscripteurs de la Chartre, ne sont pas les mêmes que Bainus & Ravangerus, qu'on sçait certainement avoir été Evêques de Teroüane. Mais les Copistes n'ont-ils pas pû altérer si legerement ces noms ? On ne peut dire non plus de quels Diocèses étoient Evêques Baginus & Cravangerus ; ce qui rend l'alteration vrai-semblable. Il y a encore quelques autres objections moins importantes ; celle qui est tirée de la barbarie du Latin, me paroît solidement réfutée.

La vérité m'oblige de remarquer que le sçavant Religieux entre plusieurs Actes autentiques & incontestables qu'il cite, pour piéces de comparaison, en raporte quelques-uns, qui sont suspects à de sçavans Antiquaires. Il est vrai que le P. Mabillon est son garant. Pour rendre sa cause meilleure, il auroit dû, ce me semble, n'alleguer que des piéces à l'abri de tout reproche. Il faut avoüer aussi que souvent la critique en ce point a été poussée à l'excès.

Au commencement du neuviéme siécle, c'est-à-dire en 820, Fridugis dit

ciple d'Alcuin, & Chanoine, fut nommé Abbé de S. Bertin par Loüis le Débonnaire. Il étoit déja Abbé de S. Martin de Tours & de Corneri, où il avoit mené la vie Canoniale. Le goût qu'il avoit pour ce genre de vie, auquel on venoit d'imposer des Regles très-sages & très-édifiantes, l'engagea à congedier les Moines de l'Eglise de S. Omer, & de leur substituer des Chanoines, à qui il assigna le tiers de tous les biens de l'Abbaye de S. Bertin, & il vécut avec les nouveaux Chanoines, comme il avoit vécu auparavant à S. Martin de Tours. Les Moines de S. Bertin, qui continuérent de faire profession de la vie Monastique, furent gouvernés par un Prieur ou Prevôt. Ces faits sont rapportés par des Auteurs anciens, mais Moines de S. Bertin, & ils ont trouvé créance parmi les plus célébres Critiques. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans d'autres tems ils ont été adoptés par leurs illustres adversaires. Cependant leur Ecrivain les désavoüe, & expose 1°. le silence des *Annales de S. Bertin*, & de l'Auteur de la *Chronique des Gestes des Normands*. On répond que les Auteurs de ces Ouvrages ne s'étant proposé que d'écrire l'Histoire générale, il n'est pas étonnant qu'ils n'ayent point parlé de cet événement. D'ail-

leurs la *Chronique des Gestes des Normands* ne commence qu'à l'année 833, c'est-à-dire, 13 ans après la sécularisation. Cette Réponse est sans replique. 2°. On objecte le défaut d'autorité dans Erdugis pour faire un pareil changement, qui ne paroit point émané de la part du Prince. Le Religieux soutient qu'il étoit apparemment autorisé par un canon du Concile d'Aix-la-Chapelle tenu au commencement du neuviéme siécle, & dont l'Empereur Loüis ordonna l'exécution dans tout le Royaume.

Hugues, frere de cet Empereur, étant devenu Abbé de S. Bertin, essaya d'abord de remettre les choses dans le premier état où elles étoient avant la sécularisation de l'Eglise de S. Omer. Mais ses efforts furent inutiles. Il obtint cependant que l'Abbaye de S. Bertin nommeroit un de ses Religieux pour en être le Chef, appellé *Edituus* ou *Custos*, avec le droit d'officier quatre fois l'année dans cette Eglise, & d'y percevoir les offrandes; ce qui emportoit un véritable droit de Patronage sur l'Eglise de S. Omer. Ce Réglement fut fait par S. Folquin Evêque de Teroüane, & publié en plein Synode l'an 839, du consentement & par ordre de l'Empereur. On en trouve ici la teneur. Mais le P. le Cointe, qui a rapporté ce monument

dans ſes *Annales Eccleſiaſtiques de France*, l'a regardé comme ſuſpect ; 1°. à cauſe des invectives contre Fridugis, qui n'avoit fait que ſe conformer au Canon d'un Concile ; 2°. parce qu'il eſt daté de l'Ere de l'Incarnation, dont on ne ſe ſervoit point alors dans les actes. Le P. Mabillon a trouvé ces raiſons foibles, & a fait voir qu'un ſiécle avant Folquin on datoit les actes des Conciles de l'année de l'Incarnation. Il s'agit de ſçavoir ſi la conſéquence eſt juſte, par rapport aux Diplomes. Il eſt à remarquer que quoique le Pere le Cointe doute de l'autenticité de la Chartre, il avoue néanmoins que ce qu'elle contient eſt veritable, & que le fait de la ſecularisation eſt réel & certain.

Quoiqu'il en ſoit, le Critique appuyé ſur les exemplaires de la Vie de S. Omer, a regardé le Privilege de S. Folquin comme un tiſſu de fauſſetés, principalement parce qu'on réaliſe la Chartre de S. Omer. Le Religieux pour réfuter cette prétention, rappelle en peu de mots ce qu'il a dit en faveur de cette derniére piéce ; & contre les Vies pleines d'anacroniſmes, & poſtérieures de deux ſiécles aux monumens qu'il croit inébranlables. Il tourne même en preuves les objections qu'on lui fait.

Par ces différentes Vies, qui ſont le bouclier de l'Ecrivain refuté, on voit que S. Omer avoit des diſciples & une Egliſe à Sithiu, d'où il paroit que c'étoit une Communauté de Clercs qui vivoient avec leur Evêque en ce lieu-là, où il avoit bâti l'Egliſe de la Sainte Vierge avant

l'arrivée de S. Bertin. Mais en réunissant les faits épars dans différentes pièces, il paroît que S. Omer ne faisoit pas son séjour à Sithiu; qu'il s'agit de toute autre Eglise batie après ce temps-là; que par ses disciples il faut entendre S. Bertin & ses compagnons. Il ajoute que les Communautés de Clercs ne furent connuës en France que dans le septiéme siécle; & qu'en les supposant d'institution Apostolique, Saint Omer auroit établi la sienne dans la Ville Epiſcopale, & non à Sithiu, qui n'étoit qu'une Bourgade éloignée de Terouane de près de trois lieües.

Le Critique ne pouvant nier qu'il n'y ait eu un Moine dans l'Eglise de S. Omer avec la qualité de *Custos*, a soutenu que ce *Custos* n'étoit pas le Chef ou le Prevôt des Chanoines, & que ce n'étoit qu'un des Officiers soumis au Chapitre, destiné à ouvrir les portes, à sonner les cloches, &c. Les titres qu'on cite pour cela sont de l'an 1094. Alors on avoit déja enlevé à l'Abbaye de S. Bertin le droit qu'elle avoit d'établir dans l'Eglise de S. Omer un *Custos* ou *Ædituus*, au lieu duquel on établit un Prevôt, & cet Office étoit exercé par un Chanoine ou Vicaire, qui étoit l'Officier du Prevôt. Il étoit chargé pour lui du soin de la Sacristie, des Vases sacrés, des Ornemens Ecclésiastiques, &c. Ce qui est justifié par un titre produit par les adversaires de l'Abbaye de S. Bertin. On voit par d'autres monumens, que les fonctions & les revenus de la Custodie appartenoient au Prevôt, & que dans certaines Eglises Collégiales le *Custos*, le Sacristain, ou le Trésorier, sont la premiere Dignité; ce qui est encore confirmé par l'autorité de Du Cange. Le Critique ajoute, mais sans fondement, que l'Office de *Custos* fut affecté à un Religieux de S. Bertin, non envoyé du Réglement de S. Folquin, mais par un usa-

ge commun à la plûpart des anciens Chapitres Réguliers, où il y avoit des Prébendes affectées à des Religieux. Il employe quelques autres raisons peu considérables.

Une nouvelle preuve de l'ignorance du Faussaire, a dit le Critique, est qu'il fait ordonner à S. Folquin, que le Custode de S. Omer chanteroit la Grande Messe le jour de la Fête de tous les Saints, Fête qui n'étoit reçûë dans le Royaume que depuis quatre ou cinq ans. On ne faisoit alors qu'une simple Mémoire de tous les Saints. Le sçavant Religieux avoüe que la Fête de tous les Saints ne fut établie qu'en l'an 834. c'est-à-dire, quatre ans avant la date de la Charte de S. Folquin; mais divers Martyrologes prouvent qu'elle fut solemnelle dès le commencement. L'exemple de l'Eglise d'Angers, citée avec confiance par les adversaires, ne prouve point que cette Fête n'eut pas été universellement reçûë par toutes nos Eglises, puisque le Synode tenu à Angers l'an 1314. ne fut assemblé que pour donner une Octave à la Fête de tous les Saints, à l'exemple de l'Eglise de Rome & de plusieurs autres.

Le Critique a soutenu que l'Eglise de S. Omer n'avoit pas été empressée des premieres à recevoir cette nouvelle Fête, puisque pour lui donner jour, elle fut obligée de déplacer celle de son Fondateur & Patron, qui s'y célébroit, dit-il, avec une solemnité de la premiere classe. Il a cité un extrait d'un Calendrier de l'Eglise de S. Omer, d'où il a tiré ces mots: *Festum Sancti Audomari, Festum quadruplex.* Enfin il a soutenu que l'Eglise de S. Omer ne célébra la Fête de tous les Saints que dans le douziéme siécle. On répond qu'on a corrompu le texte du Calendrier, qui porte *Quinto Idus Septembris Depositio Beati Audomari, Confessoris atque Pontificis, Festum Quadruplex.* Ainsi la Fête de ce

saint étant célébrée le 9 Septembre, ne pouvoit empêcher de placer d'abord la Fête de tous les Saints au premier Novembre. On ne célébroit anciennement dans ce jour que la Fête connue sous le nom d'*Elevatio Sancti Audomari*, qui fut jointe à celle de tous les Saints, comme une Fête de simple commémoration. Le Critique a confondu mal-à-propos l'établissement primitif de la Fête de tous les Saints, avec un événement qui en augmenta la célébrité l'an 1172. Je passe diverses autres objections de cette espece, pour exposer en peu de mots la réfutation d'un nouveau système touchant l'origine de l'Eglise de S. Omer, & la prééminence & supériorité qui est celle de S. Bertin.

L'écrivain de l'église Cathédrale de S. Omer, n'a fait pour cela que toucher en preuves les objections faites contre les Chartres d'Aldroald & de S. Folquin ; il fait valoir l'Eglise bâtie par S. Omer avant l'arrivée de S. Bertin, Eglise magnifique & célebre, batie dans un fond donné à S. Omer par Aldroald, un Clergé subsistant, qui avoit des biens en propre, qu'il tenoit immédiatement des libéralités du saint Prélat, d'Aldroald, & d'autres Seigneurs ; l'observation de la regle & de la vie commune des Chanoines par le Chapitre de S. Omer, la possession où il a été d'élire un Prévôt, l'institution de l'Office de *Chorus*, comme subalterne, & enfin l'érection de l'Hôpital par S. Omer auprès de son Eglise, suivant les intentions d'Aldroald. La plupart de ces points ayant déja été discutés, pour renverser les prétentions du Chapitre de S. Omer, il n'a presque fallu qu'abreger ce qui avoit été dit auparavant en faveur des Chartres d'Aldroald & de S. Folquin. Ce qu'il y a de nouveau se réduit presque à faire voir que le Chapitre a possédé par indivis avec les Religieux de S. Bertin, certains biens dont il s'attribue la

propriété immémoriale, & que le Prevôt n'a été établi que dans l'11 siécle, à la place du *Custos*. Du reste l'Auteur de la Dissertation en résumant les faits, leur donne ici un tour plus vif & plus énergique. Il ajoute encore quelques nouveaux raisonnemens. Enfin il détruit les conséquences avantageuses que son adversaire tire de la donation imaginaire d'une portion de biens donnée par S. Omer à l'Abbaye de S. Bertin, & du premier rang qu'il accorde à l'Eglise de S. Omer. Mais il est impossible d'étaler ici toutes les curieuses recherches du sçavant Religieux. Je ne me suis proposé que d'exposer les points les plus importans de cette célébre & importante contestation.

On trouve dans cet Ouvrage un grand nombre de faits Ecclésiastiques sçavamment discutés. L'Auteur, par la force élégante de sa Dialectique, & par la noble vivacité de son stile, a sçu rendre interessante une matiere assez indifferente pour le commun des Lecteurs. On auroit souhaité qu'il eût fait imprimer à la fin du Livre les Chartres qui sont l'objet de la dispute. Il ne suffit pas de voir ces piéces citées par lambeaux, comme elles le sont dans le cours de l'Ouvrage. Tout est à observer, à examiner, à éplucher dans des Diplomes. A la *p.* 102 il s'est glissé deux fois la même faute, par l'erreur sans doute ou du Copiste ou de l'Imprimeur. On y lit *Chilperic*, pour *Childeric*. Mais j'apprends que cette faute a été corrigée à la main dans la plûpart des exemplaires qui ont été distribués.

Il paroît depuis quelques jours des *Observations générales* sur la Dissertation dont je viens de vous rendre compte : les adversaires de l'Abbaye de S. Bertin les ont publiées pour la tenuë des Etats d'Artois, en attendant une plus ample Réponse que leur docte Ecrivain promet.

Je suis, &c. *Ce 16 Novembre 1737.*

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLV.

APrès vous avoir rendu compte, Monsieur, de la *Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin*, je me crois obligé de vous donner aujourd'hui le précis des *Observations générales* sur cet Ouvrage, que l'Ecrivain des Adversaires de cette Abbaye vient de faire paroître. A la suite d'un préambule bien tourné, l'Auteur réduit les preuves du Dissertateur à deux ou trois propositions, qui font, selon lui, toute la substance de son Ecrit; & il trouve ces propositions renfermées dans ces paroles qu'il fait dire au *Dissertateur*, & que néanmoins je n'ai point lûës dans

Observations générales sur la Dissertation des Religieux de S. Bertin.

la Dissertation : c'est une Prosopopée expressive.

Nous sommes en possession de trois Chartres, qui prouvent notre paternité, ou notre supériorité sur l'Eglise de S. Omer dans son origine ; & la vérité de ces Chartres est attestée par tous les Historiens & par tous les Sçavans depuis onze siécles. Vous autres Chanoines, vous ne contestez cette supériorité des siécles passés, vous ne vous élevés contre la vérité de ce fait, & de nos Chartres, que sur l'autorité de vos VIES MANUSCRITES DE S. OMER, *& les Vies de ce Saint, sans en excepter une seule, ne sont pas dignes de foi, ni considérées en elles-mêmes, ni au jugement des Sçavans, qui les croyent toutes interpolées. Qui êtes-vous donc, vous, qui venez seuls contre tous combattre notre ancienne paternité, & nous enlever la satisfaction que nous donne cette idée de nos Peres, que l'Eglise de S. Omer est sortie de l'Abbaye de S. Bertin, il y a neuf cens ans?*

Si l'on en croit l'*Observateur*, les 400 pages de la *Dissertation* ne renferment que ce seul raisonnement ; & voici ce qu'il lui oppose. Avant la fin du seiziéme siécle, dit-il, jamais pendant mille ans les Sçavans n'ont vû ni examiné les prétenduës Chartres d'Al-

droald, de S. Omer, & de S. Folquin ; Ils n'en ont pas même parlé. Voila donc ces piéces deſtituées, juſqu'à la fin du dix-ſeptiéme ſiécle, du témoignage qui devoit faire leur prix. A l'égard des Sçavans du dix-ſeptiéme ſiécle qui en ont parlé, aucun de ceux qu'on allégue, excepté D. Mabillon, ne s'eſt tranſporté dans l'Abbaye de S. Bertin, pour prononcer ſur la vérité de ces piéces avec connoiſſance de cauſe. » Mais, ajoute-t'il, le témoignage de » Dom Mabillon, qui vient onze » cens ans après la date de ces *Pan-* » *cartes Monaſtiques*, en atteſter la » vérité, ſans être autoriſé par une » chaîne de témoins, peut-il être re- » gardé autrement que comme une pré- » ſomption favorable, formée par le » raiſonnement, ſur les aparences & les » vraiſemblances ? d'autant plus qu'il » arrive aux plus grands hommes, dans » ces ſortes de matieres, d'accorder » quelque choſe au goût & à l'at- » trait. «

C'eſt donc en vain, ſelon lui, que l'on donne les trois Chartres, comme atteſtées véritables pendant onze ſiécles ; puiſqu'elles ne commencent d'être adoptées par des préſomptions favora-

bles, qu'après un terme de mille ans. Si l'on s'aviſoit aujourd'hui de publier un Ecrit en faveur des fauſſes Décrétales, ou des Livres attribués à S. Denis l'Aréopagite, l'Auteur de cet Ecrit pourroit dire, ſuivant le principe du *Diſſertateur* de S. Bertin : » Ces piéces » ſont véritablement de ceux dont elles » portent le nom, puiſque la vérité » des faits eſt atteſtée par le témoigna- » ge de pluſieurs ſiécles, & par un » grand nombre de témoins déſintereſ- » ſés. « Mais le bon ſens lui répondroit (continue l'*Obſervateur*) que ce témoignage n'ayant commencé que ſept ou huit cens ans après la date de ces Ouvrages apocryphes, ce vuide & ce défaut de témoins fait d'abord un caractere de ſuppoſition. Je crois que l'Obſervateur ſent lui-même qu'il y a une grande différence entre les titres d'une Abbaye, & des Loix Eccléſiaſtiques qui concernent toute l'Egliſe : un ſilence univerſel de pluſieurs ſiécles ſur ces Loix prouve manifeſtement qu'elles n'ont jamais exiſté. Au lieu qu'un pareil ſilence ſur les titres particuliers d'un Monaſtere, que perſonne ne conteſte durant 800 ans, ne prouve rien. Si ces titres ſe trouvent conformes aux monumens hiſtori-

ques, ils ſont très-reſpectables ; mais c'eſt ſur quoi l'on conteſte.

L'Obſervateur propoſe un autre exemple plus facheux pour l'Abbaye de S. Bertin. Cette Abbaye dans le onziéme ſiécle s'attribua le Corps de S. Omer, & annonça cette fauſſeté dans un Opuſcule de l'Abbé Bovon. Iperius, autre Abbé de S. Bertin, copia ce fait dans ſa Chronique. Le P. Mabillon, dans ſes *Annales Bénédictines*, l'a adopté, ainſi que M. Baillet, qui l'a cité pour garant. Cependant cette prétenduë Relique avoit été jugée fauſſe dès le quinziéme ſiécle, & le Chapitre de S. Omer fut alors reconnu ſeul dépoſitaire du Corps du Saint Evêque. Car dans la ſuite on ne trouva dans l'Abbaye, au lieu du Corps de S. Omer, que des Reliques apocryphes. Que devient donc ici (demande l'Obſervateur) le témoignage des Sçavans, & d'un auſſi grand homme parmi les Sçavans, que l'a été D. Mabillon? Cet exemple prouve que les perſonnes les plus éclairées ne ſont pas quelquefois à couvert de la ſurpriſe & de la crédulité. On ſçait que D. Mabillon a juſtifié contre M. Thiers la Relique de Vendome.

Voici maintenant ce qui regarde l'examen de la ſeconde propoſition du

Dissertateur, par rapport aux *Vies manuscrites de S. Omer*, dont le Chapitre est dépositaire. Comme ces Vies anéantissent les trois Chartres de l'Abbaye de S. Bertin dont il est question, l'Auteur de la Dissertation a fait tous ses efforts pour prouver qu'elles ont été toutes interpolées, sans compter les anachronismes & les contradictions. Si ces Vies, répond l'Observateur, ont été interpolées, ce n'a pû être que par des Moines de S. Bertin : voila donc l'Abbaye qui se charge volontairement d'un reproche si odieux. D. Mabillon, d'après Surius & le Jesuite Malbranq, accuse Folcard, Religieux de S. Bertin, d'avoir été interpolateur de toutes les Vies de S. Omer au dixiéme siécle. » Il faut donc (selon Mabillon, Mal-» branq, & le Dissertateur) que l'Ab-» baye reconnoisse avoir eu, dans les » siécles passés des Eleves d'un goût si » rare, & des Moines interpolateurs. » Comment le Public comptera-t'il » désormais sur tant de Chartres pré-» tenduës, & notamment sur celles qui » sont l'objet de cette Critique? Ce » Folcard n'eut-il jamais de complices? » Un Maître si habile n'eut-il besoin de » personne pour se former dans son

» Art ? Ne laissa-t'il pas des Disciples » & des copies d'un modéle si parfait ? » Quelles ont été les bornes, que tant » d'excellens Ouvriers se sont prescri- » tes ? « Mais les Religieux de S. Bertin conviendront-ils qu'à la fin du neuviéme siécle, & au commencement du dixiéme, le Chapitre & l'Abbaye fussent assez d'intelligence, pour qu'un Moine de S. Bertin se soit avisé de travailler en faveur du Chapitre, & n'attribueront-ils pas plûtôt, malgré l'autorité de D. Mabillon & du P. Malbranq, ces Vies manuscrites à quelque Chanoine de S. Omer ? Ce n'est pas à nous de prévenir leur réponse.

L'Observateur soutient que ces Moines, interpolateurs des *Vies de S. Omer*, n'ont jamais exercé leur habileté sur les Manuscrits authentiques du Chapitre. Sa principale preuve est, que dès le 9.e siécle il y avoit entre les Eglises de S. Omer & l'Abbaye un levain de jalousie & de défiance mutuelle, qui devoit les empêcher de se communiquer leurs titres. Mais en supposant que la main de Folcard ou d'un autre Moine se soit exercée sur ces piéces, comme sur celles de son Abbaye, on demande, dit-il, par quelle raison cet Interpolateur s'est

aviſé d'inſerer dans les Manuſcrits du Chapitre ce qui eſt ſi contraire aux Chartres de ſon Monaſtere, comme la donation de la terre de Sithiu faite par Aldroald, non à S. Bertin, mais à S. Omer, & la conſtruction de l'Egliſe de la Sainte Vierge (aujourd'hui la Cathédrale) faite par S. Omer, quelques années avant l'arrivée de S. Bertin. Si les faits ont été ajoutés par le Moine interpolateur, continuë-t'il, il a donc mépriſé les Chartres de ſon Egliſe; & s'il les a mépriſées, qui les eſtimera? L'Obſervateur doit tacher de prouver dans la ſuite, qu'aucun Chanoine de S. Omer n'a été capable de faire ce qu'il impute aux Religieux de S. Bertin. C'eſt ce qu'il doit démontrer invinciblement, pour que ſon raiſonnement ſoit juſte.

Le Diſſertateur a prétendu que *les Vies de S. Omer ont été écrites près de deux ſiécles après la date de la Chartre de S. Folquin*, qui eſt l'année 839, *mais qu'elles ont été alterées par ceux qui les ont retouchées*. Le même Diſſertateur, après avoir parlé d'un Exemplaire de la Vie de S. Omer, qui eſt dans la Bibliotheque des Feüillans de Paris, qu'il dit être *très-ancien*, & d'un autre de l'Abbaye

de S. Bertin, qu'il assure avoir été écrit avant l'an 1095. ajoute, que *les faits qui ne sont pas dans ces Exemplaires, ont été insérés après dans ceux du Chapitre, avec l'infidélité la plus marquée par ceux qui ont retouché cette Vie.* L'Observateur répond, que ce *très-ancien* manuscrit des Feüillans est du quatorziéme siécle. « C'est un fait, dit-il, dont on s'est » assuré il n'y a pas encore un mois » (c'est-à-dire, depuis que la Dissertation paroît) par la comparaison faite, » en présence de témoins, du caractere » de cet exemplaire avec les écritures » de differens siécles, representées dans » la Diplomatique du Pere Mabillon. » Cette découverte est importante.

L'Observateur remarque ensuite que le Dissertateur de S. Bertin, au lieu de répondre aux objections publiées contre les Chartres de son Abbaye, s'est étudié à altérer ces objections, à les outrer, à faire passer dans une proposition principale ce qui n'appartient qu'à une proposition incidente, à donner pour une proposition générale physiquement & absolument, celle qui n'a qu'une étenduë & une universalité morale; en un mot, à imputer à ses adversaires ce qu'ils n'ont pas dit, & quelquefois tout le contraire de ce qu'ils

ont dit. Nous paſſons ſous ſilence les autres reproches qu'il fait aux Religieux de S. Bertin, ſurtout ceux qui peuvent tomber ſur l'érudition, ſur la Dialectique, ſur le ton & ſur le ſtile de la *Diſſertation*, & nous ne pouvons être de ſon avis ſur ce point.

Vous avez vû dans le précis que nous avons fait de cette Diſſertation, l'objection tirée de ces paroles de la Chartre de S. Omer : *Alius manum meam tenens ſcripſit & ſuſcripſit*, qui a été traduite ainſi par les Adverſaires de l'Abbaye : *Un autre me conduiſant la main a écrit & ſigné.* Il faut avoüer que cette traduction paroît naturelle. Mais l'Obſervateur en tire une concluſion peu favorable à la Chartre. » Il eſt inoui, dit-il, » qu'on ait fait écrire par un aveugle, » comme étoit alors S. Omer, un Acte » de deux pages *in folio* d'impreſſion. « Sans recourir ici à la traduction du Diſſertateur ; *Je me ſuis ſervi d'une main étrangere pour écrire l'Acte & mon nom*, ou bien, *Un autre a écrit & ſigné pour moi, en ma place, par mon ordre*, ne pourroit-on pas dire qu'il n'eſt point impoſſible qu'un vieillard aveugle, pour faire un Acte holographe, ſe faſſe conduire la main à pluſieurs repriſes, afin de l'é-

crire tout entier, & de le signer lui-même ? Ainsi il n'est point étonnant que le Moine Landebert ait prêté son secours à S. Omer, en sorte qu'ils ont l'un & l'autre écrit & signé conjointement la Chartre dont il s'agit : c'est une foible conjecture que je hasarde.

Au reste c'est ici une matiere de pure érudition, & interessante pour tous les Sçavans qui cultivent la Diplomatique. A en juger par les Ecrits qui ont paru jusqu'ici sur cette matiere, on ne peut que se former une haute idée du raisonnement, de l'esprit, & du sçavoir des Auteurs de l'un & l'autre parti.

Il y a quinze à seize ans, que dans un écrit dedié au Parlement d'Angleterre, le Sieur de la Jonchere proposa une Methode, pour trouver aisément les Longitudes sur Mer. Il déclaroit de bonne foi son secret, & il insinuoit qu'il méritoit quelque reconnoissance de la part d'une Nation Maritime, dont la Navigation est le principal objet. Les Anglois ne jugerent pas à propos de profiter de son invention, qui, quoique renduë publique par son Auteur, est demeurée dans les ténébres & sans récompense. M. Se-

Nouvelle Methode pour découvrir les Longitudes.

guin, Avocat au Parlement de Rennes, craignant un pareil ſort, s'y eſt pris autrement. Il déclare qu'il a découvert la vraie Methode pour les Longitudes; mais il ne dit point en quoi elle conſiſte; & ſi on eſt curieux de le ſçavoir, il faut commencer par lui compter la ſomme de 60 mille livres.

Juſqu'ici ce n'a été que par les Eclipſes de Lune, & par les Pendules, qu'on a cru pouvoir fixer les Longitudes ſur la Mer; mais le peu de juſteſſe & de préciſion qui ont paru dans cette maniere de les indiquer, a engagé pluſieurs Nations commerçantes à propoſer une magnifique récompenſe pour l'invention d'une Methode plus ſure & plus pratiquable. Divers Aſtronomes ont vainement tenté juſqu'ici de rendre ce ſervice au Public. La difficulté de l'exécution, contre laquelle les plus habiles ont échoüé, n'a pas été capable de rebuter M. Seguin. La néceſſité étant la mere de l'induſtrie, les récompenſes de 400000 liv. environ promiſes par les Anglois, & de 200000 livres par les Hollandois, ont excité ſon courage. D'un côté la gloire de ſa Patrie, qui, comme il le fait entendre, recevra un nouveau luſtre d'avoir produit un hom-

me tel que lui, & de l'autre sa triste situation, qu'il prend soin d'exposer d'une maniere touchante presqu'à chaque page de son Livre, ont été sans doute d'assez puissants motifs pour l'encourager, & pour lui faire produire une espece de miracle. L'Histoire est pleine de pareils exemples, qu'il est inutile de citer.

Son Ouvrage est adressé à toutes les Nations & divisé en deux parties, & chaque partie en plusieurs chapitres, à la tête desquels le nom de l'Auteur est placé en Lettres majuscules, de peur que personne n'en prétende cause d'ignorance. Après avoir parlé de la maniere jusqu'ici usitée de regler les Longitudes, il décrit avec assez de justesse la difficulté de pouvoir faire, suivant cette Methode, des observations exactes, tant par le défaut d'instrumens corrects, que par la mauvaise disposition de l'air, & par rapport à plusieurs autres causes Physiques. Enfin il prouve la necessité de recourir à de meilleurs instrumens, qui puissent procurer avec certitude & précision une Methode infaillible, qu'on souhaite depuis si longtems. Par l'effet de ses profondes Meditations, les instrumens ont été inven-

TAYLOR INST. OXFORD

tes & les Longitudes déterminées, selon lui, au point qu'on le desiroit. Il ne s'agit plus que de corriger les Cartes Geographiques & Hydrographiques, jusqu'ici fort défectueuses par le défaut de moïens de les rendre plus parfaites. Les Observations Astronomiques & les distances sont les seules routes qu'on ait tenuës, pour faire des Cartes; mais toutes deux ont des vices considerables: la premiere, outre le besoin d'un grand nombre d'Astronomes habiles, exige des observations de plusieurs siécles, & bien des travaux, pour arriver à la perfection: la seconde est plus courte à la verité, mais aussi plus sujette à induire en erreur.

Les travaux inutiles de tant d'habiles gens ont fait croire au Public, qu'une Methode infaillible de fixer les Longitudes étoit impossible. Mais M. Seguin en a jugé autrement. Il en a reconnu la difficulté, comme les autres; cependant les obstacles ne lui en ont point derobé la possibilité, & la preuve démonstrative de cette possibilité, selon lui, est que les Anglois & les Hollandois, ces deux Nations éclairées, n'ont pû promettre une recompense si considerable pour une chose absolument im-

possible. Sur de l'avoir découverte cette chose, il prend soin de calculer d'avance, comme son propre bien, combien font, monoye de France, les vingt mille livres Sterling promises par les Anglois, & les cent mille Florins promis par les Hollandois ; *promesses*, dit-il, *trop authentiquement faites, pour n'être pas pleinement executées.*

Quoique M. Seguin fût persuadé depuis long-tems de l'infaillibilité de son secret, le préjugé public l'épouvantoit, & il a eu besoin de pressans motifs pour franchir le pas. Il nous avoüe donc de bonne foi, qu'il n'a point été guidé par l'amour propre, mais par la gloire de sa Nation. Cependant, ajoute-t'il, comme elle aura part, ainsi que les autres Peuples, à l'utilité du secret, il est raisonnable, qu'elle contribuë aussi à la récompense ; c'est ce qu'il insinuë adroitement, par un juste éloge du Ministre, qu'il traite de Salomon, à cause de sa sagesse & de son équité dans la dispensation des graces : *Enfin*, dit-il, *nous avoüerons que les récompenses promises, qui ne sont pas de nature à être négligées, ont aussi avec justice tenu leur rang legitime dans notre entrepriſe.*

Ce sont là les grandes raisons, qui

lui ont fait proposer une nouvelle Méthode, du succès de laquelle il se croit absolument sur. Cependant comme son Système pourroit avoir le même sort que tant d'autres, il a soin de se mettre à l'abri de la raillerie. Il dit » que l'on » doit toujours regarder d'un œil favo» rable ceux qui sacrifient leurs travaux » à l'utilité publique, & que les dé» fauts de réussite ne rendent pas les » Auteurs mépriſables, comme la *trou*» *pe populaire* se l'imagine, puisque » leurs intentions sont toujours bon» nes. » En effet *l'intention* de M. Seguin étant de rétablir sa fortune, comme il en convient, (ce qui est une bonne *intention*) on ne doit pas lui sçavoir mauvais gré, s'il échoue comme les autres, ni regretter les 20 mille écus, qu'on lui donnera d'avance sans caution.

Ce qui a toujours empêché de connoître avec certitude les Longitudes de mer, c'est le changement auquel tous les métaux sont sujets, & en même tems la difficulté de trouver un point fixe par rapport à la Latitude. Ces deux obstacles ont toujours paru invincibles : Mais M. Seguin nous apprend qu'ils ne le sont pas ; car non-

ſeulement il prétend remédier à l'altération des métaux, & ſe ſervir de Pendules réglées ou non réglées, mais même dans ſon ſyſtême, on pourra avec facilité, par le moyen d'un point fixe, prendre la hauteur des Aſtres pour les Longitudes. Voila une merveilleuſe découverte : Si M. Seguin nous tient parole, on dira, voila un homme admirable, & ſi toutes les récompenſes, qui doivent monter à près d'un million, lui ſont adjugées, comme il l'eſpere, on pourra ajouter, voila un homme qui ne doit ſa richeſſe qu'à la rareté de ſon génie.

Ce n'eſt pas aſſez pour lui de mériter les récompenſes générales, promiſes par diverſes Nations, il veut encore exciter la généroſité de quelques particuliers, puiſqu'ils doivent auſſi profiter de ſon ſecret ; ce qui eſt juſte : mais cela ſuppoſé, quel Perou ! ſurtout ſi, ſelon ſon intention, on taxe chaque Navigateur à une certaine ſomme, pour un ſecret qui le préſervera à jamais du naufrage ; il n'eſt pas juſqu'aux Matelots, qui ne doivent auſſi gratifier l'Auteur de la nouvelle méthode.

Après avoir proteſté qu'il gardera un éternel ſilence, ſi le Public mal aviſé

s'obstine à ne pas lui donner les 20000 écus d'avance, il finit sa premiere partie par l'éloge de M. le premier Président du Parlement de Rennes, qui *a donné*, dit-il, *par sa fructueuse libéralité pour les Sçavans, un exemple digne d'être suivi.* » Nous ne douterons pas, continuë-» t'il, que plusieurs personnes frappées » de l'extrême avantage de notre se-» cret, ne s'empressent à donner, en » faveur du Public, ce peu que nous » sommes forcés de demander par pro-» vision, & que l'on ne regrettera cer-» tainement pas, à la vûë de notre » troisiéme partie. « Quoiqu'il dise dans la premiere, que l'exécution de sa Méthode est *très-facile*, les calculs qu'il fait dans la seconde, semblent prouver le contraire, puisque, supposé la justesse de sa découverte, l'exécution demandera une exactitude bien pénible. Cependant il continue d'assurer le Public qu'il n'est point homme à le tromper, & qu'*il le cautionne sur son honneur.*

Ces protestations, réïtérées en bien des endroits, demandent au moins qu'on suspende son jugement, jusqu'à ce qu'on ait vû ses six traités, qui sont

une ſuite naturelle de celui-ci. Il ébauche dans cette ſeconde partie le plan de ſon rare projet ; mais il paroît enſuite s'en repentir, dans la crainte qu'on ne le pénétre, tout impénétrable qu'il eſt.

Enfin il termine ſon Traité par l'examen de l'Ouvrage de M. de la Jonchere, dont il tache de faire voir l'inutilité ; & après avoir avoüé qu'il doit une partie de ſes découvertes aux recherches de l'Académie des Sciences, qu'il traite expreſſément d'*infaillible* & d'*Oracle de l'Univers*, il finit ſon Ecrit par ſe juſtifier ſur la maniere un peu ſinguliere dont il exige l'argent d'avance. » Nous » ſentons bien, dit-il, que ce qui diſ» graciera le plus notre Ouvrage auprès » de certaines gens, qui n'entendent » point les mots de gratification ni de » récompenſe, s'ils ne ſont prononcés » en leur faveur, eſt la modique ſom» me de 60000 liv. que nous deman» dons par proviſion, avant de donner » notre troiſiéme partie ; & ce ſera » peut-être ſur quoi pluſieurs pren» dront mal-à-propos prétexte de ſe » récrier : mais une infinité d'autres » mieux ſenſés en jugeront équitable» ment, & M. de la Jonchere n'aura

» pas lieu de se mettre du parti des pre-
» miers, puisqu'il demande peut-être
» beaucoup plus que nous, aux pages 22
» & 23 de son Ouvrage, pour dresser
» des Cartes maritimes, dont la certi-
» tude ne peut être établie que sur la
» seule Méthode que nous venons de
» donner (qui est, selon lui, infaillible);
» ainsi tous deux, quoique contraires
» dans nos systêmes, nous convenons
» cependant ensemble, que : *Justo lucro*
» *sola est virtus.* « Nous souhaitons que l'Auteur obtienne du Public toute la confiance dûe à ses magnifiques promesses.

Troisiéme Lettre de M. Astruc.

M. Astruc vient de publier une 3e. Lettre, ou il réfute le Chirurgien de S. Côme, qui avoit répondu aux deux premieres. Il croit que ce Chirurgien est M. Petit; s'il n'est pas l'Auteur de tous les Ecrits qui ont paru jusqu'ici contre la Faculté, il est au moins selon lui le *Directeur d'un Bureau d'Ecrivains* rassemblés pour le combattre. Il seroit difficile en effet qu'un seul Ecrivain pût suffire pour un pareil adversaire. Les Chirurgiens de S. Côme, dit-il, n'adoptent point cet Ecrit : ils ont même été choqués, presqu'autant que les

Medecins ; du *second Memoire* ; & loin de prétendre que *le traitement des Maladies Vénériennes n'appartient nullement aux Medecins*, (ce qui eſt la concluſion de ce ſecond Memoire,) ils ſont au contraire diſpoſez à convenir avec M. A. qu'il eſt *toujours utile, & ſouvent neceſſaire* que les Chirurgiens ſoient conduits, dirigés, éclairés dans ce traitement par des Medecins. » Cette modération, ajoute-t'il, leur fait honneur, & me donne occaſion de leur témoigner l'eſtime ſincere, que je fais de leurs talens & de leurs lumieres. Il y a parmi eux pluſieurs excellens ſujets, un *Morand*, un *Malaval*, un *le Dran*, nn *Pibrac*, un *Grammont*. &c. «

L'Auteur établit enſuite deux propoſitions. La premiere, *qu'il n'a rien pris de Thierri de Heri* ; la ſeconde *qu'il n'en a pu rien prendre, qui fût de lui*, & qui lui fût propre, *parce que cet Auteur n'eſt lui-même qu'un Copiſte*. M. A. ne goûte point le compliment de l'Auteur de la *Réponſe*, qui lui dit poliment qu'il a adopté la Methode de Thierri de Heri, comme Malbranche a adopté la Philoſophie de Deſcartes. Il ſoutient ici la réalité des *ſeize differences*,

que ſon adverſaire avoit réduites pour la plûpart à une reſſemblance aſſez marquée, au moins en apparence. C'eſt une diſcuſſion, qui n'intereſſant que l'Auteur en particulier, ne permet pas que je m'y arrête. L'Auteur de la *Réponſe* avoit oppoſé M. Aſtruc à M. Aſtruc. Comme il eſt honteux de ſe contredire formellement, le ſçavant Medecin fait les plus grands efforts pour concilier ſon Livre avec ſes Lettres. On ne croit pas que cet article en particulier demeure ſans réponſe. Il reproche auſſi à M. Petit de ſe fier trop aux lumieres de ceux qui lui prêtent leur plume. » Je plains M. P. dit-il, » de ne pouvoir juger des Paſſages Latins qu'il cite, que par les yeux d'autrui, & de ſe fier cependant à ces » guides, juſqu'au point de triompher ſur leur parole. « Il s'agit d'un paſſage du Livre de M. A. *De Morbis Venereis*, qui a été, ſelon lui, mal-entendu par l'Auteur de la *Réponſe*. Il eſt queſtion de ſçavoir, ſi un Ecrivain qui met dans ſon Ouvrage des *choſes ſingulieres* qui ne ſont point de ces choſes *qui lui ſont communes* avec (*cum cæteris ferè omnibus*) preſque tous ceux *qui ont écrit ſur la même matiere*, peut paſſer

pour avoir écrit des choſes qui lui appartiennent en propre, des choſes qui lui ſont *particulieres* : Petite Queſtion Grammaticale, qui importe peu au Lecteur, mais que M. Aſtruc, pour l'interêt de ſa réputation d'homme conſéquent, a été obligé de traiter fort ſérieuſement.

L'affectation de l'Auteur de la *Réponſe*, qui inſinuë en pluſieurs endroits que le grand Ouvrage de M. Aſtruc n'eſt qu'une *compilation*, déplaît avec raiſon à ce ſçavant Médecin. Cependant il avoüe que cet Auteur n'a pas tout-à-fait tort. » J'en conviens ſans » peine, dit-il ; je ne crois pas même » (ajoute-t'il) que les bons Livres de » Médecine puiſſent être d'une autre » eſpéce. « Cet aveu a paru un peu *ſingulier* à de ſçavans Médecins. Il reproche auſſi à l'Auteur du même Ecrit, de donner aux Médecins en général des épithetes ironiques, d'avoir employé des expreſſions peu meſurées & peu décentes à l'égard de la Médecine, cet Art ſi utile à l'Humanité, & d'y avoir traité avec peu de ménagement un certain Médecin, *reſpectable par ſon ſçavoir*. Il finit par ces mots : » *L'Auteur de cet* » *Ecrit* n'aura-t'il point enfin quelque

» ami raisonnable, qui lui fasse com-
» prendre combien cette conduite lui
» fait tort ? » Mais si cet écrit est l'Ouvrage d'un *Bureau* d'*Ecrivains*, c'est à ces Auteurs que M. Astruc doit s'en prendre, & non à celui qu'il n'appelle que figurément l'*Auteur de la Reponse*. Si M. P. n'a aucune part à cet Ecrit, ni à tous les autres de cette espece, comme on l'assure, l'avis est tout-à-fait inutile. Quoiqu'il en soit, voila une dispute, qui ne me paroît pas terminée par cette troisiéme Lettre de M. Astruc, qui est écrite comme les deux premieres.

Je suis, &c.

Ce 23 Novembre 1737.

Lettre 152, page 41, ligne premiere : Vaesberg, *lisez*, Vandebergue, aujourd'hui Prevôt & Lieutenant Général de Police de la Ville d'Orléans.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVI.

A L'exemple de quelques Auteurs, qui ont écrit sur la Grammaire, ou sur la Rhétorique, * M. Rollin commence son traité de la Grammaire des Anciens par une description de la maniere dont se forme la voix. » Dans notre gozier, dit-il, & au haut de la » Trachée-artere, qui est le canal par » où l'air entre dans les Poumons, & » par où il en sort, est une petite fente » ovale, capable de s'ouvrir plus ou » moins, qu'on appelle *Glotte*. Comme » l'ouverture de cette Glotte est fort » petite, par rapport à la largeur de la » Trachée, l'air ne peut sortir de la » Trachée par la Glotte, sans augmen- » ter extrêmement sa vitesse, & sans

Seconde Partie du T. XI. de M. Rollin.

LA GRAMMAIRE.

* V. l'Art de parler du P. Lamy.

» précipiter ſon cours. Ainſi il agite » violemment, en paſſant, les petites » parties des deux lèvres de la Glotte, » les met en reſſort, & leur fait faire » des vibrations qui cauſent le ſon. Ce » ſon ainſi formé va retentir dans la ca- » vité de la bouche & des narines. «

Qui croiroit que les differentes mutations de la Glotte, ſoit pour les tons hauts, ſoit pour les tons bas, ſe multipliaſſent juſqu'au nombre de 9632 parties, & même plus, & que l'oreille, dont la ſtructure n'eſt pas moins admirable, s'aperçût aiſément ſi la voix détonne d'une différence, dont l'origine n'eſt que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne? Ce ſont néanmoins des calculs exacts, faits par d'habiles Phyſiciens. Loin que l'Art puiſſe imiter ces reſſorts admirables de la Nature, l'eſprit peut à peine comprendre tant de délicateſſe.

M. R. après quelques réflexions morales ſur le don de la parole, ajoute: » Que feroit-ce qu'un Peuple de muets » réunis enſemble par l'habitation, » mais qui ne pourroient ſe faire part » de leurs penſées, que par des ſignes » & des geſtes, ni ſe communiquer » mutuellement leurs beſoins, leurs » doutes, leurs difficultés, leur joie, » leur triſteſſe? « &c. Mais en ce cas l'art des Pantomimes, dont lui-même

a rapporté des exemples merveilleux, ſe ſeroit perfectionné. Il faut néanmoins convenir que la maniere de s'exprimer par des ſons a quelque choſe de plus facile & de plus agréable, & que l'autre maniere ſeroit gênante & fort importune, par les geſtes plus ou moins multipliés, ſelon qu'on voudroit s'exprimer avec plus ou moins de vivacité. Il eſt vrai que les Geſticuleurs ſeroient alors auſſi ſupportables qu'ils ſont déplaiſans.

Suivant l'opinion des Payens, rapportée par Diodore de Sicile, ce fut d'abord par des ſignes que les premiers hommes ſe manifeſterent leurs penſées. Cependant, conformément à la même opinion, ils naquirent avec des diſpoſitions pour la parole. Ils formoient d'abord des ſons inarticulés, qu'ils accompagnoient de geſtes, donnant ainſi à connoître ce qui ſe paſſoit en eux-mêmes. A force de les répéter, on les retint; les hommes commencerent à s'entendre, & la langue s'habitua ainſi peu à peu à former de nouveaux mots, à meſure qu'il naiſſoit dans l'homme de nouvelles idées:

Donec verba, quibus voces, ſenſuſque notarent,
Nominaque invenére. . . HORAT. Sat. L. 1.

M. R. a omis, ſans doute, de rappor-

ter cette ancienne opinion ; pour ne parler que conformément à l'autorité de l'Ecriture Sainte, qui nous apprend que Dieu, ayant fait l'homme à son image, voulut qu'il possédât toutes sortes d'avantages sur les autres Animaux, & qu'ainsi, au moment de sa création, il sçût parler & communiquer au dehors ses pensées. *

On a agité long-tems cette question, sçavoir, si la signification des mots étoit arbitraire & fondée sur la simple volonté des hommes, ou si elle étoit prise des choses mêmes. Je panche pour ce dernier sentiment, quant à certains mots primitifs & appellatifs ; car quoique Dieu en soit (à ce que je crois) le véritable Auteur, il peut avoir laissé la liberté à Adam de remplir son idée, en nommant chaque chose conformément à son essence & à ses principaux attributs. A l'égard des mots dérivés, ils ont été inventés peu à peu, à mesure que l'homme a nuancé & enrichi ses idées, & qu'il s'est senti gêné par l'ingrate sterilité du premier langage.

L'Art d'écrire est un autre don de Dieu, qui nous est fort utile. C'est aux Phéniciens que les Payens attribuent

* *Apellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, & universa volatilia cœli, & omnes bestias terræ.* Gen. c. 2. ℣. 20.

l'Invention de cet Art, & ce fut Cadmus * qui l'apporta chez les Grecs. Mais l'écriture étoit trouvée bien avant ce tems-là, puiſque nous voyons que les Hébreux s'en ſervoient au tems de Moïſe. ** D'ailleurs une eſpéce de reſſemblance entre pluſieurs caracteres des Grecs & des Hébreux prouve aſſez l'origine de ceux-là. Il eſt vrai que la premiere fois qu'il eſt parlé d'écriture dans l'Ancien Teſtament, c'eſt lorſque le ſaint Legiſlateur des Juifs écrivit les Ouvrages dictés par Dieu même pour l'inſtruction de ſon Peuple. Avant ce tems-là on conſervoit la mémoire des faits par la Tradition & par des monumens publics. » Toutefois (dit » M. Fleuri dans les *Mœurs des Iſraëlites*) il ſemble difficile que tant de » nombres, que Moïſe nous raconte, » ſe fuſſent conſervés dans la mémoire » des hommes : l'âge de tous les Patriarches depuis Adam, les dates » préciſes du commencement & de la

* Cadmus fils d'Agenor Roi de Phénicie, qui vivoit l'an du monde 2620, apporta chez les Grecs ces ſeize Lettres : α, β, γ, δ, ε, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ϱ, σ, τ, υ. Palamede pendant le Siége de Troie trouva ces quatre autres : θ, ξ, φ, χ. Et Simonide y ajouta : ζ, η, ψ, ω.

** Moïſe vivoit l'an du monde 2464, c'eſt-à-dire, 156 ans avant Cadmus.

» fin du Déluge, & les meſures de » l'Arche. Je ne vois pas ici la néceſſité » de recourir au miracle, & à la révéla- » tion. Il eſt plus vrai-ſemblable que » l'Ecriture étoit trouvée dès devant le » Déluge, auſſi bien que les inſtrumens » de Muſique, qui n'étoient pas ſi né- » ceſſaires. « Selon cette opinion c'eſt aux Hébreux qu'on eſt redevable de l'Ecriture, & par conſéquent de la plûpart des Sciences, qui en ſont une ſuite.

M. R. donne des éloges à notre maniere d'écrire, qui nous permet de multiplier nos expreſſions à l'infini. Certainement les anciens Péruviens, ſoit dans leurs nœuds hiſtoriques, appellés *Quippos*, ſoit dans leurs chanſons, n'avoient point cet avantage. Leur ſtile, ſelon Garcilaſſo de la Vega, étoit ſimple, naturel, dégagé de vaines figures, qui ſouvent ne ſignifient rien, & de tous ces ornemens qui ſont le principal mérite de l'Art oratoire. Ils ne cherchoient point à flatter l'oreille par la diverſité des ſons, & ils répétoient quelquefois la même penſée en mêmes termes. C'eſt ainſi qu'en uſoient les Hébreux, qui évitoient l'affluence de langage, & qui pour cela mépriſoient toutes les Langues étrangeres. » Leur Langue, dit encore M. Fleuri, » eſt du caractere de leurs mœurs; les

» mots en ſont ſimples, tous dérivés
» de peu de racines, mais ſans aucune
» compoſition. Elle a une richeſſe mer-
» veilleuſe dans ſes verbes, dont la plû-
» part expriment des phraſes entieres.
» *Être grand, faire grand, être fait grand,*
» ſont des mots ſimples, que les traduc-
» tions ne peuvent exprimer parfaite-
» ment. La plupart des prépoſitions &
» des pronoms ne ſont que des lettres
» ajoûtées au commencement ou à la
» fin des mots. C'eſt la Langue la plus
» courte que nous connoiſſions, & par
» conſéquent la plus approchante du
» langage des eſprits, qui n'ont point
» beſoin de paroles pour ſe faire enten-
» dre. Les expreſſions ſont nettes & ſo-
» lides, donnant des idées diſtinctes &
» ſenſibles : rien n'eſt plus loin du Ga-
» limathias. Le génie de cette Langue eſt
» de faire ſucceder les propoſitions les
» unes aux autres, ſans ſuſpendre le
» ſens, ni s'embaraſſer dans de gran-
» des périodes ; ce qui rend le ſtyle ex-
» trêmement clair : De là vient que
» dans les narrations ils font toujours
» parler directement leurs perſonna-
» ges, & ne feignent point de répéter :
» ſurtout ils ſont exacts à dire toujours
» les mêmes choſes en mêmes mots.
» Et voila ce qui nous fait d'abord trou-

» ver plat & groſſier le ſtile de l'Ecri-
» ture ; mais c'eſt en effet une marque
» du bon ſens, de la ſolidité & de la net-
» teté d'eſprit de ceux qui parlent ainſi. «

Selon ce judicieux Ecrivain, ce n'eſt donc point un défaut d'être concis & ſimple dans ſes narrations. C'en eſt plûtôt un d'être ſi étendu & ſi nombreux ; & on ne doit pas regarder comme une richeſſe cette quantité prodigieuſe de mots de la Langue Grecque, ni ſes circonlocutions tortueuſes, qui loin d'aider a l'eſprit, ne font ſouvent que l'embarraſſer, que le fatiguer. Je ſçai qu'il eſt bon de travailler à enrichir ſa Langue ; mais je voudrois que ce fût d'expreſſions fortes & ſignificatives, & non de ces mots ridicules & inutiles, de ces tours fades & précieux, qui font la matiere du *Dictionnaire Néologique*, à qui l'on dit aſſez communément que le bon goût François doit ſon ſalut. Je voudrois auſſi qu'on en bannît une infinité de mots preſque vuides de ſens, que l'uſage a introduits. C'eſt une prévention de croire que c'étoit par groſſiereté que les Hébreux uſoient de répétitions, & s'appliquoient peu à étendre leur Langue. Il ne faut que faire attention à leur maniere de vivre, & à la ſageſſe de leur Gouvernement, pour convenir que des hommes ſi ſages avoient

de bonnes raiſons pour en uſer ainſi.

Après des réflexions judicieuſes ſur l'utilité & l'excellence de la parole & de l'écriture, M. R. entre en matiere. Il nous apprend que c'eſt chez les Grecs que l'Art Grammatical a pris naiſſance. M. Fleuri nous dit en effet qu'il étoit inconnu aux Hébreux, qui s'appliquoient à bien prononcer leur Langue, mais qui n'avoient aucunes regles pour l'apprendre par méthode. Les Lévites apprenoient ſeulement à chanter avec grâce & correctement; ce qui peut être du reſſort de la Grammaire. On remarque que c'eſt Platon, qui le premier donna des préceptes ſur la Langue. Ariſtote, qui vint enſuite, en fit un Art. On vit bientôt paroître une foule de Grammairiens, qui travaillerent tous à enrichir & à perfectionner leur Langue. Ariſtarque eſt un des plus fameux. Comme la Critique faiſoit partie de la Grammaire, en qualité de Grammairien, il fit une réviſion des Poëſies d'Homere, mais avec tant de ſévérité, qu'on ne crut pas devoir ſe fier à ſon jugement. On nomme un Ariſtarque tout Critique outré, auprès de qui les meilleurs Ouvrages trouvent à peine grace. Ce nom eſt auſſi pris en bonne part pour un ami fidéle, qui nous dit librement ſon

avis sur nos Ouvrages, sans vouloir flatter notre amour propre, toujours aveugle.

La Grammaire des Anciens avoit bien plus d'étenduë que la nôtre. Outre qu'elle apprenoit à écrire & à parler correctement, elle se mêloit aussi d'expliquer les Poëtes, d'en faire sentir les beautés ou les défauts; en un mot, un Grammairien étoit proprement un *Observateur*, un Critique, qui loüoit ou censuroit dans un Ouvrage ce qui lui plaisoit ou ce qui le choquoit. Il dégradoit même les Auteurs, que l'ignorance avoit rendu célébres, & leur assignoit à chacun leur rang. Pour nous, nous appellons *Grammairiens* ceux qui n'étoient appellés que *Grammatistes* chez les Grecs & chez les Romains; car il ne faut pas confondre ces deux mots. Les *Grammatistes* enseignoient seulement aux enfans les principes des Langues Grecque & Latine, & ils ne joüissoient pas des privileges accordés aux Grammairiens. Nos *Grammatistes*, comme vous sçavez, ont seulement celui d'être orgüeilleux & grossiers impunément.

L'Art de la Grammaire, que les Athéniens, & depuis eux les Romains, cultivoient avec soin, étoit haï des Hébreux, par principe de Religion. Ils ne pouvoient souffrir que des gens fis-

sent profession d'expliquer tout ce que la Fable a de plus absurde & de plus infame. Ils ne pouvoient comprendre (cela en effet est assez difficile à concevoir) de quelle utilité pouvoit être pour le monde une Morale puisée dans de si mauvaises sources. Ce n'est pas que les Juifs méprisassent la Poësie ; ce qui nous reste d'eux prouve assez combien ils l'aimoient, & combien ils y réussissoient. On voit même qu'ils chérissoient l'Apologue, puisqu'ils composoient des Fables fort ingénieuses, mais dont la fiction étoit si manifeste, qu'il ne pouvoit en résulter aucun abus. L'Ecriture est pleine de Paraboles ; Jesus-Christ même ne les a pas dédaignées : preuve que les Juifs pouvoient en faire usage. Mais ils vouloient que la Poësie eût un objet digne d'elle, qu'elle servît à inspirer l'amour de la vertu. La plus ancienne Poësie des Payens, qui est la Lyrique, est surtout de ce genre.

Ce que les Hébreux mépriſoient par Religion, les Lacédémoniens le mépriſoient aussi par politique. Ils trouvoient à redire que les Athéniens perdissent un tems considérable à l'étude de leur Langue. Aussi disoit-on par proverbe, qu'on alloit à Athenes pour apprendre à bien

dire, & à Sparte pour apprendre à bien faire; que dans l'une naiſſoient les Critiques, les Grammairiens, les Rhéteurs, les Orateurs, &c. & dans l'autre les Politiques, les Magiſtrats, les Guerriers, &c. Les Lacédémoniens, ennemis de l'oiſiveté, voyoient non-ſeulement de l'inutilité, mais du danger, à devenir habile dans l'Art oratoire, parce qu'ils ſçavoient qu'un Orateur éloquent eſt ſujet à devenir ou un mauvais Citoyen, ou un captieux Sophiſte; & pour éviter le mal que produit cet Art, ils conſentoient volontiers de ſe priver du bien qu'il peut produire.

Les Hébreux (comme le remarque encore M. Fleury) n'avoient point chez eux d'Ecoles publiques. L'inſtruction de la jeuneſſe ſe faiſoit par l'entretien des vieillards; ce qui étoit ſans doute plus efficace. Car dans ces entretiens le tems ne ſe paſſoit point en diſcours inutiles; tout tendoit au contraire à inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. *En cette belle inſtitution*, dit Montagne, *que Xenophon prête aux Perſes, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, comme les autres Nations font les Lettres.* Les autres Grecs ſuivirent long-tems l'exemple des Lacédémoniens & des Perſes. Mais

enfin des gens oiſifs s'aſſemblerent, & par des entretiens ſur l'Art de la Parole, cherchierent à ſe déſennuyer. Ces aſſemblées s'appelloient chez les Grecs *Gymnaſies*, du Grec ἀπὸ τῦ γυμναζειν (*ab exercendo*), & chez les Romains *Ludus*, parce que ce n'étoient proprement que des lieux de délaſſement, & de vrais amuſemens.

M. R. toujours pieux, toujours zelé, a mis tout en uſage, pour que la Religion fût en quelque ſorte la baze des Etudes. On lui eſt redevable de quelques ſalutaires changemens par raport à la maniere d'étudier dans les Colleges de l'Univerſité, & il ne tient pas à lui qu'il n'y en ait davantage; mais, comme il dit fort bien lui-même, nous ſommes eſclaves de certaines coutumes, que la raiſon ne peut reformer. Dailleurs nous vivons dans des tems bien differens de ceux d'Athenes & de l'ancienne Rome. C'eſt même une eſpece de néceſſité à preſent d'occuper long-tems les jeunes gens à apprendre des Langues. Mais puiſqu'on y eſt obligé, on doit, autant qu'on le peut, en retirer du profit. Notre Auteur a bien voulu nous tracer la route que nous devions tenir: il fait plus; lui-même il nous y conduit en quelque ſorte par la main. Il nous apprend quels ſont les

Livres dont nous pouvons tirer des lumieres. Par raport à la Grammaire Françoiſe, celle qu'il conſeille de lire eſt la *Grammaire de M. Reſtaut*, dont on fait actuellement uſage dans pluſieurs Colleges de l'Univerſité. C'eſt un Livre en effet bien capable de faire gouter aux François l'étude de leur propre Langue, étude ſi négligée juſqu'à preſent. Il eſt à croire que ce conſeil n'exclut pas la ſçavante Grammaire de l'Abbé Regnier, non plus que celle du Pere Buffier.

La Philologie.

On appelle *Philologue* un homme, qui embraſſant toutes ſortes de ſciences, n'en approfondit aucune. La principale occupation d'un Philologue, qui fait partie du Grammairien, eſt d'expliquer & d'interpreter les Anciens Auteurs, en quelque genre qu'ils ayent écrit; ainſi il faut qu'il ſçache un peu de chaque ſcience & de chaque Art.

Eratoſthene, Bibliothecaire d'Alexandrie, ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, eſt le premier d'entre les Grecs qui ait porté le nom de Philologue. Comme il avoit de grandes connoiſſances dans chaque ſcience, & que neanmoins il n'en poſſedoit aucune à fond, il fut ſurnommé *Béta*, comme tenant le ſecond rang dans l'Empire des Lettres, ainſi que le *Béta* dans l'Alpha-

bet Grec. Comment pourroit-on appeller nos Philologues François ? Les Romains comptent Varron pour leur premier Philologue. Il a fait sur les Antiquités Romaines un livre fort estimé de Ciceron, & dont nous avons l'analyse par S. Augustin. Il est peu d'Auteurs qui aient tant lû & tant écrit que ce Sçavant Romain. Le saint Evêque d'Hippone en parle en ces termes. * » Varron a lû, dit-il, un si grand » nombre de Livres, qu'on est étonné comment il a pû trouver le tems » d'en composer lui-même, & il en a » composé un si grand nombre, qu'à » peine conçoit-on qu'un seul homme » en ait pû lire autant. » C'est dommage que de tant d'écrits il ne soit parvenu jusqu'à nous qu'un volume sur la Langue Latine, & un Traité de la *Vie rustique*.

Quoique Pline l'Ancien soit proprement un Naturaliste, M. R. a jugé à propos de le placer parmi les Philologues, à cause de la diversité des Matieres qu'il traite dans son Histoire naturelle. En parlant de ce Philosophe, notre Auteur a cru ne devoir pas passer sous silence sa mort funeste décrite en Latin par Pline le jeune son neveu. Il joint à la touchante description de cet

* *De Civitate Dei.* Lib. 2. Cap. 6.

accident des réflexions sur les sentimens de Pline par raport à la misére de l'homme. Ce qui lui donne sujet de faire une rémarque sur le mot *Vagitus*. Il demande pourquoi on ne rend point ce mot en François, par *Vagissement*, comme *rugissement*, *mugissement*, tirés des mots Latins *rugitus & mugitus*. La remarque est trés-juste, & quiconque risqueroit de pareilles innovations dans notre Langue, en feroit repris à tort. Ces trois expressions prouvent ce que j'ai dit ci-devant, que la signification d'une partie des mots est tirée de la nature des choses mêmes.

Notre Auteur raporte des paroles remarquables de Pline, qui nous apprennent de quelle maniere doit se comporter un Ecrivain qui a tiré du secours d'un autre, & quelle doit être sa reconnoissance. Voici ses paroles. » Il me » semble, dit Pline, que la probité & » l'honneur demandent que par un » aveu sincere on rende une sorte d'hom» mage à ceux de qui l'on a tiré quel» que secours & quelque lumiere. » Il dit ensuite, qu'il y a de la petitesse d'esprit d'aimer mieux être surpris honteusement dans son larcin, que d'avoüer ingenuëment sa dette. M. R. ajoute, pour prévenir certains reproches injustes qu'on pourroit lui faire, de s'être paré

des Ouvrages d'autrui, *je me ſuis bien enrichi de la ſorte, & à bon marché.* Un Auteur, quel qu'il ſoit, ne doit-il pas ſe ſentir honoré qu'un célébre Ecrivain veüille bien ſe parer de quelques-unes de ſes dépoüilles? C'eſt rehauſſer le prix d'un Ouvrage.

La conduite de Lucien, vrai Philologue, eſt une preuve de cette verité, que *Dieu diſtribuë aux hommes divers talens & diverſes inclinations, qui ſont quelquefois ſi marquées & ſi fortes, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y reſiſter.* Le pere de Lucien, qui étoit pauvre & d'une condition mediocre, voulut faire apprendre à ſon fils l'art de la Sculpture, comme très-lucratif. Mais le jeune homme y fit ſi peu de progrès, qu'il le quitta pour ſuivre ſon inclination naturelle, qui le portoit à l'étude des Belles-Lettres. Ce qui le détermina davantage à prendre ce parti, fut, à ce qu'il dit, un ſonge, qu'il raconte d'une maniere ingenieuſe dans ſes Ouvrages, & que M. R. à rendu en François avec toutes les graces de l'original. Lucien ajoute à la fin de ce ſonge, qu'il ne l'a inventé que pour inſpirer aux jeunes gens l'amour de la vertu, & pour leur faire voir que la pauvreté n'eſt point un obſtacle ſuffiſant à leur avancement dans les Lettres. Ce qui nous reſte de meil-

leur de cet Auteur, ſont ſes Dialogues des Morts. La difficulté de reuſſir dans cette ſorte de travail, qu'il a heureuſement ſurmontée, donne un nouveau prix à ſon Ouvrage. Il eſt facheux qu'un Ecrivain, eſtimable d'ailleurs, ait été accusé d'impiété & d'irreligion.

C'eſt au Philologue Julius-Pollux qu'on attribuë dix livres, qui ont pour titre, *Onomaſticon*, ou, Recueil des mots Grecs ſynonimes. Un Auteur moderne a donné au Public un Livre ingenieux, dans lequel il montre qu'à la rigueur il n'eſt point de mots parfaitement ſynonimes; & qu'il eſt certains cas, où il faut toujours employer un mot préférablement à un autre, quoiqu'il lui ſoit ſynonime en pluſieurs autres cas. Voilà la vraye idée des ſynonimes: Auſſi ce Livre eſt-il excellent & très-utile: il a été réimprimé il y a deux ans.

Si la Grece & Rome ont brillé par leurs Philologues, nous avons eu auſſi les nôtres, tels que les Scaligers, les Saumaiſes, les Caſaubons, &c. Mais la Philologie, ſi cultivée par les Anciens & même encore aujourd'hui par des peuples nos voiſins, & ſurtout par les Allemans & les Anglois, eſt preſqu'abſolument négligée en France. On peut néanmoins donner le nom de Philologues aux ſçavans hommes, qui compo-

ſent notre Academie des Belles-Lettres, aux Moreris, aux Bayles, aux Dupins, aux Montfaucons, aux Goujets. Tout Journaliſte peut s'honorer de ce titre, & M. Rollin lui-même, quoiqu'Auteur très-diſtingué, ne doit pas le dédaigner.

Lorſqu'un Artiſte parle de ſon Art, on doit s'attendre à lui en voir enfler tous les avantages. C'eſt ainſi que M. R. qui nous donne l'Hiſtoire des Rheteurs Grecs & Latins, avec un précis de leur Doctrine, n'a pas manqué de l'élever avec un peu d'exagération. C'eſt la Rhetorique elle-même qui fait ſon Panegyrique. La Rhétorique.

Selon quelques partiſans de la fauſſe éloquence, certains ornemens que le raffinement de l'eſprit de l'homme a inventés, loin d'être inutiles, ſont néceſſaires pour concilier l'attention d'un auditeur diſtrait, à qui il faut plaire indiſpenſablement pour être écouté. J'oſe néanmoins avancer après pluſieurs perſonnes éclairées, que le peu de fruit que fait aujourd'hui l'éloquence ſacrée vient en partie de ce que certains Prédicateurs donnent trop à l'eſprit. Ce ne ſont pas toujours des antitheſes écolieres, des épithetes entaſſées, des images poëtiques, des allegories forcées, de lyriques tranſports, des dé-

tails pompeux d'une enflure puerile ; une érudition déplacée & superflue, des mouvemens froidement convulsifs, &c. Il est vrai que cette sorte d'éloquence n'est plus aujourdhui guere de mise, & ne brille qu'aux yeux des personnes sans lumieres & sans goût. Le fard de l'éloquence moderne consiste principalement dans des miroirs, qui representent la vie molle & voluptueuse des gens du monde, & qui repetent, pour ainsi dire, leurs goûts & leurs plaisirs. Ce sont des portraits agréables des personnes vicieuses ou ridicules, portraits, qui flattent la malignité humaine, & ne peuvent manquer de procurer de la vogue au Peintre. C'est une délicate metaphysique du cœur, à laquelle un ingenieux Orateur sçait donner du corps & des couleurs, par des expressions vives & brillantes. Voila une sorte d'éloquence qu'on admire aujourd hui, qui ne peut-être fort commune à la verité, & qui merite peut-être des éloges, mais qui ne passera jamais pour la vraie éloquence de la Chaire: le bel esprit ne sera jamais l'esprit Apostolique.

N'est-ce pas dans ce tems-ci plus qu'en aucun autre, qu'on pourroit réclamer cette simplicité persuasive des premiers propagateurs de la Foi? Leurs

Diſcours ſans art étoient pleins d'onction ; ils parloient du cœur, & non de l'eſprit. Car c'eſt avec les armes du cœur, & non avec celles de l'eſprit, qu'on doit combattre les vices du cœur. Ils perſuadoient aiſement ; leur expoſition étoit naturelle & ſans fard, & néanmoins pleine de majeſté. D'ailleurs les verités qu'ils propoſoient, avoient aſſez de force par elles-mêmes, ſans avoir beſoin d'être ſecondées par des ornemens recherchés. Elles auroient perdu à être embellies.

A l'égard de l'Eloquence de notre Barreau, ce n'eſt plus celle que cheriſſoient les Grecs & les Romains. On en a reconnu le danger & l'abus. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de prouver ſolidement, mais ſans ſechereſſe, ſans peſanteur, ſans groſſiereté, ſans froideur, ſans confuſion d'idées, ſans baſſeſſe, avec une douce & élegante préciſion, & dans un ſtile aſſez clair, pour mettre les matieres à la portée de tous les Juges ; ce qui demande un eſprit bien ſuperieur à cet eſprit conſtipé & épigrammatique, dont nos précieux modernes font tant de cas.

M. R. fait une énumeration de tous les Rheteurs, qui ont donné des préceptes ſur l'Eloquence, ſoit de vive voix ſoit par écrit. Les plus Anciens parmi les

Grecs ſont, Empedocle, Corax, & Tiſias, & les plus illuſtres ſont Ariſtote, Denis d'Halicarnaſſe, & Longin. On pourroit, ce me ſemble, placer Demoſthene, parmi les illuſtres Rheteurs. Quoiqu'il n'ait fait exprès aucune regle ſur l'Eloquence, il n'en eſt pas moins inſtructif, puiſqu'il eſt indubitable que la lecture réfléchie d'un excellent Orateur vaut bien mieux que tous les préceptes. Quoique Platon ait fort décrié la Rhétorique, parce qu'en homme éclairé, il en connoiſſoit les abus, on l'a mis au rang des célébres Rheteurs.

Ce furent d'abord des Grecs, qui enſeignerent l'Eloquence à Rome. Ils eurent de la peine de s'établir dans une Ville, où toute nouveauté paſſoit pour pernicieuſe. Bannis, puis rapellés, la jeuneſſe courut en foule pour les entendre. Bien-tôt ce ne fut plus que par ce moïen qu'on eſpera de parvenir aux dignités. Caton, cet auſtere partiſan des anciennes Loix, s'oppoſa autant qu'il put à cette ardeur des jeunes Romains, prévoïant bien qu'elle apporteroit du changement dans les mœurs & dans le gouvernement. » Qu'ils s'en » retournent, diſoit-il, dans leurs éco» les, & qu'ils y inſtruiſent tant qu'ils » voudront les Enfans des Grecs : mais

» que les Enfans des Romains n'écou-
» tent ici que les Loix & les Magiſtrats,
» comme ils faiſoient avant leur arri-
» vée. » Malgré ſon oppoſition, l'amour de la nouveauté prévalut & bientôt les Romains ne laiſſerent aux Grecs que la gloire de l'invention.

Après les Rhéteurs viennent les Sophiſtes. Ce ſont eux qui détruiſirent l'ancienne Eloquence, pour lui en ſubſtituer une nouvelle, extrêmement dangereuſe. M. R. après Denis d'Halicarnaſſe, fait une ingenieuſe comparaiſon de cette fauſſe Eloquence à une courtiſanne adroite, qui profitant de l'empire que lui ont acquis ſon fard & ſa parure ſur l'eſprit d'un homme, lui fait bannir ſa legitime épouſe. Les Sophiſtes s'attirerent d'abord l'eſtime du Public par un extérieur de modeſtie, & par un déſintéreſſement ſimulé; mais bien-tôt on reconnut autant d'hypocriſie dans leur conduite, que de fauſſe beauté dans leur éloquence. Ils furent mépriſés; du mépris on paſſa à la haine, & en peu de tems ces mêmes hommes, l'admiration de leurs compatriotes, devinrent en horreur au genre humain. Ils avoient la témerité d'avancer qu'ils étoient également prêts à ſoutenir *le pour* & *le contre* ſur quelque matiere que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs diſcours; ils faiſoient ſervir les tours de leur Eloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'eſprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux. Ils s'appliquoient ſurtout à trouver des raiſonnemens captieux & à double ſens, tel que celui-ci rapporté par Aulu-Gelle.

» Un jeune homme nommé Evalthe, preſſé
» d'un vif déſir de ſe rendre un célebre Avocat,
» s'adreſſe à Protagore. On convient du prix...

» Le Disciple en paye sur le champ la moitié ;
» & remet le payement de l'autre, jusqu'après
» le gain de la premiere Cause qu'il plaidera.
» Protagore, sans perdre de tems, étale tous ses
» préceptes, & après un grand nombre de Le-
» çons prétend avoir mis son Disciple en état de
» briller dans le Barreau, & le presse d'y faire
» essay de son sçavoir. Evalthe, soit timidité,
» ou autre raison, traine toujours en longueur,
» & s'obstine à ne point exercer son nouveau ta-
» lent. Le Rheteur, las d'un refus si opiniâtre,
» le traduit devant les Juges. Là, sur de la vic-
» toire, quel que puisse être le jugement, il in-
» sulte au jeune homme. Car, lui dit-il, si la
» Sentence m'est favorable elle vous oblige de
» me payer ; si elle m'est contraire, elle vous
» fait gagner votre premiere Cause, & vous
» rend aussi-tôt mon debiteur par la Loi de no-
» tre convention..... J'accepte l'alternative,
» répond Evalthe : si l'on juge pour moi, vous
» perdés votre Cause ; si l'on prononce en vo-
» tre faveur la convention m'absout ; je perds ma
» premiere Cause, & de-là je suis quitte. » Les Juges embaraſſés laiſſerent le procès indecis. Cette Cause, qu'Aulu-Gele met sur le compte de Protagore & d'Evalthe, est attribuée par Callepin, je ne sçai sur quelle autorité, à Corax & à Tisias. Voiez l'article CORAX.

Entre les Sophistes les plus célébres on doit, ce semble, compter Libanius, pour avoir formé à l'Eloquence deux illustres Disciples, qui sont S. Bazile & S. Chrisostome. Libanius, quoique payen, ne leur inspira jamais que des sentimens de vertu, & ils eurent tout lieu de se loüer de ses Leçons. Car quoiqu'il ait aussi donné dans le Sophisme, ou la fausse Eloquence, on ne doit en accuser que le malheur des tems ou il vivoit. Je suis, &c.

Ce 30 Novembre 1737.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVII.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne.

QUand un Ecrivain obscur, incapable d'imposer par son esprit & par son érudition, avance des opinions d'une hardiesse dangéreuse, il ne mérite pas, Monsieur, que la Critique s'exerce contre lui ; c'est l'illustrer que de le réfuter. Mais si ses opinions sont soutenuës par un Auteur célébre, qui a de nombreux partisans, c'est bien mériter du public, que de les anéantir par de solides raisonnemens. Quelle obligation n'avons-nous donc pas au sçavant P. Baltus, d'avoir pris la défense des Prophéties de la Religion Chrétienne, contre Grotius & Simon,*

* Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne par le P. Baltus, de la Compagnie de Jesus. Paris 1737, chez Didot, 3 vol. *in*-12.

qui abusant de leur érudition Rabbinique, les ont énervées par des explications inconnues aux Peres de l'Eglise. Vous sçavez que Grotius & Simon sont les oracles de certaines personnes qui vantent sans cesse leur profonde connoissance des Langues Orientales. Ils loüent principalement la maniere dont ces deux Theologiens ont expliqué les Prophéties.

Elle consiste à leur donner deux sens, dont ces deux célebres Critiques raportent le premier, qu'ils prétendent être le sens immediat, propre & literal, à David, à Salomon, à Ezechias, à Isaïe, à Jeremie, à Zorobabel & au peuple Juif; & ils raportent le second, qui est allégorique, médiat, & qu'ils appellent le plus sublime, à J. C. Ils trouvent ce double sens dans les Prophéties mêmes, qui appartiennent visiblement au Messie, ou à l'Eglise. Pour ajuster ce dangereux système, ils font violence au texte de l'Ecriture, & dissimulent les circonstances qui le détruisent. Je vais exposer en peu de mots les idées de ces hardis Commentateurs, & la réponse victorieuse d'un Ecrivain habile, qui a plus d'une fois consacré sa plume à la défense de la Religion contre des Ecrivains impies.

Selon Grotius, les anciennes Pro-

phéties n'ont été citées par Jesus-Christ & ses Apôtres, que pour orner leur discours, & nullement pour prouver les verités qu'ils enseignoient. » Peu s'en » faut, dit le P. B. que Grotius, beau- » coup plus versé dans la lecture des » Auteurs prophanes que dans celle de » l'Ecriture sainte, *de la divinité de la* » *quelle il ne paroît pas fort persuadé*, & » qu'il n'explique presque jamais qu'à » l'aide des Poëtes & des Orateurs » Payens, ne nous fasse regarder Notre » Seigneur Jesus-Christ, les Evange- » listes & les Apôtres, comme autant » d'Orateurs, de Sophistes & d'Histo- » riens prophanes, plus occupés (*dit-* » *il ailleurs*) à orner leur discours de » fleurs & de figures de rhétorique, qu'à » établir les verités qu'ils nous ensei- » gnent sur des preuves solides. « Le sçavant Théologien combat cette opinion de Grotius, & fait voir que J. C. ne cite les Prophéties que pour en tirer de solides raisonnemens, exposés avec beaucoup de force dans cet Ouvrage. Il prouve clairement la distinction des Types & des figures qui représentent J. C. & des Prophéties proprement dites qui l'annoncent, qui parlent de lui veritablement, & qui doivent par conséquent s'expliquer de lui à la lettre,

& non dans un ſens allégorique. » Le » Sauveur du monde, ajoûte le docte » Critique, n'a pas été ſeulement figu- » ré dans l'ancien Teſtament, mais en- » core prédit & annoncé. Grotius con- » fond partout les Prophéties avec les » figures, ou plutôt les change de ſa » propre autorité en figures, & n'en » reconnoît preſque aucune où il ſoit » parlé proprement & littéralement du » Meſſie. Qu'eſt-ce cela, ſinon contre- » dire nettement N. S. J. C. lui-même? »

Le P. Baltus fait voir enſuite que les Apôtres ſe ſont conformés à l'exemple de leur Divin Maître, & pour cela il examine ce qu'on trouve à ce ſujet dans les Actes des Apôtres; mais en chemin faiſant, il renverſe diverſes interprétations audacieuſes de Grotius. C'eſt en vain que pour étayer ſon dangereux ſyſtême, il préte à J. C. & aux Apôtres le goût des allégories, parce qu'elles étoient en vogue chez les Juifs de leur tems. Notre Auteur prouve que c'eſt une mauvaiſe défaite; par l'exemple de S. Paul, qui cite aux Romains comme aux Juifs les Prophéties, pour les convaincre de la vérité de la Religion qu'il annonçoit aux uns & aux autres. Il ne les regardoit donc pas comme des allégories ou comme des

ornemens de son discours, mais comme des preuves solides, telles qu'elles sont en effet, & d'autant plus solides & convaincantes, que les Romains & les Juifs en voyoient l'accomplissment en J. C. comme nous le voyons encore, & qu'on le verra jusqu'à la fin des siécles.

Cette méthode a été également suivie par les Peres de l'Eglise, comme le prouve le P. Baltus & par des témoignagnes décisifs, & par de solides raisonnemens. Il résulte des uns & des autres, que les Peres de l'Eglise ont allégué les Prophéties, comme les preuves les plus sensibles de la Religion Chrétienne, & les plus propres à confondre les incrédules; qu'ils ont reservé à l'instruction & à l'édification des fidéles les figures & les allégories; qu'ils n'ont jamais tourné en allégorie ce qui doit être pris littéralement, & qu'ils ont toujours expliqué les Prophéties dans leur vrai & unique sens. Pour Grotius, il employe toute son adresse à faire disparoître la différence réelle entre les Prophéties proprement dites, qui consistent dans les paroles du Prophéte, & les figures representées par les faits & les événemens. En un mot il confond perpetuellement les

figures ou les types avec les Prophéties proprement dites, & tâche de faire passer celles-ci pour celles-là. C'est une invention, ajoûte le P. B. pour diminuer l'horreur que son système *Juif & Socinien* doit produire dans l'esprit des Fidéles. Il ne regarde les Prophéties par raport à J. C. que comme des allégories, insuffisantes aux Juifs pour leur prouver la Religion Chrétienne, qui, selon lui, ne peut être démontrée que par les miracles & la résurrection de J. C. méthode entierement opposée à celle des Ecrivains du Christianisme. Le docte Théologien fait à ce sujet le raisonnement suivant : » Je ne fais » point difficulté (dit-il) d'ajoûter » aprés les SS. Peres, que l'argument » qui se tire de l'accomplissement des » Prophéties, *surpasse* encore en force » & en évidence celui qui se tire des » miracles. La raison en est claire. » C'est, comme je l'ai déja dit, parce » que nous ne voyons pas à présent » les miracles de J. C. au lieu que » nous voyons de nos yeux l'accom- » plissement des Phophéties. C'est que » pour croire ces miracles, il faut » nous en raporter à ceux qui les ont » vûs, & qui les ont mis par écrit; » au lieu que pour croire aux Prophé-

» ties, nous n'avons qu'à les lire nous-
» mêmes dans les Livres des divines
» Ecritures, que nous recevons de nos
» plus grands ennemis, & on en voit en
» même tems l'accompliſſement par
» toute la terre. C'eſt enfin parce que
» l'on peut calomnier ou éluder les
» miracles en différentes manieres,
» ſur-tout en les attribuant à la magie,
» comme les Juifs & les Payens ont
» fait; au lieu que les Prophéties ſont
» à couvert de pareils ſoupçons; car
» comme dit S. Auguſtin, il n'y a point
» de Payen ou de Juif aſſez fou, pour
» oſer dire que le Sauveur du monde
» a pû par magie, pluſieurs ſiécles
» avant ſa naiſſance, envoyer des Pro-
» phetes, pour annoncer les myſte-
» res qu'il devoit accomplir durant ſa
» vie. «

Un texte déciſif de S. Irenée fait conclure au P. Balus, qu'il *eſt de la foy* que le S. Eſprit a prédit & annoncé par les Prophetes de l'Ancien Teſtament tous les myſteres de Dieu, accomplis par N. S. J. C. dans le Nouveau; doctrine conſacrée par la tradition de toutes les Egliſes Chrétiennes, & contredite par Grotius, qui ſoutient encore que les Apôtres, pour convertir le monde, n'ont employé d'au-

tres preuves que les miracles. Le ſçavant Critique, pour confondre ſon Adverſaire, raporte les merveilleux effets que l'argument tiré des Prophéties a produits dans tous les tems pour la converſion du monde. Cette réfutation eſt compoſée de faits & de raiſonnemens, qui mettent dans un grand jour la foibleſſe du ſyſtême de Grotius. Telle a toujours été la méthode de l'Egliſe, pour enſeigner ſa Religion à ceux qui vouloient l'embraſſer; ç'a été de montrer par les Prophéties l'harmonie parfaite de la Loi ancienne avec la nouvelle. De quel front Grotius veut-il accréditer une méthode oppoſée? Quelle horreur ne conçoit-on pas pour cette dangereuſe liberté de penſer, quand on voit qu'il eſt l'écho des Marcionites, des Manichéens, & ſur-tout de Theodore de Mopſueſte, anathématiſé par un Concile général? Les détails ſçavans où le P. B. entre à ce ſujet, ſont accablans pour Grotius & pour certains Catholiques, qui de nos jours ont voulu ſoutenir ſon opinion dans des Ouvrages célebres. Il croit cependant que ſi le docte Hollandois vivoit encore, il ſeroit effrayé des anathêmes lancés contre Theodore de Mopſueſte, & qu'il abjureroit ſes opi-

tions. Mais en même tems il déclare qu'il le *regarderoit comme le plus orgueilleux de tous les hommes, s'il demeuroit attaché à son double sens, malgré l'autorité de l'Eglise & de la Tradition de tous les siécles.* On ne peut s'exprimer sur un point si délicat, avec plus de sagesse & de moderation que le fait le P. Baltus.

Quelle a été la source des erreurs de Grotius, qui dans son *Traité de la Religion Chrétienne*, avoit soutenu contre les Juifs, que la plûpart des Prophéties de l'Ancien Testament ne pouvoient convenir qu'au Messie, de l'aveu même de leurs plus anciens Rabbins? C'est l'illusion qui lui a été faite par les raisonnemens des Sociniens, & son goût pour les Rabbins modernes, qui ont malicieusement inventé un sens étranger aux Prophéties appliquées littéralement au Messie par leur prédécesseurs. Il est bien étonnant que Grotius préfere les ennemis de la Religion Chrétienne à tous les SS. Peres, dans l'interprétation des divines Ecritures. » Qui a jamais recherché (dit-il) les » ennemis d'Aristote & de sa doctrine, » pour apprendre d'eux quels sont ses » veritables sentimens? Qui a jamais » eu recours à Epicure, ennemi dé» claré des Mathématiques, pour en-

» tendre les Théorêmes d'Archimede ?
» Et pour ne pas recourir à des exem-
» ples si anciens, où est le Luthérien
» qui ait voulu adopter les Commen-
» taires des Calvinistes sur les passages
» de l'Ecriture controversés entre ces
» deux Sectes ; ou le Calviniste qui
» ait voulu apprendre des Lutheriens
» le veritable sens de ces passages ?
» Et néanmoins l'on a vû *& l'on voit*
» *encore* des Chrétiens, qui ont adopté
» ou qui adoptent les interprétations
» des Juifs sur les Prophéties, qui con-
» fondent le plus clairement l'incré-
» dulité & l'impiété de ces malheu-
» reux. «

C'est trahir la Religion que de proposer un double sens des Prophéties, que les Saints Peres n'ont entendu que de J. C. uniquement, & d'enseigner qu'on peut les entendre d'autres que de Jesus-Christ ; dans un sens propre & littéral. C'est accorder réellement aux Juifs ce qu'ils demandent : c'est convenir que le sens qu'ils donnent aux Prophéties est littéral, propre & veritable. Comment après cela les forcer d'en admettre un autre ? Cet argument est sans replique. Je souhaite qu'il fasse impression sur les Sectateurs du Théologien Batave.

» Enfin la ſource des interprétations Judaïques & *Anti-Chrétiennes* de Grotius eſt l'idée baſſe qu'il avoit de l'Ecriture-Sainte ; idée qui lui avoit été communiquée par les Sociniens *ſes bons amis*, & par les Rabbins, eſclaves de la lettre, & qui, comme le ſerpent, rampent miſérablement. » Certainement (dit le P. B.) il paroît que » Grotius, dans le tems qu'il a compoſé ſes Commentaires, ne conſidéroit preſque les Livres ſacrés que » comme des Livres ordinaires, qui » lui donneroient occaſion d'étaler ſon » érudition, & d'exercer ſa critique. « Il tire un grand avantage *de l'inſpiration des Livres ſaints avouée par Grotius*, pour foudroyer ſon ſyſtême.

Un autre prétexte non moins frivole, eſt de dire, qu'en raportant aux événemens les plus prochains, les prédictions des Prophétes, leur diſcours paroît mieux lié & plus ſuivi. » Si Grotius (dit le P. B.) étoit bien perſuadé » que les Prophétes étoient inſpirés » par le S. Eſprit, & qu'ils ne parloient que par ſon mouvement, il » n'exigeroit pas d'eux une ſuite & une » liaiſon de diſcours, telle qu'elle ſe » trouve dans les Orateurs & les Hiſtoriens. Il ſe ſouviendroit que les Pro-

» phétes eux-mêmes, quand ils par-
» lent, avertissent que c'est Dieu lui-
» même qui parle par leur bouche,
» & qu'ils ne peuvent rien ajouter,
» diminuer ou changer dans ce qu'il
» leur ordonne d'annoncer; il le sou-
» viendroit que les Payens mêmes,
» lorsqu'ils parlent de leurs faux Pro-
» phetes, font entendre clairement
» qu'ils n'observoient aucune suite
» dans leurs discours, qu'ils mêloient
» à leurs Oracles beaucoup de choses
» étrangeres, qui les rendoient obs-
» curs & difficiles à entendre, & que
» Platon parlant en general de tous
» ceux qui sont inspirés de quelque Di-
» vinité, reconnoit qu'ils ne parloient
» & n'agissoient que d'une maniere
» fort contraire aux regles ordinaires,
» quoiqu'on ne doutât pas qu'ils ne
» fussent remplis d'une sagesse toute
» divine.« En cela les faux Prophétes étoient les singes des veritables. D'ailleurs, suivant la doctrine des SS. Peres, il est ordinaire aux Prophétes de passer tout d'un coup d'un sujet à un autre, sans ordre & sans liaison; parce que s'ils l'observoient, ils ne seroient plus Prophétes, mais plutôt Historiens & Orateurs. Le P. B. fait voir que Grotius s'en est reellement fait une fausse idée.

Quoique le système du docte Hollandois soit foudroyé dans le premier volume, par l'autorité de l'Ecriture & des Peres, on le combat par la raison dans le second volume; & entrant dans le détail des fausses interprétations données aux Prophéties, on fait voir combien elles sont fausses & insoutenables par elles-mêmes. Vous jugez bien que ce n'est pas ici le lieu d'exposer cette critique. Je me contenterai de remarquer le principe de discussion établi par le P. B. qui consiste à expliquer les endroits obscurs de l'Ecriture, par ceux qui sont clairs. Il joint à ce principe quelques autres propositions accessoires; mais il n'est pas possible d'entamer ces détails. Loin que Grotius se pique d'observer des regles, il se fait un jeu de les violer. Il débite ses Gloses à tout hasard, quelque contraires qu'elles soient au Texte sacré. Il passe sous silence les endroits qui l'incommodent, & qui font connoître le véritable sens de tout le discours. Enfin il se donne la torture, pour ne point voir la lumiere.

Dans presque tout ce volume le P. B. parle à Grotius, comme s'il étoit vivant. Cette figure rend son discours plus vif & plus animé. Il n'y a aucune partie de son système, qu'il ne discute

à fond, & qu'il ne tache de ruiner. Mais ces détails sont immenses. Il finit ainsi : » Je vous l'ai déja dit, vous » comptez trop sur votre réputation, » ou plûtôt ce sont vos admirateurs qui » en sont trop ébloüis, & qui prêtent » nus au-delà de toutes bornes en vo- » tre faveur, regardent toutes vos in- » terprétations & vos Commentaires » sur l'Ecriture, comme autant de » chefs-d'œuvres de bon sens & d'éru- » dition, quoiqu'à dire vrai rien ne » soit plus infidéle, ni plus faux, & » en même tems plus dangereux, ni » plus pernicieux à la Religion. « On ne doit pas être étonné de ce que le P. B. parle ainsi de Grotius, M. Bossuet déclare » qu'il est devenu un lacet à la » Maison d'Israël, & ses Livres un » écüeil fameux par le naufrage de ceux » à qui l'appas de la nouveauté & l'en- » vie de se distinguer, ont fait perdre » le goût des Peres & de l'Antiquité » Ecclesiastique. « Au reste, comme l'erreur capitale des Sociniens est de nier la divinité de J. C. il seroit injuste de mettre Grotius au nombre de ces Sectaires, parce qu'il n'a jamais soutenu cette opinion. Aussi le P. B. s'abstient de le déclarer formellement Socinien ; il ne lui impute qu'une opinion particuliere, soutenue par ces An-

ti-Chrétiens, qui à la verité ont eu vûe par là de fortifier leur erreur favorite. Mais il eſt viſible que Grotius ne s'eſt jamais propoſé d'en tirer les mêmes conſéquences.

Je ſerai encore plus court ſur le troiſiéme volume, où le P. B. attaque le célébre Simon, défenſeur du ſyſtême de Grotius dans ſon *Hiſtoire Critique du Nouveau Teſtament*. Il n'a preſque fait que lui donner de nouvelles couleurs. Il invoque les allégories, accréditées, ſelon lui, du tems de J. C. par les Phariſiens, & les Paraphraſes Caldaïques, comme des Livres allégoriques, quoiqu'elles expliquent litteralement, & en propres termes, du Meſſie les Prophéties, que Grotius & les Sociniens ne lui attribuent que dans un ſens allégorique. A entendre Simon, il combat les Juifs, & cependant il adopte le double ſens dont j'ai déja parlé; il s'envelope pour cela dans des raiſonnemens captieux, réfutés en détail par le P. B. Il ſe pare de l'autorité de Barcepha, Auteur Syrien, & de Maldonat: mais par la diſcuſſion des vrais ſentimens de ces deux Ecrivains, on voit qu'ils n'ont jamais ſoutenu le dangereux ſyſtême que M. Simon oſe appuyer ſur les témoignages d'Enjedin Auteur Socinien, de Théodore, d'Heraclée Arien, de Mi-

chel Servet, & de Fauſte Socin. Un Prêtre Catholique doit-il citer de pareils Auteurs ? Il parle avec mépris de S. Jerôme, & ne fait pas difficulté de ſuivre certaines interprétations de Julien l'Apoſtat, & de Beze, quoique ce dernier ſe ſoit rétracté dans la ſuite.

Si j'oſois trouver quelque défaut dans le Livre dont je viens de vous rendre compte, je dirois qu'il y a divers raiſonnemens répétés, & qu'il ſe ſeroit fait lire plus agréablement, ſi l'Auteur avoit voulu ſe prêter à la délicateſſe de ces Lecteurs difficiles, qui ſont bleſſés de la moindre répétition dans un Ouvrage. Cependant occupé comme il étoit à inculquer la ſaine Doctrine, & à combattre en détail les ſuppoſitions de deux Ecrivains ſubtils, il a été obligé de leur oppoſer ſouvent les même raiſons generales.

Principes de l'Hiſtoire.

L'Abbé Lenglet à publié le cinquiéme volume, des *Principes de l'Hiſtoire pour l'éducation de la jeuneſſe* chez Rollin fils. A l'exception des deux Empires d'Orient & d'Occident, on y trouve ce qui regarde tous les Royaumes étrangers, comme l'Angleterre, l'Eſpagne, le Portugal, la Republique de Veniſe, les Royaumes de Naples & de Sicile, la Savoye, le Dannemarck, la Suéde, la Pologne,

la Moscovie, & les Etats de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amerique. Il dit dans sa Préface que l'Angleterre marche la premiere, *à cause des differends que nous avons eus de tout tems avec cette illustre Nation.* Dans *l'instruction* sur l'Histoire de ce Pays, il fait diverses réflexions assez communes, telle que celle-ci : » L'Angleterre est le théatre des Révo-» lutions ; elles y paroissent *comme des* » *Phénomènes.* Il est peu de siécles où il » n'y en ait quelques-unes, toutes ex-» traordinaires & très-singulieres ; le » génie inquiet & remuant des Sujets y » est naturellement porté. Il semble que » ces Peuples s'ennuyent d'une longue » tranquillité. La vie leur paroît fade, » dès qu'elle n'est point agitée par » quelque mouvement violent. » Après quelques speculations sur les suites de l'ambition, également funestes aux Grands & aux Peuples, il ajoute : » Les » esprits inquiets trouveront de quoi se » satisfaire dans la lecture de cette » Histoire ; leurs inquiétudes *tireront* » *une espece de nourriture* dans les bons » ou mauvais succès des inquiétudes des » autres. Mais aussi quelles instructions » consolantes pour les caracteres doux » & tranquilles, qui sçavent profiter » utilement des extravagances du gen-» re humain. Les *Héros de l'obeissance* le

» confirmeront dans leur esprit de dou-
» ceur & de paix, quand ils verront
» les Héros turbulens périr avec leurs
» partisans, à la veille de réussir, au
» moins selon les apparences. Ainsi ils
» ont eu toute la peine & tout le désa-
» grément des révolutions qu'ils ont en-
» tamées, & rarement en ont-ils eu
» quelque leger avantage. » Il conseille de bien étudier la forme du Gouvernement, avant que d'en approfondir l'Histoire, & après avoir indiqué les Livres absolument nécessaires, il trace un plan d'Histoire rélatif aux regnes de Henri VII, de Henri VIII & de Charle I. Ce sont des tems critiques où l'on voit éclater les passions humaines.

L'Histoire d'Espagne a encore élevé l'esprit de notre Auteur. » Elle doit
» nous intéresser, (dit-il dans la Pré-
» face) plus que toutes les autres Na-
» tions, les Monts si élevez qui nous
» séparoient des Espagnols sont apla-
» nis; nos mœurs sont differentes,
» mais nos cœurs sont *les mêmes*. Les
» Rois d'Espagne étoient autrefois freres
» d'armes de nos Rois; que ne doit-on
» pas penser aujourd'hui qu'ils sont du
» même sang. Le flegme si mesuré de
» la Nation ne sçauroit faire aucun
» tort à notre vivacité, qui nous tient

» toujours en mouvement : il y a long-» tems que *nos caractères se communi-*» *quent.* » Les Révolutions d'Espagne du P. d'Orleans, Ouvrage posthume qui, selon lui, *ne le cede pas* aux Révolutions d'Angleterre du même Auteur, & les derniers volumes de l'Histoire d'Espagne de l'Abbé de Bellegarde suffisent, *selon lui*, pour cette étude. Il nous apprend que le Marquis de Saint Philippe avoit composé l'Histoire de Philippe V, mais que ce Prince s'est opposé à la publication de cet Ouvrage. Des Révolutions d'Espagne écrites par l'Abbé de Vayrac, il n'estime que la Préface, qui est faite, dit-il, avec beaucoup de lumiere & d'érudition. C'est à la verité une savante critique des célebres Historiens de cette illustre Nation. Mais elle n'est point de l'Abbé de Vayrac, qui n'a été que le copiste du docte Abbé de Longuerue.

Dans la liste des Livres nécessaires pour éclaircir les Histoires expliquées dans ce cinquiéme volume, il fait cette note. » Nous attendons avec impa-» tience une *Histoire des Révolutions de* » *Pologne* de M. l'Abbé Desfontaines, » qui sera, dit-on, bien écrite. « M. l'Abbé D. F. lui est obligé de sa politesse : Mais M. Lenglet est-il assez étranger dans la République des Lettres,

pour ignorer que cette Histoire paroît depuis plus de deux ans qu'elle a été imprimée à Amsterdam. Il est à croire qu'elle n'avoit pas encore vû le jour lorsque M. Lenglet écrivoit ceci. Mais en le publiant il y auroit pû faire attention. Il dit que dans l'Histoire de Portugal par M. de la Clede, *il manque des Régnes très-intéressans*. Mais quel Régne manque dans cette Histoire, si ce n'est le Regne present ? Il paroît bien qu'il a même négligé de la parcourir. Il prodigue les éloges à la nouvelle Histoire de Charle XII. « C'est un Ouvrage *excellent*, dit-il, de main de Maître, » écrit *avec beaucoup de force & d'élo-* » *quence*, par M. de Voltaire, *homme* » *admirable* en tout genre d'écrire. Il y » peint ce Héros avec des traits extra- » ordinaires. »

M. Lenglet a recüeilli dans ce volume les faits importans & curieux, qu'un homme d'esprit est bien aise de retenir. On trouve à la fin deux Cartes, qui representent la suite des Rois & Princes de tant de différens Etats, avec la durée de leurs Régnes. Il invite les bons Ecrivains François à nous donner l'Histoire de quelques Pais d'Italie, qui n'a été écrite que par de mauvais Auteurs de notre Nation. Il voudroit que quelque bonne plume se chargeât de traduire la

belle Hiſtoire de Naples par M. *Giannoni* *, ou du moins celle de *Summonte*, ou de *Giannetaſio*. Il y a long-tems qu'on y penſe ; mais il n'ignore pas les obſtacles. Il faudroit de l'encouragement pour de pareilles entrepriſes.

LETTRE DE M. DESLANDES

Aux Auteurs des Obſervations ſur les Ecrits Modernes.

VOus ſçavez, Meſſieurs, qu'il a paru cette année à Amſterdam, un Ouvrage imprimé chez François Changuion, en trois volumes *in-8°.* qui a pour titre : *Hiſtoire Critique de la Philoſophie où l'on traite de ſon origine, de ſes progrès & des diverſes révolutions qui lui ſont arrivées juſqu'à notre tems.* Cet Ouvrage m'a été attribué, je ne ſçai ſur quel fondement. Mais je n'ai garde de le reconnoître, en l'état où il eſt aujourd'hui, pour une production de ma plume. On y a ajoûté en Hollande quelques traits hardis, & des réfléxions plus hardies encore, que je condamne, avec toutes les perſonnes éclairées & judicieuſes. Souffrez donc, Meſſieurs, que cet éclairciſſement paroiſſe dans l'Ouvrage que

* Il y a pluſieurs années qu'elle a été traduite en Anglois.

vous donnez toutes les Semaines au Public, & que par votre moyen je détrompe & desabuse ceux qui croyant me connoître, ne connoissent cependant ni ma maniere de penser, ni les sentimens de mon cœur. Je suis, &c.

Traité sur les playes d'armes à feu.

Quoiqu'Ambroise Paré, Maggius, Manget, & plusieurs autres, ayent publié de bons Ouvrages sur les playes d'armes à feu, M. le Dran Chirurgien de S. Côme, & Membre de l'Académie de Chirurgie, a cru avec d'autant plus de raison qu'un nouveau Traité sur ce sujet seroit utile, qu'il y a des erreurs considerables dans ceux qui ont paru; & qu'outre qu'il n'y a encore eu aucun Ouvrage complet sur cette matiere, les playes d'armes à feu sont tellement variées, qu'on n'en a presque jamais vû deux se ressembler parfaitement. Il est certain néanmoins en Chirurgie, que, malgré cette varieté, il y a entr'elles une analogie veritable, qui peut servir de boussole; en sorte qu'on peut donner pour leur traitement des régles infaillibles, & applicables à tous les cas. C'est sans doute sur la multiplicité des experiences, & sur des observations judicieuses, que ces régles doivent être fondées. Il seroit donc à souhaiter,

omme le dit M. le D. qu'on eût des détails bien circonstanciés de la plûpart des playes d'armes à feu, qui ont été traitées jusqu'ici, des accidens qu'elles ont produits, & des différentes méthodes qui ont été suivies dans leur traitement. Les bons succès confirmeroient les Praticiens dans l'usage de certaines méthodes, & les mauvais leur apprendroient à se défier de quelques autres.

Ce Traité est fondé sur celles que l'Auteur, homme éclairé & Artiste célebre, a vû pratiquer, & sur sa propre expérience, où il a puisé des régles, ainsi que dans les fautes mêmes, comme il l'avoue lui-même. Son Ouvrage * est divisé en cinq Parties. Dans les trois premieres l'Auteur parcourt en général toutes les différentes especes de playes d'armes à feu; & il tire des divers dérangemens qui peuvent en arriver, tant dans la partie blessée que dans toute l'œconomie de la machine, des régles générales pour y remédier, ou même pour les prévenir. Dans la quatriéme il parcourt les playes que peut recevoir chaque partie du corps en particulier; playes, qui peuvent differer entr'elles relativement à la structure de chaque partie; & il applique à ces differentes

* Se vend à Paris chez Charle Osmont, rue S. Jacque 1737. *in*-12.

playes les régles generales qu'il a établies. La cinquiéme Partie eſt un aſſemblage de préceptes & d'aphoriſmes, tirés de la pratique ordinaire, auſquels eſt jointe une courte explication, pour les rendre plus intelligibles aux Etudians en Chirurgie.

Ce n'eſt pas ſeulement à ces Etudians que le Livre de M. le Dran peut être utile : la clarté méthodique qui y régne, & les régles excellentes qu'il renferme, jointes aux obſervations & aux experiences de l'Auteur, rendent ſon Ouvrage digne de l'attention des Maîtres de l'Art. Les Militaires mêmes, & tous ceux qui ſont expoſés quelquefois aux hazards des armes à feu, ne doivent pas ce me ſemble le négliger. Que ces Livres, utiles à l'humanité en general, ſont préférables à tant de Livres de curioſité ou d'amuſement, auſquels bien des perſonnes conſacrent leur loiſir !

Je ſuis, &c.

Ce 4 Décembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVIII.

APrès vous avoir rendu compte, Monsieur, de tout ce qui regarde l'Histoire Civile & Ecclésiastique du Japon dans le Livre du P. de C. Il me reste à vous entretenir de l'Histoire naturelle. Mais je crois auparavant devoir vous dire quelques mots d'une addition au Livre quinziéme, où il s'agit des Peuples d'Yesso. Au premier aspect on les prendroit pour des Barbares plongés dans l'ignorance de tous les devoirs de la société. Mais lorsqu'on les fréquente, on est détrompé. Ce sont des hommes doux, humains, & naturellement vertueux. Ils ont surtout beaucoup de pudeur, & l'Auteur en rapporte plusieurs exemples, entr'autres celui-ci : » Les petites filles courent quelquefois

Suite de l'Histoire du Japon. Tome II.

» toutes nuës par un beau tems ; mais » lorſqu'elles rencontroient nos gens » (les Hollandois) elles témoignoient » aſſez, en baiſſant la tête, & en croiſ» ſant leurs cuiſſes, la honte qu'elles » avoient de paroître en cet état. «

A la ſuite de cette deſcription eſt une eſpéce d'Apologie des Jeſuites, pour détruire certaines calomnies. Le mérite & le ſuccès étant toujours l'objet de l'envie, il eſt à croire que leurs vertus & leurs heureux travaux donnerent lieu à ces fauſſes accuſations ; & de l'impuiſſance de les prouver naquirent le dépit, la haine & la fureur. Je vous ai dit en général, quelle fut la cauſe de la proſcription de la Religion Chrétienne au Japon. D'autres Miſſionaires moins prudens, ou moins zélés, furent en partie cauſe de ce malheur irréparable. L'indiſcrétion d'un Pilote Caſtillan ne contribua pas peu à ruiner des établiſſemens qui avoient tant coûté. Cet homme ſimple, que l'Auteur appelle un *malheureux*, voulant faire parade de la puiſſance de ſon Souverain, s'aviſa de montrer ſur une Mappemonde l'étendue de terre qu'il poſſedoit. Les ſpectateurs ſurpris demanderent, de quels moyens on s'étoit ſervi pour former une ſi vaſte

Monarchie, qui comprenoit près d'un tiers du Monde. Il répondit avec naïveté : » Nos Rois commencent par envoyer dans le Pays qu'ils veulent » conquerir des Religieux, qui engagent les peuples à embraſſer notre » Religion; & quand ils ont fait des progrès conſidérables, on envoye des » troupes, qui ſe joignent aux nouveaux Chrétiens, & qui n'ont pas » beaucoup de peine à venir à bout du » reſte. « On peut s'imaginer quelle impreſſion un tel diſcours fit ſur l'eſprit d'un Peuple ombrageux. On n'a que trop vû des effets de ces ſacrileges & pernicieuſes maximes, & le Japon ne s'en ſeroit peut-être pas lui-même garanti, ſi les Japonnois n'avoient été d'autres hommes que les Indiens & les Américains, & ſi les ſages Miſſionaires de la Compagnie de Jeſus avoient voulu prêter leur miniſtere à une pareille politique.

Nangazaqui étant la ſeule Ville du Japon, où les Europeans abordent, elle eſt auſſi la ſeule dont on connoiſſe la ſituation avec un peu d'exactitude. L'Auteur décrit ſa ſituation, ſes fortifications, ſes agrémens, ſes incommodités, & généralement tout ce qui peut piquer la curioſité. Il n'oublie pas le

Quartier des Courtiſanes, appellé *Kaſiemats* en Japonnois. C'eſt, dit-il, de tous les Quartiers de la Ville celui où ſont les plus jolies maiſons, & où le peuple ſe rend le plus volontiers, ſoit qu'il y ſoit attiré par la bonté de l'air qui y regne, & par l'agréable ſituation, ſoit pour être plus à portée de ſatisfaire une paſſion infame. Le Quartier conſiſte en deux grandes ruës, dont les maiſons ſont toutes habitées par des filles publiques. Dans ce pays les parens indigens ou avares ont la permiſſion de vendre leurs filles à ceux qui gouvernent les *Kaſiemats*, qui ont grand ſoin de leur éducation, leur font apprendre à danſer, à chanter, à joüer des inſtrumens, à écrire des Lettres. » En un mot, dit l'Auteur, ils ne négligent rien, pour perfectionner en » elles les qualités & les agrémens, » que les perſonnes de ce ſexe ſçavent » ſi bien mettre en uſage, pour ſéduire » les cœurs. Les anciennes inſtruiſent » les plus jeunes dans ce dangereux Art » (ſi cependant la nature corrompuë » n'en eſt pas le meilleur maître) & » pour prix de leurs leçons, elles en » reçoivent tous les ſervices dont elles » peuvent avoir beſoin. Celles qui » réüſſiſſent le mieux à accréditer la

» maiſon où elles demeurent, ſont » auſſi mieux traitées que les autres ; » mais quoiqu'il y ait des filles à tout » prix, il eſt défendu ſous de groſſes » peines de rien exiger au-delà d'un » certain prix marqué par le Magiſ- » trat. « S'il leur prend envie de ſe marier, non-ſeulement elles trouvent aiſément des maris, mais même on les recherche avec quelqu'empreſſement, par l'eſtime que l'on a de leur éducation ; l'infamie de leur métier ne rejaillit que ſur l'indigence ou l'avarice de leurs parens, gens la plûpart de la lie du peuple.

Quelqu'agrément que l'on trouve à Nangaſaqui, il eſt difficile qu'une Ville tumultueuſe, remplie d'étrangers & de ſoldats, n'ait ſes incommodités. L'Auteur n'a pas manqué de les peindre, à peu près comme Deſpréaux décrit les embarras de Paris. » Il ſe fait jour & » nuit, dit-il, un bruit fort incommo- » de dans cette Ville. Tout ce qui s'y » vend, ſe crie dans les ruës comme » à Paris ; & les Ouvriers qui travail- » lent à la journée, s'encouragent les » uns & les autres, en criant ſur un » certain ton, qui impatiante beaucoup » ceux qui n'y ſont pas faits. Les Ma- » telots ſont à peu près la même choſe

» dans le port. Le Guet, qui court, &
» les sentinelles qui sont en faction,
» éveillent tout le monde, pour aver-
» tir qu'ils ne dorment pas. Ils ont aussi
» pour marquer les heures deux grosses
» piéces de bois, qu'ils battent l'une
» contre l'autre, & qu'on entend de
» fort loin. Les Chinois augmentent
» encore le tintamare, surtout le soir,
» quand ils allument en l'honneur d'u-
» ne Idole, nommée *Maatso-Bosa*, des
» morceaux de papier, qu'ils jettent
» ensuite dans la mer, ou qu'ils por-
» tent cette Divinité en procession au-
» tour de leurs Temples, au son des
» Tambours & des Cymbales : mais
» tout cela est peu de chose en compa-
» raison des cris que poussent les Bon-
» ses & les Parens des Agonisans &
» des Morts. A ces cris succedent en
» certains jours des chants accompa-
» gnés de carillons de cloches, qui
» n'ont rien que de désagréable ; en
» sorte qu'il n'est pas aisé de s'accoutu-
» mer à vivre dans cette Ville, quand
» on n'y est pas né. «

Plusieurs Peuples, & surtout les Grecs, n'ont rien eu tant à cœur que de rendre leurs Temples magnifiques. D'autres, à qui la nature avoit refusé ces riches métaux, que les hommes

estiment, ont taché par la délicatesse de leur travail de donner au bois & à la terre plus de beauté que n'en ont l'or & l'argent. Mais aucune Nation n'a sçu, comme la Japonnoise, joindre à une grande simplicité tant de noblesse & de grace. Le bois & la pierre, qui ont succédé à une plus riche matiere, y sont maniés avec tant d'art par d'habiles Ouvriers, qu'on ne peut les voir sans admiration. Les Statuës mêmes des Dieux sont faites avec beaucoup de proportion & de goût; de sorte qu'on peut juger par ces travaux que nous ne sommes pas les seuls, qui possedions l'Art de l'Architecture & de la Sculpture.

Des Temples l'Auteur passe aux Théatres du Japon. On y voit des Décorations & des Machines surprenantes, mais jointes à une Musique bisarre, composée de flûtes, de tambourins, de cymbales & de grosses cloches; ce qui compose, dit l'Auteur, un charivari fort agréable aux oreilles Japonnoises; on y voit aussi des danses sans nombre. Ces Peuples ont cela de particulier, que chez eux on régle le chant sur les mouvemens du corps & sur la danse. *Ces danses*, ajoûte-t'il, *ne sont pas vives; à cela près, elles ne sont*

pas inférieures aux nôtres. A l'égard des machines, il faut avoüer qu'après les Chinois, nul Peuple n'est si bon Machiniſte que les Japonnois. Nos Décorateurs d'*Opera* auroient beſoin d'aller prendre des leçons en ce païs-là, pour apprendre l'art de varier un ſpectacle. Ils apprendroient à faire paroître des Geans monſtrueux, des Montagnes ambulantes, des Palais, des Jardins, des Puits, une Mer, & d'autres choſes, que nous ne pouvons imiter que ſur une toile immobile.

Quoique les Japonnois ſoient amoureux des Machines, & des décorations, ils ne négligent pas le plaiſir de l'eſprit & de l'oreille, & ils ont des Comédiens, dont ils ſont plus charmés que nous ne le ſommes des nôtres. Le ſujet de leurs Piéces eſt ordinairement tiré de l'Hiſtoire des Dieux & des Heros. On repreſente en vers leurs avantures & leurs principaux exploits, quelquefois leurs intrigues amoureuſes. Ils mêlent ordinairement dans une ſuite de Scénes, les genres Tragique, Comique, Lyrique & Pantomimique.

Mais venons à l'Hiſtoire naturelle du Japon. Il s'agit d'abord de la maniere de traiter les malades en ce païs. Chez nous la Phlebotomie &

la Purgation ſont les deux remedes univerſels, pour rétablir la nature dérangée ; les Japonnois, qui les ignorent, ou les mépriſent, leur en ſubſtituent deux autres, qui ſont l'aiguille & le feu, l'une contre les obſtructions, & les dépôts, ſources, ſelon eux, de toutes les maladies ; & l'autre contre les vents, qui occaſionnent toutes les douleurs aiguës. Ils ſe ſervent ſur-tout de l'aiguille, comme d'un remede ſouverain contre une colique dangereuſe, particuliere au Japon, & qui eſt cauſée par le *Sacki*, lorſqu'on boit cette liqueur froide. Outre les accidens dangereux qui la ſuivent, elle cauſe ordinairement la chûte du poil aux parties naturelles ; de ſorte, comme le remarque l'Auteur, que les Japonnois & les Japonnoiſes ſont preſque tous *impubes*.

Les aiguilles, dont on ſe ſert, doivent être d'or & d'argent, & demandent une certaine façon que tout Ouvrier ne peut pas leur donner : & pour qu'il n'arrive pas d'accident par la mauvaiſe manufacture de ces aiguilles, outre l'habileté requiſe, il faut encore des Lettres Patentes ſcellées du ſceau de l'Empereur, pour avoir la permiſſion d'en fabriquer. La figure en eſt arbi-

traire, mais communément elle reſſemble à celle des ſtilets, avec leſquels les Indiens écrivent. La maniere de s'en ſervir eſt de fraper deſſus avec un marteau, mais doucement & à diverſes repriſes, pour la faire entrer dans la partie malade. En la retirant on preſſe cette partie avec le doigt, comme pour en faire ſortir le vent qui y étoit comprimé. L'habileté en ceci conſiſte moins à bien enfoncer l'aiguille, qu'à connoître préciſément le ſiége de la douleur, & juſqu'où il faut que l'inſtrument parvienne. On attribuë à ce remede un effet auſſi prompt que merveilleux; en ſorte que les Hollandois, qui en ont reconnu l'utilité, l'ont adopté, & s'en ſervent dans leurs Colonies voiſines du Japon.

L'autre Spécifique paroît plus ſupportable, mais la différente temperature de l'air empêche qu'on ne puiſſe en faire uſage en Europe; ce qui doit cauſer bien du regret, puiſqu'il a la vertu de guérir la Goutte & les Rhumatiſmes. La maniere de s'en ſervir eſt de prendre des feüilles d'arboiſe, dont on fait une eſpece de coton, & de ce coton on fait de petites pelottes allongées, qu'on applique ſur la partie malade, & auſquelles on met le feu. Ce

duvet ne produit qu'une chaleur moderée, qu'un malade peut ſuporter pendant quelque tems ſans douleur vive. On juge par la diſpoſition de la cicatrice, quel doit être l'effet du remede, & ſi le malade doit craindre ou eſperer; & en cas de danger, on a recours à de nouveaux médicamens. On vend chez les Libraires, & on crie même dans les ruës, la maniere de ſe ſervir de ce remede, apellé *Moxa*.

On voit au Japon à peu près les mêmes animaux domeſtiques que chez nous, des chevaux, des taureaux, des cochons, des chiens, des chats, &c. mais la plûpart ſont ſauvages, par le peu de ſoin qu'en prennent ces Inſulaires. Les moutons mêmes habitent les forêts & les montagnes; parce qu'on ignore l'utilité qu'on peut retirer de leur laine, & que la Métempſicoſe, dit l'Auteur, qui eſt univerſellement reçuë dans ce païs-là, empêche qu'on ne les tuë. Je ne ſçai ſi cette raiſon eſt ſolide; à la Chine, comme au Japon, la Métempſicoſe eſt reçuë, & cependant on y mange fort librement & ſans ſcrupule de la chair de toutes ſortes d'animaux. C'eſt que la gourmandiſe a encore plus de pouvoir que la ſuperſtition.

En parlant du chien, l'Auteur rapporte un fait, ou plutôt un conte, qui fait juger que les Japonnois donnent aux conſtellations les mêmes noms que nous leur donnons; noms, qui nous viennent des Bergers Arabes, qui ont été les premiers Aſtronomes. Le Cubo-Sama *Tſinajos*, étant né ſous la Conſtellation du Chien, eut, à l'exemple d'Auguſte, beaucoup de conſideration pour un animal, qu'il croyoit avoir préſidé à ſa naiſſance. Ses Sujets ſe firent un devoir de reſpecter l'objet de l'eſtime de leur Souverain, & bientôt, juſqu'aux plus petits mâtins, furent érigés en autant de petits Dieux, qui en devinrent ſi inſolens, qu'on n'oſoit ſe montrer dans les rues ſans courir riſque d'être mordu. On alla juſqu'à leur ériger de petites Chapelles en forme de Loges, & on leur donna des Directeurs qui prenoient ſoin de leur ſanté. On regardoit leur mort comme un grand malheur; en ce cas il falloit les aller enterrer ſur le ſommet de quelque montagne. On ne pouvoit leur faire du mal ſans courir riſque d'être puni; quiconque en tuoit, ſe rendoit coupable d'un crime capital. Leurs Gardiens ſeuls avoient droit de recevoir les plaintes des lezés, & en con-

ſéquence de les châtier. Mais après la mort de cet Empereur les Japonnois ceſſerent d'avoir du reſpect pour les chiens, & ſe dédommagerent amplement de la contrainte où ils avoient été juſqu'alors. La Divinité canine fut accablée de tant de mauvais traitemens, qu'elle alla dans les bois chercher un azile, & depuis ce tems-là les chiens ſont devenus ſauvages, & il y en a peu qui vivent avec les hommes. A leur place les chats ſont devenus les mignons des Dames, & c'eſt actuellement (*tout comme ici*) l'animal en faveur.

Dans l'île de *Mijoſima* il y a une eſpece particuliere de Dains fort doux & fort aprivoiſés. C'eſt encore un crime capital de les tuer. Mais parlons des Inſectes, à l'étude deſquels un célébre Naturaliſte de notre ſiécle n'a pas dédaigné de donner la plus ſérieuſe application. Le Japon en produit, qui valent bien ceux dont il parle dans ſon Ouvrage. Le plus particulier à mon gré eſt celui qu'on apelle la Fourmi blanche. C'eſt un fleau domeſtique, qu'on ne doit pas moins craindre que le feu. Les Japonnois l'apellent *Do-Toos*, c'eſt-à-dire *Forceur*, nom qui lui convient parfaitement; car rien ne ré-

fête à sa voracité, que les pierres & les métaux. C'est le plus dangereux ennemi qu'on puisse avoir dans un magazin. Il travaille avec une telle promptitude, qu'il a tout gâté avant qu'on s'apperçoive qu'il est dans un endroit; le mal est qu'il ne va jamais qu'en bande, comme nos fourmis, avec lesquelles il est toujours en guerre. Ils se donnent souvent de sanglantes batailles, au sujet d'une habitation, & plus d'une taupiniere a été engraissée du sang des vaincus. Ces fourmis blanches ne peuvent souffrir le grand air, & lorsqu'elles veulent se transporter dans une autre habitation, elles construisent de longues voûtes ou arcades, dont leurs excrémens fournissent aparemment les matériaux; & à la faveur de ces voûtes, qui leur servent de retranchement contre leurs ennemis, elles vont & viennent tranquillement, sans que rien les arrête. Le seul moyen de les bannir d'un lieu est d'y semer du sel. Koempfer, de qui le P. de C. a tiré ces faits & la plûpart de ceux qui ornent son Ouvrage, dit que ces Insectes sont armés de quatre pincettes recourbées & tranchantes; le même Auteur ajoûte, qu'étant à la côte de Malabar, & s'étant un jour couché à minuit, à son ré-

voit il vit ſur ſa table une petite voute de la groſſeur du petit doigt : la curioſité le porta à examiner, & il vit que ces fourmis étant ſortis du plancher, avoient paſſé à travers le pied de la table, & qu'après avoir continué leur trou au travers de cette table, elles avoient repercé l'autre pied, & étoient rentrées dans le plancher, & le tout dans l'eſpace de quelques heures. Sans doute que ſi M. de Réaumur étoit à portée d'avoir de ces petits animaux, l'exacte recherche qu'il feroit de leur manége, lui découvriroit d'autres particularités, échapées au Chirurgien Allemand.

Le ver à tuyaux, dont il eſt parlé dans le *Spectacle de la Nature*, a quelque raport avec cette fourmi blanche, quant à ce qui regarde ſa voracité ; mais on ne peut pas dire que ce ſoit le même animal, puiſque l'un va toujours en grande troupe & que l'autre n'eſt pas ſi accompagné. D'ailleurs, par ce qu'on a dit des vers qui épouvanterent ſi fort la Hollande, on a pû juger que c'étoit un reptile Amphibie, d'une certaine groſſeur ; au lieu que l'autre eſt une fourmi, à qui la nature a accordé de marcher avec des jambes. Le ver à tuyau me fait faire une réflexion, que je prie l'Auteur de cet

agréable Livre de me permettre. En admettant ces vers dans l'épaisseur des pieces de bois, sont-ils mâles ou femelles, ou s'insinuent-ils plusieurs ensemble : c'est ce que l'Auteur ne dit point ; cependant il dit en parlant de ce vers : *sans sortir de chez lui, il devient pere d'une fourmilliere* ; * ce qui suppose nécessairement, qu'ils sont plusieurs de different sexe qui s'insinuent dans le même trou.

Si la Chenille dans ses differentes metamorphoses nous fournit des particularités curieuses, elle n'est pas la seule à qui la nature ait accordé de se transformer, & M. de R. nous parle dans son Livre de plusieurs autres insectes, qui ont cet avantage. Mais nul de ces insectes ne se transforme d'une maniere si extraordinaire, que celui qu'on voit au Japon, appellé *Kuba-Sebi*. Sa figure & sa grosseur sont à peu près les mêmes, que celles d'une grosse mouche, qu'on voit voler ici le soir dans l'Eté, & qui porte un nom indécent ; mais il n'a point d'aîles. Ses jambes sont extrémement déliées. Il se tient caché pendant l'hyver ; mais dès que le beau tems commence à renaître, il sort de sa retraite, monte sur

* Spectacle de la Nature, Tom. III.

quelqu'Arbre, ou il s'attache étroitement, en attendant l'heure de sa transformation. Lorsqu'elle est arrivée, on le voit se fendre en long; & ce qui étoit animé il y a un moment cesse de l'être, & n'est plus qu'un étui, d'ou sort un Escarbot volant, qui paroît d'abord plus grand que sa prison. Gesner, qui a eu connoissance de cet Escarbot, le depeint dans son Histoire naturelle sous le nom de Cigale, apparamment à cause du bruit aigu & perçant qu'il fait avec ses ailes dès l'instant même de sa naissance. Les bois & les montagnes, dit l'Auteur, retentissent du bruissement de ces petits animaux, qui disparoissent peu à peu vers les jours caniculaires: on croit qu'ils rentrent dans la terre, pour y subir une nouvelle metamorphose, & reparoître l'année suivante dans le même état où ils avoient paru d'abord. C'est une idée que peu de Physiciens goûteront.

Quelle moisson abondante pour un Naturaliste, & quel objet inépuisable de curiosité offrent ces insectes du Japon! Il en est encore un, que sa beauté fait cherir des Dames, qui ne dedaignent pas de le mettre au nombre de leurs bijoux. Qui empêche que nous ne fassions le même honneur à certai-

nes chenilles, & à certaines mouches, à qui la nature a prodigué ses richesses? L'Ouvrage de M. de Reaumur ne pourroit-il point mettre ces bijoux à la mode.

L'Arcadie de Sannazar.

Vous connoissez *l'Arcadie* de Sannazar, Poëte Napolitain, connu par ses Eglogues & ses Epigrammes Latines, & par son Poëme *de partu virginis*. L'Arcadie, Pastorale écrite en Italien, & dont il paroît une nouvelle traduction Françoise par M. P. est un Ouvrage mêlé de prose & de vers, contenant douze Eglogues & autant de recits qui les précedent. Ce sont divers amusemens, jeux, enchantemens, sacrifices magiques, & entretiens de bergers, qui se racontent leurs avantures, chantent leurs amours, ou déplorent leur misere. Le Traducteur observe dans sa Préface que Sannazar est toujours, mais sous differens noms, un des Bergers, qui se plaint de ses malheurs, ou se loüe de sa bonne fortune. Mais comme la vie de ce Poëte est peu connuë, on ne peut faire qu'une application imparfaite & incertaine de plusieurs traits, qui ont eu sans doute leur objet. Il paroît, par l'Epoque de sa naissance en 1458, qu'il a vécu pen-

dant les guerres des Roys de France Charle VIII & Loüis XII, contre la Maison d'Arragon, pour le Royaume de Naples. Il nous apprend qu'il étoit né dans cette Ville, non d'un sang obscur, mais d'une ancienne & illustre famille. Il nomme les Villes, les Châteaux, les Terres, qui avoient appartenu à ses ancêtres, & dont la Reine Jeanne II les avoit dépoüillés. » Il » seroit trop long, dit-il, dans la Prose » VII, de vous raconter les disgraces » qu'essuierent mon ayeul & mon pe» re : je passe aux dernieres années du » grand Alfonse d'Arragon. Ce fut » dans ce tems que je naquis, sous les » funestes augures d'apparition de co» mete, de tremblemens de terre, de » peste, de batailles sanglantes. Nour» ri dans un état de pauvreté, ou pour » parler plus exactement, dans une » honnête médiocrité, ainsi que le » voulurent mon étoile & mes destins, » &c. « La sixiéme & dixiéme Eglogues sont une vive peinture de ses malheurs. » Des gens (dit-il) qui n'y » ont aucun droit, moissonnent le blé » de nos campagnes :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit.

Sannazar étoit dans la même situation

où se trouva Virgile, quand il fut chassé de sa maison de campagne par le Centurion Arius : mais il ne trouva pas comme lui un Mécénas, pour rentrer dans ses biens. Il abandonna son pays, dont Ferdinand Roy d'Arragon & de Castille s'étoit emparé, & il se refugia en France avec Frederic chassé de ses Etats : car il ne voulut jamais abandonner ce Prince, pour qui il avoit porté les armes. Cependant le chagrin de se voir éloigné de sa patrie, joint à la douleur d'être séparé d'une Maitresse qu'il y avoit laissée, lui fit peindre des plus affreuses couleurs le lieu de sa retraite, sous le nom d'Arcadie. Qui reconnoîtroit la France au portrait si peu ressemblant qu'il en fait (Prose VII), Lorsqu'il la nomme, *triste & solitaire Arcadie, qu'il ne croïoit pas qui fût un séjour agréable, non seulement pour de jeunes gens élevés dans de grandes Villes, mais même pour les bêtes les plus sauvages ?* Il quitte enfin cette Arcadie, & retourne en Italie, dont il fait le voïage d'une façon merveilleuse : & comme autrefois Arethuse fuïant Alphée vient de Grece en Sicile par dessous la Mer, notre Poëte, guidé par une Nymphe dans des Grottes souterraines, où il voit les

Dieux de pluſieurs Fleuves, eſt conduit juſqu'à la ſource du Sebete, petite riviere de Naples ſa chere patrie, pour laquelle il ſoupiroit depuis longtems : avanture, qui termine l'Ouvrage.

On remarque dans cette Paſtorale un grand nombre d'endroits imités de Virgile. Les honneurs funébres rendus à ſon pere ſous le nom d'Androgeo, ſont preſqu'une copie de ceux que Virgile fait rendre au Berger Daphnis dans l'Eglogue cinquiéme. » Telle que la » vigne (dit un Berger) eſt la gloire de » l'orme, & le taureau celle des trou- » peaux, tels que les épics flottans ſont » l'ornement de nos campagnes, tel » tu fus la gloire & l'ornement de nos » contrées. . . Les Déeſſes de ces lieux » pleurerent ta mort funeſte : Les ruiſ- » ſeaux, les rochers & les bois furent » témoins de leurs larmes. . . Le Soleil » refuſa pluſieurs jours de ſe montrer. » Les troupeaux ne burent point, & » ne prirent aucune nourriture : La » douleur fut ſi grande, que dans la » prairie, comme dans le bois, tout » répétoit le nom d'Androgeo. « La neuviéme Eglogue reſſemble encore au *Palemon* de Virgile : même plan, & ſouvent mêmes images & mêmes ſentimens. Notre Poëte ne s'eſt pas contenté d'i-

miter les Eglogues de Virgile. Les jeux qu'il fait célébrer (Prose II) au tombeau de sa mere Massilia, sont d'après les combats du 5 Livre de l'Eneïde en l'honneur d'Anchise.

Ces remarques ne doivent pas diminuer les éloges dûs au Poëte Italien: Les larcins faits aux Grecs & aux Latins ne passent point pour plagiat, lorsqu'on écrit dans une autre Langue. Ce sont ces heureuses imitations, qui répandent tant d'agrément sur les bergeries de Racan, sur les Eglogues de Segrais. Il seroit à souhaiter que nos Poëtes, qui depuis ont écrit dans le même genre, eussent aussi pris les Anciens, ou plûtôt la Nature, pour modele, & qu'ils n'eussent pas, par un goût de faux bel esprit, *de nos vieux Pasteurs mépriſé les conſeils.* * Nous avons aujourd'hui deux Poëtes Bucoliques, qui ont sçu se garantir heureusement de cet écueil. ** Au reste Sannazar donne dans cet Ouvrage des preuves suffisantes de la beauté & de la fécondité de son génie, par le grand nombre & l'agréable variété des images champêtres, & par les sentimens naïfs & délicats dont il est rempli. Nous

* Eglogue de M. Rousseau.

** Messieurs Roi & Richer. Le *Daphnis* de ce dernier me paroît un Chef-d'œuvre.

n'approuvons pas néanmoins certaines penſées dépourvûës de juſteſſe & de ſimplicité, telles que les ſuivantes : (Eglogue 2.) *Bergers, qui nous écoutés, ſ'quelqu'un de vous a beſoin de feu, pour rechauffer ſon troupeau, qu'il vienne ici : il trouvera en moi une Salamandre.* Et dans l'Eglogue 8. *Combien de fois les montagnes & les rivieres ont-elles ri de tes égaremens ? jamais la pitié n'a fait en ta faveur ni mouvoir les unes, ni arrêté les autres.* Ces montagnes qui *rient*, me font ſouvenir d'une penſée burleſque, que j'ai lûë dans la *Silvie* de Mairet, où ce Poëte, imitateur de Sannazar, fait *éclater les chênes de rire.* Dans l'Eglogue 12 le Berger Sommonzio dit à un autre Berger : *Si tu t'aviſes de répéter ſouvent ces mots, mon cher Barcinio, je crains qu'en ſoupirant ſous ces treilles baſſes, tu ne les embraſes quelque jour.*

Ces excès après tout ne ſont pas fréquens dans notre Auteur, & ſuivant la remarque de ſon judicieux Traducteur, il s'eſt à cet égard renfermé dans des bornes, que les Auteurs de ſa Nation ont ſouvent franchies. Il remarque auſſi avec raiſon que ce genre de Paſtorale a quelque choſe de moins frappant, que celle qui ſe ſoutient par l'action ou la repreſentation, telle que le *Paſtor fido*

du Guarini, & l'*Aminte* du Taſſe. Nous ajoutons à cette obſervation, que ces Paſtorales Dramatiques intéreſſent moins que les Paſtorales hiſtoriques, telles que celle de *Daphnis & Chloé* de Longus. Les Paſtorales Dramatiques ſont froides ſur le Théatre, & ne réüſſiſſent point.

Du reſte, quoique cet Ouvrage ſoit un mélange de proſe & de vers, on trouve autant de poëſie dans les récits en proſe que dans les Eglogues : également remplies d'images & de ſentimens, ils ne différent les uns des autres que par la meſure, dont la variété répand un agrément dans l'original Italien, qu'il a été impoſſible de conſerver dans la traduction uniforme en proſe Françoiſe. Cependant elle eſt eſtimable par la douceur de l'expreſſion & la pureté du langage. Ce Livre ſe vend chez Nyon le fils, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel.

Je ſuis, &c.

Ce 7 Decembre 1737.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilége, Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLIX.

Traité du vrai mérite.

UN Ecrivain, Monsieur, qui sans briguer le titre d'esprit supérieur, se propose uniquement de s'occuper lui-même, & d'être utile par sa plume à la société, peut compter sur l'heureux succès de ses productions, s'il joint à un grand jugement un esprit cultivé par la lecture des meilleurs Livres. Peu jaloux de passer pour créateur, il recueille les pensées justes & vraies, éparses en divers Auteurs, & qui ont rapport au sujet qu'il a entrepris de traiter. S'agit-il de Morale? il va droit à son but, & se saisit de tout ce que les bons Livres renferment d'excellent. Ecrit-il sur la Littérature? il prend le chemin le plus droit, le plus sûr, le plus battu. En un mot son objet prin-

cipal est de lier & de fondre habilement un grand nombre de pensées originales, qui ne sçauroient jamais éclorre de la tête d'un seul homme. Ce que la gloire de cet Imitateur judicieux perd du côté de l'invention, elle peut le regagner du côté de l'art & du goût. Je suppose néanmoins assez de génie dans cet Auteur pour bâtir heureusement sur le fond des Ecrivains célébres, & pour se rendre leurs idées propres. Je suppose encore qu'il n'est point de ceux qui s'imaginent qu'à force d'enjoliver certaines pensées, parées d'une beauté naturelle dans nos excellens Auteurs, ils passeront pour originaux; mais qu'il préférera toujours la nature au fard & à l'affectation. Vous adoptez une pensée excellente tirée de Montagne, de Nicole, de Pascal, de Malebranche, &c. Pour me dépaïser, vous lui donnez un air efféminé & précieux, un air de ruelle; & par ce petit artifice vous vous en attribués le fond & la substance: vous n'êtes qu'un plagiaire méprisable, qu'un fade & ennuieux copiste. J'aime mieux un Ecrivain plein de candeur, qui, sans vouloir grossir dans l'imagination des autres l'idée de ses talens, me dit sans détour: » Rien » n'est à moi de tout ce qu'on va lire.

» Si j'avois eu la mémoire plus fidéle,
» j'aurois cité à chaque ligne le Livre
» & la page où je l'aurois pris ; & puis-
» que tout eſt volé, la vanité me ſié-
» roit mal.... Mon Livre eſt un ramas
» de fragmens. J'imite ceux qui ne ſça-
» vent ni broder, ni peindre, & qui
» veulent travailler en s'amuſant, ils
» ont inventé une ſorte de découpure
» nouvelle, dont on remplit le vuide
» d'un reſte de drap d'argent, ou d'un
» bout de ruban d'or ; mille piéces &
» toutes les couleurs entrent dans l'ou-
» vrage : & quand le morceau eſt fini,
» on voit une figure, des fruits étran-
» gers, un pot de fleurs, qui ne ſont
» pourtant que des coupons de toute
» eſpéce colés ſur le papier ; voila à
» peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé
» mes matieres, j'en ai rempli une
» découpure aſſez biſarre, j'ai couſu
» des coupons, & j'ai fourni le liſeré. «

Tel eſt le modeſte langage de M. le Maître de Claville, ancien Doyen du Bureau des Finances de Roüen, Auteur du *Traité du vrai mérite*, * &c. Cependant à quelques citations près, les matériaux qu'il aſſure avoir empruntés, ſont ſi bien employés, & placés ſi naturelle-

* Nouvelle édition, chez Saugrain 1737. 2. vol. *in*-12.

& aimable, qui donne des préceptes solides, ornés de peintures vives & naturelles. Mais je trouve un peu de trivialité dans un grand nombre de maximes morales, littéraires, & métaphysiques : Il y a peu de méthode & beaucoup de répétitions ; l'Auteur paroît les aimer autant que le sage Nestor. En un mot, c'est un jardin, où l'on rencontre quelques beautés, mais qui n'ont ni ordre ni symmetrie, & dont les arbres ont poussé des branches, qu'il seroit nécessaire de couper, pour leur donner une forme plus réguliere, & pour les empêcher d'étouffer celles qui méritent d'être conservées. Voila ce qu'on peut dire *pour & contre* cet Ouvrage.

L'Auteur compare son Livre à celui de la Bruyere, mais avec une prudente modestie. Car quel Moraliste a jamais eu droit de se comparer à ce grand Ecrivain ? » Son Ouvrage, dit-il, est » plein, fort, nourrissant ; tout est » principe, maxime, sujet de médita» tion. Le mien est plus développé, » plus à portée de ceux dont l'esprit » n'est pas encore tout-à-fait formé. » Qu'on ne s'imagine pas pourtant que » je me place à côté de ce grand hom» me ; nous régentons dans le même » Collége : lui, la Rhétorique, moi,

» la ſixiéme. J'ébauche la matiere, il » la finit ; le principal objet de mon » Ouvrage eſt de tracer le plan d'une » bonne éducation. « La Bruyere eſt ſon héros, auſſi le cite-t'il ſouvent, & il aſſure qu'*il n'a rien vû de plus beau dans la Littérature que ſon Livre.* C'eſt dans la Préface qu'il s'exprime ainſi ; Préface qui eſt un canevas brodé d'une maniere ſinguliere, & où eſt repréſenté tout le plan de l'Ouvrage, avec la réponſe aux critiques qui en ont été faites. » Cette Préface, dit-il, n'eſt » que le *Compendium* de la Philoſophie » dont je vais dicter les cahiers, & l'on » juge bien par cet abregé qu'elle » n'eſt barbouillée ni de *Coſare*, *Cameſ-* » *tres*, ni de *Baralipton*. Elle ne ſentira » point la pouſſiere de l'Ecole ; & par » là même elle ſcandaliſera le tiers-or- » dre du Païs Latin.

» Ce n'eſt pas un petit talent, ajou- » te-t'il p. 14, de lire chaque genre de » littérature, dans le goût qui lui eſt » propre : telle eſt la différence des » goûts, que ſi dix examinateurs, *con-* » *noiſſeurs*, *& de ſang froid*, ſe char- » geoient de faire dans une aſſemblée » choiſie une analyſe exacte & raiſon- » née d'un Livre dont on parle bien & » mal, toutes les remarques ſeroient

» différentes ; & le Livre seroit loüé &
» blamé dans les mêmes endroits. « S'exprimer ainsi, c'est convertir la critique en un art frivole, c'est introduire un vrai Pyrrhonisme en fait de goût pour les Ouvrages d'esprit, comme a fait un certain Traducteur que vous connoissez. Je soutiens que des Connoisseurs, partagés peut-être sur des beautés ou des défauts peu marqués, se réuniront toujours à loüer ou à blamer ce qui est évidemment bon ou mauvais : le fait est inconteſtable. Je ne conçois donc pas comment l'Auteur, partisan décidé de la saine critique, a pu tenir un pareil langage. » Il me » semble, dit-il pag. 255, que le don » de juger sainement des Ouvrages d'es- » prit est un des plus grands avantages » de la Littérature. A mesure que l'es- » prit s'enrichit, on acquiert la justesse. » La délicatesse vient après, *qui nous* » *apprend à démêler le meilleur & avec le* » *bon.* « Vous voyez que M. de Claville réfute M. de Claville.

Notre Auteur ne prétend pas faire de son Eleve un Petit-Maître bel-esprit, qui fasse parade de son ignorance. Il veut que ses parens lui compoſent une petite Bibliotheque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à

orner l'esprit, & de ce qui convient à la profession qu'il a embrassée. » Est-ce » un travail, dit-il, que d'acquerir » un peu de politesse & d'érudition ? » Posséder Horace, & sçavoir vivre, » c'est tout ce que j'exige à quinze ans. » Assurément je ne suis pas cher; bien » entendu pourtant que peu à peu le » cabinet & l'usage du monde feront » le reste. « Il conseille à son disciple un peu plus bas, de lire Virgile & Cicéron; mais il ne veut pas qu'il ne soit qu'un sçavant. « Il ne s'agit entre nous, » dit-il pag. 50. ni de décliner *Musa*, » ni de soutenir au College Royal une » These en Langue Hébraïque. Je ne » leur propose qu'un milieu judicieux » & amusant entre l'ignorance & le » profond sçavoir. J'admire les hom- » mes vraiment doctes, comme les » vrais dévots. Mais je suis si persuadé » qu'il est peu de Sçavans, qui d'ail- » leurs ayent du mérite, que j'ai tou- » jours craint de me gâter le peu que » j'ai d'esprit, si je me hérissois d'un » sçavoir inutile. « C'est ainsi que parle un homme du monde, qui fait usage de sa raison. Nous n'acquerons presque jamais une qualité qu'aux dépens de l'autre; un Sçavant profond est ordinairement un mauvais Philosophe, &

un pitoyable Juge d'ouvrages d'esprit. Peut-être aussi n'est-il né que pour sçavoir des Langues & pour retenir des faits. Voulez-vous un exemple éclatant du peu de goût d'un Sçavant en fait de Poësie, &c. Lisez les *Mémoires* en Latin *de M. Huet*.

L'Auteur recommande d'étudier principalement la Langue Françoise ; mais il veut qu'on y joigne le Latin & quelques Langues vivantes. » Rien ne m'étonne plus (ajoute-t'il page 38) que » de voir quelques Sçavans, farcis d'i» diomes étrangers, & qui sçavent à » peine begayer celui qui leur est pro» pre. Comment peuvent-ils devenir » gens de mérite, si passant toute leur » vie à décliner & à conjuguer, ils ne » font pas attention que toute Langue » ne peut servir qu'à apprendre des » choses ? » Cela est sensé : mais ces sortes de sçavans ne pensent point, & sont organisez pour pâlir toute leur vie sur des mots.

Les défauts qu'on commet ordinairement dans l'éducation de la jeunesse, sont exposez ici d'une maniere fort énergique. Il n'y a pas moins de force dans ce que l'Auteur dit contre le peu de profit qu'on fait de cet âge fortuné, qu'il appelle *intermédiaire, entre les dé-*

trait répugnant de la Scholastique & les vûes sérieuses d'un établissement. Après avoir peint un jeune homme aussi charmé d'avoir fini ses Classes à quinze ans, *qu'un porte-faix qui se débarasse de son fardeau*, il ajoute : » Dans le fort de » cette séduction de toute espéce, que » devient la précieuse érudition, dont » les premiers principes lui ont coûté » tant de tems & tant de soins ? C'est » un avorton, qui périt avant que de » naître ; c'est une fleur qui se fane » avant que d'épanoüir : semblable au » foin qui croît sur le toît d'une mau- » vaise chaumière, & dont on ne re- » cüeille rien, *Sicut fœnum tectorum.* » Il cite à ce sujet le fameux Sonnet de Hesnault sur l'Avorton, & se plaint que les jeunes gens, à qui l'on veut seulement inspirer du goût pour les Belles Lettres, croyent qu'on veut *les tourmenter à pis d'être vissé jusqu'à la manivelle de la Grammaire*, ou qu'on les va élever par dégrés jusqu'aux Langues Orientales.

Dans les éditions précédentes l'Auteur avoit un peu badiné sur des matiéres délicates. » On s'est scandalisé, dit- » il, *de la lucarne d'un froc & des sermons* » *à la Capucine* ; je les ai supprimez. Que » doit-il résulter du peu que j'en ai dit ?

» Le frere Quêteur en a pleuré, le Gardien, autrefois Capitaine de chevaux, en a ri, & le lecteur sans partialité en a conclu que je n'écrivois pas en Pere-Maître. Certains portraits satyriques ont déplû à des Censeurs, qui contre l'intention du peintre en ont fait des applications si visibles, selon eux, qu'*un Quinze-vingts* » pouvoit reconnoître les originaux. » Après avoir fait son apologie, il ajoute: » J'ai pris plaisir à peindre les hommes vertueux, & je n'ai fait qu'un » *in-douze*. Si j'avois caracterisé tous » les vicieux j'aurois fait un *in-folio*. « Enfin la Préface de l'Auteur, comparable à une abondante pepiniere, qui contient les semences & les premieres productions de chaque espece, est pleine de traits singuliers, qui annoncent le goût de son Livre, & qui en renferment, pour ainsi dire, la substance.

On ne peut nier que M. de Claville ne donne des conseils solides à ses éleves, pour les engager à cultiver leur esprit. » Je dis à tous les jeunes gens, » retrouvez ce que vous avez perdu, » paraphrasez comme en Seconde, parlez comme en Rhétorique, raisonnez comme en Philosophie, mais que » les Patus, les Blechiers, les Chemi-

» nais, les Fenelons, les Bossuets » soient vos Regens, & Cicéron votre » Preset. Cachez votre ignorance sous » le sçavoir d'autrui, instruisez-vous à » *huis clos.* » Il indique ensuite plusieurs Livres excellens, qui doivent être selon lui, un *veni mecum* : C'est dommage qu'il propose quelquefois, comme de bons modeles, certains Ouvrages que le goût de Paris, ni, je crois, celui de Roüen, ne trouvent pas bien admirables. Enfin *ajuster la force du Latin avec les graces du François*, lui paroît la source du vrai mérite, *& même de la* » *Fortune*, » Ha que cette fortune est » difficile à faire s'écrie-t'il! il n'y a pas » de ruë Quinquempoix pour les Talens. »

Le style précieux, & ce qu'on appelle le Néologisme (vous connoissez le Pere de ce mot que le Public a adopté) ne sont point épargnés dans l'Ouvrage de M. de Claville... Il l'appelle *un jargon pitoyable*, *dont la peste a cangrené quelques modernes.* Ce monstre, poursuit-il, n'est propre qu'à rendre notre Langue Allemande en François. » Cet air » affecté n'épargne personne, dit-il pag. » 178 & 179, la contagion s'étend à » tout... Ces innovations fourmillent » dans tout ce qu'on nous donne de

» plus beau. Puiſque tant d'Ecrivains » s'érigent en créateurs & en legiſla- » teurs du langage, ne ſeroit-il pas » juſte que l'Académie revendiquât la » compétence; qu'elle arrêtât le pro- » grès du déſordre, & qu'elle fournît » des éclairciſſemens & des ſecours aux » eſprits modeſtes qui aiment la juſteſſe » & la préciſion ? Eſt-il indifferent à la » gloire d'un Etat d'apprendre à bien » parler ? » Pour juſtifier l'Académie, on peut dire qu'elle condamne tacitement ce nouveau jargon, en l'excluant de ſon Dictionnaire. D'ailleurs cette Compagnie ne s'érige point en tribunal critique; elle ne prononça que par des ordres ſupérieurs, ſur le mérite du Cid, dont elle a fait la critique : Et quelle critique ? Elle ne ſeroit pas aujourd'hui du goût de certains eſprits, ennemis du progrès des Lettres, qui voudroient que la République Littéraire fût privée de ſa précieuſe liberté : ils ont leurs raiſons pour penſer ainſi. Mais l'interêt du Public l'emportera toujours ſur leurs vains murmures.

On voit avec plaiſir le zele de l'Auteur pour la perfection de notre Langue : il voudroit pour cela que *l'Académie Françoiſe, le Tribunal Souverain des Belles-Lettres, aſſemblât les Chambres qui*

sont répandus dans toutes les Provinces du Royaume. Mais il me semble qu'il a tort de regarder comme un défaut dans notre Langue, d'avoir des termes qui signifient des choses tout-à-fait differentes. Les Langues Grecque & Latine ont cet imperfection, supposé que c'en soit une. Cette duplicité de sens a-t'elle jamais formé d'équivoques? Qui a jamais confondu par exemple, le *Palais* de la bouche avec le *Palais* où l'on rend la justice, ou avec le *Palais d'un Prince?* La remarque de l'Auteur est donc une minucie.

Les révolutions de notre Langue, & les portraits de quelques-uns de nos Ecrivains Anciens & Modernes, font honneur au discernement de M. de C. Il critique en chemin faisant quelques expressions, & quelques pensées de Malherbe, de du Bellay, de Racan, &c. Mais je suis obligé de passer tous ces détails. Notre Auteur a le talent singulier de coudre ensemble les idées qui paroissent les plus discordantes. Tel est le paralelle de M. de Fenelon Archevêque de Cambray, avec Quinaut. » Peut-être ne comprenez-vous pas » qu'on puisse pécher par trop d'a- » mour pour Dieu. Lisez & vous trou- » verez que M. de Cambray n'avoit

» pas suivi ce conseil de l'Apôtre, *Sa-*
» *pias ad sobrietatem.* Quinault par un
» contraste affreux à fort mal à propos
» travesti dans sa morale le même traité
» de S. Paul..... Ce n'est pas être sage
» d'être plus sage qu'il ne faut. M. de
» Fénelon pouvoit bien dire à Dieu
» comme le Prophete, *Zelus domus tuæ*
» *comedit me*, mais il a outré ce zele.
» Au contraire Quinault, célebre Pro-
» fesseur de galanterie, n'a cherché
» qu'à nous gâter le cœur par une tra-
» duction empoisonnée. *Corruptio optimi*
» *pessima.* J'aurois dit à M. de Cam-
» bray, *Sapias ad sobrietatem*: & je dis
» à tous ceux qui voulant imiter Qui-
» nault, font les marchands d'esprit
» aux dépens de la Religion, *non sunt*
» *miscenda sacra profanis.* » Il seroit fa-
cheux pour l'Auteur qu'on jugeât de
son Livre par cet endroit que viens
de citer.

Voici la maniere dont il regle le goût
pour l'Opera & pour la Comedie. » Il
» y a, dit-il, une sorte de discerne-
» ment à préférer l'Opera à la Comé-
» die depuis dix ans jusqu'à vingt, &
» de rentrer dans le même goût à soi-
» xante, parce qu'à ces deux âges on
» aime les plaisirs qui réveillent l'ima-
» gination sans la trop appliquer. Don-

» nons le reste du tems à la Comédie ;
» tout ce qui nous instruit en nous ré-
» jouïssant mérite bien nos plus beaux
» jours. « C'est-à-dire, que le goût de la Musique ne convient qu'à l'enfance & à la vieillesse. Le goût de la Musique dépend de notre organisation seule ; & elle mérite par elle-même d'être aimée en tout tems. Mais écoutons-le sur les plaisirs de la table.

» Je ne haïrois pas, dit-il ailleurs ;
» de me trouver quelquefois en socié-
» té avec cinq ou six amis, qui, tous
» dans la plus longue séance, n'aime-
» roient à boire que chacun sa bou-
» teille, moitié Beaune, moitié Sille-
» ry. Il me semble que c'est assez pour
» dîner longuement & délicieusement ;
» mais quand un heureux hazard vient
» allonger le plaisir ; quand la conver-
» sation devient plus brillante ; que
» vous mêlez à beaucoup de politesse
» quelques traits de cette sorte d'érudi-
» tion dont j'ai parlé, livrez-vous,
» saisissez l'occasion, ne comptez point
» les quarts d'heure, faites mettre en-
» core deux bouteilles au frais ; tant
» que vous sçavez répandre de l'esprit,
» & jouïr délicieusement de l'esprit des
» autres, ne craignez rien pour votre
» raison. « Cela ne meritoit-il pas bien

d'être imprimé, ainsi que ce qui suit. Après avoir rapporté le beau Rondeau de Madame Deshoulieres contre l'amour, il ajoute : » Cette pensée sur la » fuite est d'une grande beauté. Vous » la trouverez *aussi forte & plus brillante* dans ce *Distique* Latin, parce que » la justesse de la pensée se trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire » plus d'impression.

Ne sedeas, sed eas : ne pereas per eas.

Comment l'Auteur peut-il mettre en paralelle avec une pensée noblement & finement exprimée, un misérable jeu de mots, digne tout au plus des *Bigarrures* du Sieur des Accords, ou des Oeuvres du Sieur d'Assouci? Ce quolibet Latin méritoit-il d'avoir place dans un Livre?

Il paroît depuis peu une Lettre intitulée : *Lettre à M. Louis Riccoboni au sujet de celle qu'il a écrite à M. Muratori, touchant la nouvelle Comedie de M. de la Chaussée.* Pour vous donner d'abord une idée generale de cet Ecrit, il suffit de dire qu'il est mêlé de quelques loüanges peu assaisonnées & de quelques raisonnemens qui n'ont pas toute la justesse possible, & qui sont le plus sou-

Lettre à M. Riccoboni.

vent étrangers au sujet ; mais qu'on y trouve de tems en tems des réflexions justes & sensées, & des remarques dont certains Lecteurs peuvent profiter. Si d'un côté l'Auteur est un peu répréhensible pour les négligences de son stile, & pour les défauts de son raisonnement, il mérite aussi un peu d'éloge ; pour ne s'être point toujours trompé, & pour avoir dit des choses fort bonnes, conformes à la droite raison de tous les hommes. Enfin si l'on jugeoit de sa Lettre par la lecture des vingt premieres pages, on n'en feroit peut-être pas tout le cas qu'elle mérite : mais ceux qui se donneront la peine de la lire toute entiere, trouveront que l'Auteur, sortant comme d'une espece de sommeil, traite son sujet avec une sorte de solidité, quoique de tems en tems le sommeil le reprenne.

Entrons maintenant dans quelque détail. Après un début orné de complimens, M. de C. fait le procès à M. Riccoboni, sur ce qu'il a dit que *les armes ont toujours été contraires aux Belles-Lettres.* On a assez entendu ce que cet Auteur vouloit dire par ces mots ; le sens qu'ils presentent est clair. Notre Critique y trouve néanmoins des difficultés, & il juge que la pensée est

fausse. Pour en convaincre M. R, il cite un grand nombre d'autorités : il rappelle la gloire de l'Italie sous les derniers Consuls, & sous les premiers Césars. Il passe ensuite à notre France, & fait voir que les tems où la guerre étoit le plus allumée, sous François I, sous Loüis XIII, sous Loüis XIV, furent aussi ceux où l'on vit davantage fleurir les Belles-Lettres. Mais en peut-il ignorer la véritable cause ? A-t'il pû d'ailleurs ne pas faire attention, que lorsque M. R. a dit, que *les armes étoient toujours contraires aux Belles-Lettres*, il a entendu le lieu où est le siége de la guerre, & qu'il a voulu parler de l'Italie, & en particulier de la Ville où M. Muratori fait son séjour ? Or on ne pense guere à produire ni à publier des Ouvrages, quand le Païs où l'on vit est tout en feu, & lorsqu'on ne songe qu'à garantir sa vie & ses biens de la fureur du Soldat. Il est cependant vrai en général que tout lieu est propre à sacrifier aux Muses. Mais cette maxime ne justifie pas ce que dit M. de Castera, que *les Lauriers de Mars font fleurir ceux des Muses*. Si on l'en croit, *lorsque l'Italie faisoit trembler le monde, elle produisoit des Ciceron, des Virgiles, des Horaces, des Tacites*, &c. Ne peut-on pas lui répondre, que Rome ne com-

mença à ſe diſtinguer par les Belles-Lettres, & à égaler l'ancienne Gréce, que lorſqu'elle fut délivrée des Guerres ou étrangeres ou inteſtines : Horace, Virgile, Phedre, Ovide, & tant d'autres Poëtes illuſtres dont les Ouvrages ont péri, ne parurent dans tout leur éclat, que lorſqu'Auguſte eut fermé le Temple de Janus. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Je ſuis perſuadé que ſi le Cenſeur eût fait plus d'attention au ſens des paroles de M. R. il ſe ſeroit épargné la peine de conteſter ſur un point inconteſtable.

Il répare un peu cette chicane, par les louanges qu'il donne enſuite à l'Auteur, qui en mérite ſans doute, mais de plus fines & de plus délicates : voici comme il lui parle pag. 8. » Je ne » m'amuſerois pas à vous chicanner ſur de ſemblables bagatelles, ſi on devoit vous paſſer » des fautes : mais on n'en veut point ſouffrir de » vous, parce que l'on ſent que vous pouvez » vous diſpenſer d'en faire. Les Tableaux des » Carraches & des Titiens méritent d'être jugés » à la rigueur. « Voila bien de la dépenſe en politeſſe ; mais comment ajuſter ces complimens & ces belles comparaiſons avec ce qui ſuit ? Après avoir expoſé un article de la Lettre de M. R. qui eſt en effet répréhenſible, & peu obligeant pour une Nation au milieu de laquelle il vit, le Critique lui répond en ces termes : » Ayez, M. *un peu plus de bonté pour nos François*, » contentez-vous de penſer *à votre mode*, & ne » leur attribuez point *vos idées*. C'eſt uſer trop » impérieuſement de l'aſcendant que votre eſ» prit peut vous donner ſur des Lecteurs *crédu*

loi. « On ne doute pas que l'Auteur Italien ne profite de l'avis, & qu'il n'ait désormais *plus de bonté pour la France.*

On sçait que s'il y a quelque décadence dans nos Lettres, les étrangers ont souffert la même vicissitude, & ne se sont pourtant jamais trouvés de niveau avec nous. M. de Castera rentre ici dans son sujet, pour le quitter de nouveau. Il fait parler M. R. comme il le devroit en effet; mais au lieu de le réfuter, il semble se contredire lui-même par une comparaison peu juste de nos Comiques contemporains avec Moliere. Il est convenu plus haut que le goût & les Lettres ont souffert du déchet, & qu'il s'en faut bien qu'on suive les routes tracées par Moliere, Corneille, Racine, &c. Malgré cela il soutient que *les beaux génies sont plus communs chez nous que chez les autres Nations*, & pour le prouver il assure qu'*il n'auroit qu'à copier* l'*illustre* Pere de la Sante. » Quoi, dit-il, du fond de votre cabinet » vous attaquez une nation qu'on doit respecter! vous décidez que les beaux génies sont » peu communs chez elle? Dans quel rang » mettez-vous donc les Fontenelle, les Rollin, les Crebillon, les Detouches, les Voltaire, & tant d'autres, qui font voler si loin la » la gloire de la France? «

L'Auteur n'a pas fait réflexion, que l'Auteur qu'il combat, n'a jamais dit que *les beaux genies sont peu communs dans notre nation*, & qu'il n'a parlé que des génies capables d'inventer; en cela l'Italien se trompe, il est vrai; mais sa pensée est bien différente de celle que lui attribue son censeur, & cela supposé, les exemples qu'il allegue sont tout-à-fait hors d'œuvre.

M. de la Chaussée, qui est le principal objet de la Lettre de M. R. a reçu de lui les plus grands éloges, par raport à la Piéce intitulée,

l'Ecole des amis, que cet Auteur regarde comme un phénomene Dramatique, qui a paru cette année sur l'horison de la France. Notre Auteur enchérit encore sur les termes admiratifs du Panegyriste Italien. M. de la C. mérite, selon lui, l'aplication de ces deux vers du Cid :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître,

& il les parodie ainsi en son honneur :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connoître
Et pour le*s* coups d'essai, *frapper* des coups de maître.

Certains Critiques prétendent qu'on n'a jamais dit *fraper des coups de maître*, par la raison que cette métaphore est tirée des coups de paume, de billard & d'autres jeux. Or on ne dit point au jeu, *fraper un coup*, mais *faire un coup*. Ces Censeurs sont peut-être des puristes fâcheux, des rieurs impitoyables, *de ces insectes du Parnasse, qui se mêlent d'y régler les places d'honneur en dépit d'Apollon & des Muses.* Ce qu'il y a de singulier & d'étrangement allégorique, est que l'Auteur trouve une *raillerie fine & spirituelle*, contre les *insectes du Parnasse*, dans ces paroles de M. R. qui sont pour lui une *scene ingenieuse*, *où le Docteur Lanternon trace grotesquement un système nouveau* : Voici les paroles de l'Auteur Italien, qui renferment selon notre Auteur cette *scéne ingenieuse*. « Un de ces génies *peu communs* » *dans cette nation*, & dont cependant la Répu- » blique des Lettres a si grand besoin, un de ces » génies amateurs de la nouveauté, & assez har- » dis pour en hazarder une contre le torrent de » l'usage, a voulu secoüer le joug, & s'est ou- » vert une route nouvelle, en voyant que celle » qu'on avoit suivie jusqu'alors sur les traces de » nos plus grands hommes, *n'étoit plus du goût* » *des Spectateurs.* « Trouvez-vous là aucune *ironie allégorique* ? Pour embellir & fermer *la scene ingenieuse*, il apostrophe ainsi l'Auteur Ita-

tien : » Ceci passe le plaisant (*ceci* ; il a voulu » dire *cela*) hé quoi, Monsieur, continuë-t'il, » dans quel pais êtes-vous ? Faut-il qu'un Fran- » çois vous prêche la circonspection ? Je vous » avoüerai que je ne l'aurois pas cru. « Le même Docteur cite ensuite, pour exemple de pièces de Théatre d'une nouvelle invention, l'*Indiscret* de M. de Voltaire.

On est un peu surpris que notre Auteur avance ensuite cette proposition (page 25) que *l'Eglise tolere les plaisirs du Théatre.* Il a plus de raison, lorsqu'il ajoûte : » Nous sommes si foibles, » qu'il nous faut du relâche dans nos occupa- » tions : & quel relâche plus innocent qu'une » Tragédie, où l'on voit de grands exemples » de vertu, où le vice n'oseroit paroître que » sous des couleurs, qui le font détester ; enfin » ou la chûte des Heros nous avertit de nous » tenir en garde contre les passions violentes, » parce qu'elles sont presque toujours funestes ? » Au surplus, s'il arrivoit que la Tragédie pro- » duisît quelqu'effet pernicieux, ce ne seroit » que par la faute du Poëte, qui nous donne- » roit des maximes empoisonnées, & qui prê- » teroit au vice des traits séduisans ; ou bien, ce » pourroit être la faute du Spectateur, qui pren- » droit pour modéle un mauvais caractere, » qu'on ne lui présenteroit, que pour l'en dé- » tourner. Quelle conséquence tireriez vous de- » là ? Les Comédies ne sont pas moins suscepti- » bles de pareils abus ; ainsi je retorquerois con- » tre votre sentiment tout ce que vous diriez » contre le mien. «

Le Critique finit par traiter fort civilement M. R. de *Gazetier* : » J'avoüe, dit-il, que vo- » tre *Gazette* m'a mis de mauvaise humeur ; » cependant elle ne dérobe rien à l'estime que » j'ai pour vous. «

Je suis, &c. *Ce 14 Décembre 1737.*

OBSERVATIONS

SUR

LES ÉCRITS MODERNES.

LETTRE CLX.

C'Est une singularité bien remarquable, Monsieur, que les Sçavans qui ont les premiers écrit l'Histoire de la Chine, ou éclairci la langue écrite & hiéroglyphique de ce pays, ayent essuyé les traits de la plus vive contradiction. Marco-Polo noble Vénitien, qui avoit parcouru une partie de ce vaste Empire, en ayant composé l'Histoire, son Ouvrage fut regardé comme un Roman. En Allemagne le docte Muller, qui se vantoit d'apprendre à lire cette langue plus facilement que toute autre, & qui certainement y avoit fait de grands progrès, fut attaqué avec tant de vivacité par des ignorans, que par un desespoir préjudiciable aux Lettres, il brûla tous ses papiers, laissant Méditations Chinoises.

incertain, dit M. de Leibnits, s'il nous a privé des Monuments de son sçavoir ou de son ignorance ; alternative injuste par rapport à un homme si sçavant & si laborieux. M. Fourmont l'aîné, Professeur en langue Arabe au Collége Royal, a été exposé en France aux mêmes orages. On l'a accusé de s'être attribué le travail du Sieur Hoamge Chinois ; on lui a même disputé la connoissance de la langue Chinoise ; & en conséquence dès 1728 ses envieux traverserent l'impression de sa Grammaire. Il a exposé avec beaucoup de naïveté & de candeur les effets du préjugé & de l'envie, dans le *Catalogue de ses Ouvrages* imprimé en 1731, où il s'est solidement purgé du crime de Plagiat, & a prouvé par l'énumeration de plusieurs Dictionnaires & de divers Ouvrages de sa façon, qu'il posséde la *langue parlée* & la *langue écrite* des Chinois, aussi parfaitement que les plus habiles Mandarins.

Quoique le génie de M. F. pour les langues, son application infatigable, sa vaste érudition, & sa candeur soient connuës de tous ceux qui sont initiez dans la littérature, cependant il y a toujours eu des gens assez injustes pour révoquer en doute un fait, qu'il étoit

aisé de vérifier par l'inspection des Ouvrages de ce Sçavant homme. Est-il possible, disoit-on, que sans sortir de Paris, sans presque aucun secours, M. F. ait pû arriver, par la seule force de son esprit & de son travail, à entendre les Livres & à débrouiller cette multitude prodigieuse de *Caracteres Chinois* ? L'incrédulité armée de cette objection étoit sourde aux cris de M. F. qui lui disoit sans cesse, Venez & voyez : *Venite & videte.* * Pour la confondre, il ne restoit à cet Ecrivain Poliglotte, que de publier un Ouvrage touchant la langue Chinoise. De tous les Livres qu'il a composez sur cette matiere, ses *Méditations Chinoises* ** dont je vais vous entretenir, sont à mon avis, celui qui méritoit d'être imprimé préférablement à tous les autres. Il y considere la nature d'une langue Philosophique & universelle ; & il la trouve dans les Hieroglyphes & les Monosyllabes de la langue Mandarinique des Chinois : Il enseigne l'art de lire & d'entendre aussi parfaitement qu'à Pekin, ces

* Catal. des Ouvrages de M. F. pag. 95.

** *Meditationes Sinicæ &c. Lutetiæ, Parisiorum 1737. in-fol.* Il se trouve chez Musier Libraire, Bullot, &c.

demonstraturus. C'est de quoi il s'agira un peu plus bas. Il indique les Historiens, les Voyageurs, les Missionnaires &c. qui ont fait connoître la grandeur, les mœurs, le gouvernement, &c. des Chinois. Il cite avec éloge la Description Géographique de la Chine par le P. Duhalde, *Magnos & eruditos Duhaldi tomos*. Mais il assure que pour satisfaire solidement sa curiosité, il faut sçavoir la langue Mandarinique; comme pour bien connoître le génie des Grecs & des Romains, il faut entendre & lire les Ouvrages écrits en leur langue. M. F. insiste beaucoup sur cette parallele, & sur la necessité de sçavoir le Chinois, pour ne pas témérairement apprécier les talens d'une Nation si fameuse. Les Ouvrages publiés par divers Européans ne sont propres, selon lui, qu'à donner une idée superficielle de ce grand Royaume. Les Sçavans, dit-on l'en croit, doivent apprendre la langue Chinoise, cette langue, dit-il, préférablement à toute autre, parce qu'elle renferme les Livres & le sçavoir d'une ancienne & sçavante Nation. Au reste, il y a deux langues à la Chine, l'une qu'on appelle la *langue parlée*, & qui n'est composée que de 360 Monosyllabes, & l'autre qu'on nomme la *langue*

écrite, ou hieroglyphique, qui renferme ſoixante-dix mille figures ou caractéres, capables d'effrayer les plus courageux Littérateurs.

Avant que de donner une connoiſſance étenduë de ces deux langues, M. F. a cru devoir s'étendre ſur les Sçavans qui ont parlé des Chinois, ſur les écrivains de cette Nation, ſur les Européans qui ont parlé de la langue Hieroglyphique, & ſur cet Ouvrage qu'il publie ſous le nom de *Meditations Chinoiſes*, & qui répréſente naïvement la route qu'il a tenue pour parvenir à lire & à entendre la langue Mandarinique, en s'aidant d'abord du travail informe des Ecrivains de l'Europe.

Il ſoutient d'abord que les Chinois ſont les mêmes que le Peuple appellé *Seres* dans Horace, Virgile & Pline le Naturaliſte. M. Brayer a dit pourtant que c'eſt une Nation particuliere de la Perſe; opinion qui ne plaît pas à M. F. parce que, ſelon lui, celle qu'il a adoptée eſt généralement ſuivie par les Sçavans. D'un autre côté M. Dacier, dans ſon Commentaire ſur Horace, place les *Seres* entre les Indiens & la mer Orientale. Il eſt parlé des Chinois ſous le regne de Juſtinien; mais il n'eſt plus fait mention d'eux juſqu'au pontificat d'In-

nodent IV. qui leur envoya un député à l'occasion de la guerre des Tartares. Louis IX, Roi de France en fit de même. Ces députés à leur retour étonnerent ce Siècle d'ignorance, quand ils parlerent de vastes Royaumes, qui avoient des Prêtres, des Temples magnifiques, plusieurs Sectes, des Philosophes, des Académies, & des Colléges. Dans le treizième Siècle Marco-Polo noble Vénitien vint à Pekin; Revenu dans sa Patrie, il ne trouva parmi ses contemporains, que des incrédules sur ce qu'il raconta de la Chine; rapport justifié pourtant dans la suite par diverses relations postérieures. Les Ecrivains Arabes & Persans ont parlé des Chinois avant & après Marco-Polo. Enfin depuis quelques Siécles, cette belle partie de la terre a été ouverte aux Européans, par les soins des Rois d'Espagne & de Portugal, qui y ont envoyé des Ambassadeurs & des Missionnaires.

On voit ici un Catalogue des plus illustres, depuis S. François Xavier, jusqu'à M. de Montigny Directeur du Séminaire des Missions étrangeres, & on lit au sujet des Missionnaires la réflexion suivante, » Toute la Nation Chi» noise est lettrée; on y trouve des » Philosophes, des disputeurs subtils,

» de ces contempteurs dédaigneux d'ou-
» vrages sans élegance ou dépourvus
» de bon sens. Quiconque ignore les
» beaux Arts, est méprisé ; quand même
» il seroit sçavant, il ne convertira
» personne, s'il ne sçait, je ne dis pas
» la langue vulgaire ; mais la Man-
» darinique & l'Hieroglyphique ; sans
» quoi les Mandarins ne daigneront pas
» s'entretenir avec lui ; exemple qui
» sera bien-tôt suivi par presque toute
» la Nation, extrêmement portée à l'i-
» mitation. » Il ajoute que ces motifs ont déterminé les Missionnaires à se rendre habiles dans la langue Mandarinique, & il rend justice à leur érudition. L'idée qu'il donne des lumiéres de la Nation Chinoise, & du goût de ses beaux esprits, ne paroît, si je l'ose dire, exagerée. Mais M. F. rabat un peu des louanges données aux Missionnaires, en reprochant à quelques-uns, dans le chapitre suivant qui roule sur les Ecrivains Chinois, de ne cultiver que la langue vulgaire, ou celle des lieux qu'ils habitent, & d'ignorer la Mandarinique, quoiqu'ils se proposent de convertir ceux qui la parlent le mieux. Il ajoute que les Missionnaires Sçavans, en cultivant la langue Mandarinique, se bornent à l'uti-

truction des Chinois, qu'ils leur rapportent des connoissances de l'Europe ; & que rarement ils sont partiaux & superficiels de ce qui regarde la Chine. De-là sont venus tant de Livres de toute espéce composez en Chine par les Missionnaires, tandis qu'il en a paru si peu donné en François, en Italien, &c. encore faut-il attribuer au hazard ce que nous en avons.

Parmi les Missionnaires qui ont écrit sur la Chine, selon lui, l'un n'a cherché qu'à charmer l'ennui inséparable d'une longue navigation, l'autre arrivé en Europe n'a fait que se prêter à l'importune curiosité d'un Sçavant. Il excepte de ces relations dûes au hazard les Dissertations Mathématiques du P. Gaubil, l'Ouvrage du P. Duhalde, & les Lettres du P. le Comte. N'auroit-il pas pu excepter aussi le Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses* des Missionnaires de la Compagnie de Jesus ? M. F. ajoute qu'on doit pourtant sçavoir gré à ces Missionnaires, de nous avoir fait connoître une Nation si magnifique. Si nous ne connoissions, dit-il, les Romains & les Grecs, que parce que des Ecrivains François auroient dit des premiers, ou parce que nous sçavons des autres par les Auteurs Latins, la curio-

sité s'arrêteroit-elle là ? N'aurions-nous pas envie de dévorer les Originaux Grecs & Latins ? Ainsi après avoir lû les Ouvrages Européans sur la Chine, ne devons-nous pas aspirer à lire les Auteurs Chinois, dont le nombre sur chaque matiere est infini ? Il indique ensuite diverses Histoires de la Chine, des Annales, des Ouvrages de Geographie, de Philosophie, de Médecine, d'Astronomie, de Cérémonies, des Poëtes de toute espéce, des Romans, &c. qui sont dans la Bibliothéque du Roi. » Croiriez-vous, ajoute-t-il, qu'il » y a des Bibliothéques immenses dans » la plûpart des Villes de la Chine ? » Dans celle de l'Empereur, on trou» ve, je ne dis pas cinquante, cent, » ou cent cinquante mille Volumes, » ce qui en Europe est le nombre le » plus considérable, mais, chose in» comprehensible, dix, douze, qua» torze millions de Volumes. Il assure » avoir appris avec étonnement ce fait » de la bouche même de M. Fouquet » Jesuite & Evêque d'Eleutheropolis, » témoin oculaire, qui demeure main» tenant à Rome, où il est Bibliothé» quaire du Collége de la Propagande. » *Credereisne Bibliothecas illic immensas in plerisque Orbibus existere ; In Regiis,*

Voluminum non 50000, *non* 100000, *non* 1500000, *quod in Europâ ultimum; sed, quæ res animo vix cogitari potest, Voluminum reperiri ultra milliones decem, duodecim, quod ex ore viri profectò Sanctissimi, atque oculati testis C. D. Fouquet, Episcopi Eleutheropolitani, nunc Romæ degentis, & in Propagandæ Fidei Collegio Bibliothecæ Præfecti, rescivi & auribus meis, non sine stupore, hausi?* Voilà de quoi faire rouler les presses de l'Europe, si la langue Mandarinique étoit cultivée par un grand nombre de Sçavans. Mais s'il faut juger du mérite des Ecrits Astronomiques, Mathématiques, & politiques, par les progrès que nous sçavons certainement que les Chinois ont faits dans ces Sciences, il faut avouer qu'ils ne peuvent guéres piquer la sçavante curiosité. Nous sçavons ce que nous devons penser de leur Poësie & de leurs Romans; leurs Ouvrages de Morale, qui sont en grand nombre, ne contiennent rien que de trivial, à en juger par les échantillons que les Missionnaires en ont publiés. Ainsi les Ouvrages de ce genre indiquez par M. F. ne sont pas fort dignes de notre application. Restent donc les Livres concernant l'Histoire Civile & Naturelle, & la Geographie; mais on prétend que

la plûpart ne ſont que d'ennuyeuſes répétitions, & qu'ils ſont remplis de détails & de remarques peu importantes : car l'eſprit de minutie paroît être le partage de la Nation Chinoiſe. Ainſi, un Philoſophe réduiroit facilement ce nombre immenſe de Volumes, qui d'ailleurs pour la plûpart ſont de ſimples Cayers, & après cette réduction il s'en trouveroit beaucoup moins qu'en Europe, peut-être même n'y en auroit-il pas de quoi garnir un médiocre Cabinet. Cependant comme l'admiration eſt la mere de l'émulation, il n'eſt pas hors de propos que M. F. dans la vûë d'inſpirer le goût pour la langue Chinoiſe, ait un peu groſſi les objets, en nous aſſurant que la plûpart de ces Livres ſont des Ouvrages achevez. Il en attribue avec raiſon la grande quantité à l'uſage excellent où l'on eſt à la Chine, de ne donner les Charges qu'aux perſonnes, dont le ſçavoir eſt atteſté par quelque Ouvrage connu.

Dans le détail des Sçavans & des Miſſionnaires qui ont cultivé la langue Hieroglyphique, M. F. a marqué ce que chacun en a connu. Il aſſure que lorſqu'il a commencé à étudier la langue Chinoiſe, il n'a trouvé ni Grammaire, ni Dictionnaire écrit en Latin

sur cette langue. C'eſt aux PP. Martini & Couplet qu'il attribuë la ſource des connoiſſances qu'on en a en Europe. Ils firent naître l'envie à divers Sçavans de faire des Diſſertations ſur la langue Hieroglyphique de la Chine. Golius, Hyde, Muller & Menrzel, ſont ceux qui ſe ſont diſtinguez dans ce genre de Littérature. Je ſuis bien-aiſe d'obſerver que M. F. s'éleve contre M. l'Abbé Renaudot, qui ſur le témoignage de deux Voyageurs Arabes, pour leſquels la Chine étoit un pays inconnu, a décrié la langue & le génie de ſes habitans. Il reproche à cet Abbé de n'avoir point ſçu leur langue, & d'avoir eſtropié les noms de leurs Empereurs. A l'égard du Sieur Hoamge Chinois, qui avoit fait quelque ſéjour à Paris & qui avoit été chargé par Louis XIV. de travailler à un Dictionnaire de ſa langue, il n'a compoſé que quelques petits Ouvrages en François & en Chinois; mais le Chinois eſt ſeulement en Lettres Latines; il a encore laiſſé un commencement de Dictionnaire ſuivant l'ordre des Clefs, avec des Caractéres, mais ſans donner aucune lumiere ſur la langue Hieroglyphique. Il parle fort ſobrement de M. Frerer ſon Confrere. Vous pouvez voir, pag. 321

du Tome III. du *Nouveau Dictionnaire du Parnasse*, ce qu'il en a dit dans le *Catalogue* de ses propres Ouvrages.

M. F. n'a pas oublié la Grammaire du P. de Premare Jésuite, & il raconte à ce sujet la visite que lui rendit M. de Montigny Directeur du Séminaire des Missions Etrangeres qui a passé dix années à la Chine. Ce vrai connoisseur lui dit d'abord, que la plûpart des Missionnaires négligeoient la Grammaire de la langue Chinoise, contens de graver dans leur mémoire les caracteres les plus nécessaires pour les besoins de la vie; que des Mandarins même n'avoient jamais pénétré le fond de la langue Hiéroglyphique, & qu'il ne comprenoit pas comment, sans aucune Grammaire, il avoit pû la posséder si parfaitement. M. F. exprime ici les transports de joie que lui causa cette visite, où il fut question de la Grammaire du P. de Premare. Après quoi l'Auteur lui parla de ses *Méditations*, où M. de Montigny reconnut avec étonnement que le docte Professeur enseignoit la maniere de lire les Caracteres Chinois, semblable à celle qu'on enseigne dans les écoles des Mandarins. M. F. lui montra ensuite toutes ses productions Chinoises. Enfin, pour abrés-

ger, M. de Montigny rendit témoignage à feu M. le Duc d'Antin, de l'excellence de la Grammaire Chinoise de M. F. témoignage qu'on trouve à la fin de ce Volume. On y voit aussi diverses pieces, qui prouvent que M. F. n'a point copié l'Ouvrage du P. de Premare. L'idée qu'il donne ensuite de ses *Méditations* est assez détaillée; il en résulte qu'il enseigne la Méthode sûre & facile de lire & d'entendre les Caractères Chinois, en se servant de l'analogie des Clefs, c'est-à-dire, des Caractères génériques qu'il a expliqués.

Quoique j'aye eu la curiosité de lire deux fois l'Ouvrage de M. F. je n'ai garde d'en donner une idée étendue; ce sont des détails infinis, & qui ne seroient point goûtez de la plûpart des Lecteurs. Par l'exposition succincte des moyens qu'il a employez pour parvenir à l'intelligence des Caractères Chinois, il semble qu'il ne doit plus rester que peu de doute à ce sujet, sur-tout après les témoignages honorables qu'ont rendu de sa capacité des Missionnaires, qu'on doit supposer habiles eux-mêmes. Le but de ces *Méditations* est de faire voir, comment avec le seul secours des Livres Latins & François sur la Chine, M. F. a pû parvenir à lire &

à entendre les Caractères Chinois, à composer une Grammaire & des Dictionnaires, Ouvrages qui doivent être adoptez par les Mandarins mêmes. *Labores nostros ab ipsis Mandarinis adoptandos.* Les encouragemens du Prince & de ses Ministres ont encore soutenu l'ardeur de M. F. qui a pris de nouvelles forces dans sa bienveillance pour la République des Lettres, dans son espéce d'audace pour faire fleurir les langues Orientales, & dans son admirable sagacité pour ces sortes d'entrepriſes. *Addamne, id quod omninò necessarium fuit, animum in Rempublicam Litterariam meam? Audaciam quandam ad studia Orientalium linguarum promovendæ? Et sagacitatem hisce in rebus*, &c. Cette sagacité m'a paru merveilleuſe; & il eſt rare d'en trouver tant dans un Grammairien. On voit ici la généalogie des differentes idées, & des réflexions de M. F. qui l'ont inſenſiblement conduit à ſon but. A l'exemple des Géometres, il va des choſes connues aux inconnues, & une lueur lui ſert toujours pour arriver à une lumiere. Il expoſe avec tant de vérité & d'énergie la ſuite des opérations de ſon eſprit, que ſans être Chinois, on peut ſe perſuader ſans peine qu'il a pénétré tous les myſtéres de la langue Mandarinique.

L'Auteur érige cette langue en langue Philosophique & universelle ; mais quoiqu'il semble ne lui donner ce nom qu'après avoir déterminé la nature d'une pareille langue, j'ose dire cependant qu'il en a usé comme fit Aristote lorsqu'il composa sa Poëtique. Il prit les régles de l'Epopée dans les Poëmes d'Homére, & celles de la Tragédie dans Euripide & dans Sophocle. Ainsi c'est d'après la langue écrite & parlée des Chinois, que M. F. s'est formé l'idée d'une langue Philosophique. Mais il me permettra de lui dire que la langue Mandarinique ne mérite point un tel titre. Les Philosophes Chinois y ont fait à la vérité briller leur esprit ; un seul caractére contient quelquefois une allégorie ingénieuse. Elle renferme soixante-dix mille Caractéres Hieroglyphiques, qu'il faut marier avec quatre cent Monosyllabes : Les Clefs, & les divers Dictionnaires nécessaires pour les entendre, forment un nouvel embarras. La vie entiére d'un homme ne suffit pas pour cela ; & selon le P. Duhalde, il n'y a guere de Mandarins qui connoissent plus de 40 mille Caractéres. De vrais Philosophes, qui entreprendroient de composer une langue, la rendroient assurément plus simple,

plus courte, plus facile : & ils n'auroient pas recours à des Hiéroglyphes. Invention grossiere, en comparaison de nôtre merveilleux Alphabet. Il ne s'agit pas dans l'art de parler ou de lire, de donner bien de l'exercice à l'esprit, mais de le diminuer. En vain M. F. nous assure que lorsque tous ses Ouvrages Chinois auront vû le jour, cette langue deviendra facile : l'expérience des Chinois, qui y passent leur vie sans venir à bout d'en apprendre les trois quarts, rend ses promesses un peu suspectes. Lui-même parlant de certaines personnes, qui lui avoient contesté ses connoissances Chinoises, reconnoît qu'elles sont environnées de *ronces* & *d'épines*. » Le pays des Sciences est vaste, dit » il, pag. 97. de son *Catalogue*, de » ceux qui y sont entrez, il n'en est » presque point qui en connoisse toutes » les Provinces. Ces Messieurs que j'ho» nore & que je croirai toujours mes » amis, sont très-habiles dans celles » qu'ils habitent, ils en sont les Grands, » les Chefs, les Princes : mais leur Do» maine s'est-il étendu jusqu'à la Pro» vince des langues ? Elle est trop es» carpée, trop *hérissée* pour en avoir pris » connoissance, contens d'un tort aimable, » ils se marient comme ils sont avec

» gloire dans les routes d'une étudition » sans épines ; qu'ils nous laissent joüir » de nos Rochers, & des Ronces qui » les environnent. » Mais si la langue Chinoise est si difficile, combien est-il glorieux à M. F. de la posséder parfaitement ! Quand je le vois reclamer les *Rochers* & les *Ronces* qui l'environnent, je me représente Ulysse soupirant après sa chere Ithaque, qui étoit une Isle escarpée, & comme un nid sur un rocher. Il est avantageux aux lettres, qu'il y ait des hommes, tels que M. F. que rien n'est capable d'arrêter dans les entreprises les plus effrayantes.

En lisant avec attention les *Meditationi Chinoises* de ce sçavant homme, on s'appercevra aisément que jaloux d'avancer dans la noble carriere où il est entré, il a profité du conseil judicieux de son illustre Mécène, qui lui parle ainsi dans une Lettre imprimée à la fin du Volume : » Je ne crains pas » de vous exhorter de continuer, suivant votre génie, & la maniere dont » vous vous êtes conduit jusqu'à présent, en vous appliquant beaucoup » plus au fond des choses, qu'à une » plus grande régularité de Méthode, » & à une plus grande pureté de stile. » En faisant de nouvelles découvertes, il

» est trop mal-aisé d'atteindre du pre-
» mier coup la perfection en toute es-
» pece. Ce vous sera une assez grande
» gloire d'avoir commencé à défri-
» cher. » C'est ainsi qu'on parloit en 1730 à M. F. Mais en si peu de tems il a fait bien du chemin ; *ses travaux sont dignes aujourd'hui d'être adoptez par les Mandarins*, & il a trouvé la Methode *d'enseigner plus facilement & plus surement que les Chinois même, leur langue Hieroglyphique.* Il ne nous laisse donc plus rien à desirer, & il a atteint cette perfection qui paroissoit encore fort éloignée. On ne peut donner assez de loüanges à l'Auteur, dont les travaux ont fait jusqu'ici tant d'honneur à la France, & dont la droiture, la modestie, la candeur me semblent encore quelque chose de plus rare (au moins parmi les Sçavans) que son immense & épineuse érudition.

Charle Osmont vient de publier *les Lettres de M. B. sur differens sujets de Morale & de Pieté*, in-12. Selon l'Auteur de l'Avertissement, elles sont écrites d'une maniere simple, aisée, naturelle, mais vive, quelquefois enjoüée, & mêlée de traits fins & délicats. Elles joignent la solidité à l'agré-

Lettres sur differents sujets de Morale & de Pieté.

ment, & l'on y trouve de grandes instructions sur le fond de la Religion, des régles de conduite pleines de sagesse, & des principes sur les differens devoirs des personnes de toute sorte de conditions. Voilà une partie des loüanges données à ce Recueil des Lettres de l'Abbé Boileau. Cependant le Libraire n'a pas osé en offrir la suite, qu'il promet, si ce Volume est goûté. Il faut avoüer que le stile de ces Lettres est vif, & ingénieux, quoiqu'un peu trop Oratoire : mais y trouve-t-on ces tours fins & délicats, ces idées élevées, cette justesse de raisonnement, qui ont donné tant de vogue aux Lettres de M. l'Abbé D. G. Je me contenterai d'extraire de cet Ouvrage, un fait concernant M. Pascal, qui m'a paru singulier. L'Abbé Boileau, dans une Lettre, où il se propose de montrer la difficulté de fixer, & de guérir une personne dont l'imagination est frappée, lui parle ainsi : » Vous sçavez, dit-il, que M. » Pascal *avoit de l'esprit*, qu'il a passé » dans le monde *pour être un peu critique*, & *qu'il ne s'élevoit guere moins* » *haut quand il lui plaisoit*, que le P. M. » Cependant ce grand esprit croyoit » toujours voir un abîme à son côté » gauche, & y faisoit mettre une chai-

» ſe peut ſe raſſurer ; je ſçai l'Hiſtoire
» d'original. Ses Amis, ſon Confeſ-
» ſeur, ſon Directeur, avoient beau
» lui dire qu'il n'y avoit rien à crain-
» dre ; que ce n'étoit que des allarmes
» d'une imagination épuiſée *par une*
» *étude abſtraite & métaphyſique* : Il
» convenoit de tout cela avec eux ; car
» il n'étoit nullement viſionnaire ; &
» un quart-d'heure après il ſe creuſoit
» de nouveau le précipice qui l'ef-
» frayoit. Que ſert-il de parler d'ima-
» ginations allarmées ! Vous voyez
» bien qu'on y perd toutes ſes raiſons,
» & que l'imagination va toujours ſon
» train. » Il raconte une autre Hiſtoire, mais trop longue pour être inſérée ici, Hiſtoire qui repréſente auſſi les illuſions d'une imagination bleſſée. Mais tout cela étoit-il bien propre à guérir l'eſprit d'une Demoiſelle qui trouvoit dans l'Ecriture Sainte des ſens qui la tourmentoient. Du reſte il y a dans cet Ouvrage un grand nombre de beaux traits de Morale.

L'AVARE ET LE SINGE.

Fable nouvelle de M. RICHER.

UN homme, fou de la richeſſe,
Employoit tous ſes ſoins à groſſir ſon Tréſor ;
La nuit il calculoit ſon Or,

Le jour à grosse usure il plaçoit son espèce.
Plus invisible qu'un hibou,
Mal logé, mal vêtu, faisant très-maigre chere,
De ses écus triste dépositaire,
Il ne s'en servoit peu ni prou.
Pour courir au Sermon, un jour quittant son gîte
(Car il étoit dévot, je veux dire hypocrite,)
Il laissa des Louis épars sur son Bureau.
Son Singe profitant de cette négligence,
Inventa pendant son absence,
Pour se désennuyer, un passe-temps nouveau.
Il ouvre la fenêtre, & jette dans la rue
Un Louis, qui bien-tôt à ses yeux disparut,
Le jeu lui plaît : Le Galand continue :
Toute la canaille accourut.
Pistoles de tomber à terre,
Manans de les happer, & de se faire guerre.
Heureux ceux, dont Bertrand prenoit la main pour bon.
A chaque pièce de monnoie,
C'étoit de nouveaux cris de joie :
Etrenez-moi, Monsieur Bertrand ;
Tant qu'en flagrant délit son Maître le surprend.
Il s'écria de loin : Ah, traître !
Quoi ? Tu jettes par la fenêtre
Mon cher argent ! Maudit Fripon,
Tout à l'instant tu m'en feras raison.
Quelqu'un lui dit : Es-tu plus sage ?
De l'Or tous deux vous ignorez l'usage.

G. Martin, Libraire à Bacis, publiera au commencement de l'année 1738. le Catalogue des Livres de feu M. le Comte de Proyart, ci-devant Ambassadeur de Pologne en France. On y trouvera tout ce qui peut rendre une Bibliotheque précieuse, un nombre considérable de Livres, le choix des Auteurs & des éditions, & la beauté des reliures.

Je suis, &c. *Ce 20 Decembre* 1737.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXI.

VOici, Monsieur, encore douze Mémoires, qui composent le troisiéme volume de cette curieuse Histoire des Insectes, dont je vous ai déja rendu compte; Histoire écrite avec une exactitude, une clarté, & une élégance peu ordinaires aux Naturalistes; ce qui met l'Ouvrage de M. de Réaumur fort au-dessus de tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre. Ce n'est pas un Livre frivole & inutile, comme quelques personnes ignorantes ou prévenuës se le persuadent, & osent le dire. Il s'agit à la vérité d'animaux très-petits, que nous avons coutume de mépriser, & même de haïr; de vers qui minent les feüilles, appellés pour cela *Vers Mineurs*; de *Teignes* domestiques

Histoire des Insectes, Tome III.

& champêtres, de *Pucerons*, de *Vers de Galles*, de *Mouches*, & de *Scarabés*, presqu'imperceptibles. Mais ces petits Animaux, si vils pour le commun des hommes, sont admirables pour un Philosophe, s'il est vrai, comme M. de R. le fait voir, qu'ils le disputent pour le génie à ceux qui nous imposent le plus par la grandeur de leur corps, & qu'ils l'emportent même sur eux par leur beauté, examinée avec la loupe, & par leur merveilleuse industrie, dont il donne des preuves surprenantes. Celui qui fait attention à la nature, à la multiplication, à la variété des classes, des genres, des especes d'un si prodigieux nombre d'Insectes, & surtout à la façon singuliere & si differente de tous les autres Animaux, dont ces Insectes se perpétuent, peut-il ne pas admirer la féconde Providence du Créateur, & ose-t'il en ce cas là mépriser ces *Teignes*, ces *Pucerons*, ces *Mouches*, ces *Scarabés*? » Ne nous » rendons-nous point indignes (dit sen» sément M. de R.) d'être les habitans » d'une terre où tant de merveilles ont » été rassemblées, quand nous ne daignons pas même ouvrir les yeux pour » les considerer? Quelle idée aurions» nous d'un homme, qui ne feroit

» cas des Machines de tout genre,
» qu'autant qu'elles seroient grandes,
» qui seroit plus touché d'une Horloge
» de Village, que d'une petite Montre
» d'une grande justesse, où les sonne-
» ries, les répétitions, & tout ce que
» l'Art de l'Horlogerie a inventé, se
» trouveroit réüni ? Plus les Animaux
» sont petits (ajoute-t'il) & plus ils
» nous fournissent de preuves de cette
» Puissance, de l'immensité de laquelle
» nous n'aurons toujours que des idées
» trop foibles & trop bornées, mais
» que nous devons travailler à étendre
» autant qu'il est en nous. Toute gran-
» de que nous paroît notre terre, elle
» n'est qu'un atôme, par rapport à l'é-
» tenduë du monde entier. Sur ce petit
» globe, les especes des grands Ani-
» maux utiles, des Eléphans, des Cha-
» maux, des Bœufs, des Chevaux,
» des Moutons, &c. celles des grands
» Animaux nuisibles, des Lions, des
» Ours, des Tigres, &c. ne pouvoient
» être variées que jusqu'à un certain
» point : La surface de la terre ne suffi-
» roit ni à nourrir ni à contenir seule-
» ment autant d'especes & autant d'in-
» dividus de Chevaux, qu'il y a d'es-
» peces & d'individus de Pucerons «
Que ces pensées sont neuves & phi-
losophiques !

M. de R. fait remarquer conſéquemment, que plus les Animaux ſont petits, & plus l'Auteur de la Nature a pû en placer d'eſpeces ſur notre terre; que le nombre des eſpeces des Animaux a été comme multiplié en raiſon de leur petiteſſe, & que dans chaque claſſe d'Inſectes, c'eſt aux plus petites eſpéces que les ſingularités admirables ont été accordées. Ce ſont en effet (comme l'Auteur le fait voir en détail dans ce volume) les plus petites eſpeces de Chenilles, telles que les Teignes, qui ſont paroître le plus d'induſtrie. Mais pourquoi Dieu a-t'il répandu tant de merveilles ſur ces petits Animaux préſqu'inviſibles? N'eſt-ce pas une eſpece de dépenſe perdue, au moins pour le vulgaire? On peut répondre, que nous avons beaucoup de diſpoſition à méconnoître la main de Dieu dans tous ces petits Etres. Pour nous frapper, il falloit que ces animaux, dont notre ſuperbe groſſeur dédaigne l'humble petiteſſe, nous fiſſent voir des organiſations ſurprenantes & infiniment variées, & que nous y découvriſſions des opérations plus difficiles & plus ingénieuſes, que dans les plus grandes machines animées.

Le nombre étonnant des genres &

des eſpéces d'Inſectes, qu'on ne peut jamais parvenir à connoître totalement, pourroit-nous dégouter du ſoin pénible de les étudier ; car M. de R. ne nous en fait connoître qu'un très-petit nombre, en comparaiſon de tant d'autres, dont il ne parle point ; & il l'avoue lui-même. Mais l'eſprit humain peut-il embraſſer aucune ſcience dans toute ſon étenduë & dans tous ſes détails ? Parce que nous ne pouvons ſçavoir que peu de choſe, faut-il nous condamner à ne rien ſçavoir ? Renoncerons-nous à l'Aſtronomie, parce que nous ne pouvons connoître tous les Aſtres ?

L'Auteur s'eſt donc borné à faire connoître les Claſſes des Inſectes & leurs principaux genres. Il ne s'eſt point propoſé de parler de tous ceux qui peuvent tomber ſous les yeux, ou être apperçus par le Microſcope ; il a cru qu'il ſuffiſoit d'en faire connoître les principaux. Ainſi quiconque ſera pourvû de ſon Livre, & l'aura étudié, ne pourra au moins ſe tromper, ni ſur la claſſe, ni ſur le genre, lorſque quelqu'Inſecte s'offrira à ſes regards. » Quelqu'eſpece » d'adreſſe, dit-il, quelque ſorte de génie » qu'un Inſecte nous faſſe voir, je me » ſuis propoſé de faire en ſorte qu'on

» trouve dans ces Mémoires des exem-
» ples du même genre, & qu'on puisse
» deviner comment l'Insecte s'y prend
» pour exécuter un Ouvrage singulier
» que nous voyons pour la premiere
» fois. « Il compare avec raison sa méthode à celle du célébre Tournefort, par rapport à la distribution des plantes, & il fait voir l'utilité qu'on en peut également retirer, à l'égard des Insectes connus ou inconnus.

I. Mém. Entrons maintenant dans quelque détail au sujet des douze Mémoires, que j'ai tous lûs avec autant de plaisir que d'attention; mais ce plaisir ne seroit peut-être pas égal pour vous, M^r. si je m'arrêtois trop aux matieres qui sont l'objet de certains Mémoires. Je crois donc devoir choisir, & me contenter de vous dire, qu'il s'agit dans le premier des *Vers Mineurs*, c'est-à-dire, de ceux qui *minent* les feuilles, en s'insinuant entre les deux membranes qui en composent le dessus & le dessous. Que de remarques curieuses par rapport à ces Vers, que je suis pourtant obligé d'omettre ici, pour pouvoir m'étendre sur des observations plus curieuses encore!

II. Mém. Telles sont celles du second Mémoire, où il s'agit des *Teignes*, soit des

laines, soit des pelleteries. Ces petits Animaux, que nous méprisons tant, nous ressemblent en une chose ; c'est qu'ils ont besoin d'avoir recours à leur industrie, pour se faire des habits, afin de se précautionner contre les impressions de l'air. Mais ce qui en cela même les distingue un peu de nous, c'est que plus ils mangent, mieux ils sont vêtus ; car c'est des brins de laine ou des poils qu'ils rongent, que le tissu de leurs vêtemens est composé. Il y en a même à qui leurs excrémens forment un magnifique habit. Autre particularité : la même Teigne conserve durant toute sa vie le même habit, qu'elle s'est fait elle-même dans sa premiere jeunesse. Cependant elle grandit & grossit : mais afin que cet habit soit toujours proportionné à sa taille, elle le fend par les côtés, successivement & peu à peu, & y coud une piéce. *Cela semble demander*, dit l'Auteur, *bien de l'intelligence & du raisonnement.* De plus ces Teignes aiment à se promener à leur aise ; ainsi il ne faut pas croire qu'elles mangent toute la laine, dont elles dépoüillent nos étoffes. Ce sont des promenoirs agréables qu'elles se pratiquent, comme nous ferions dans une prairie, dont l'herbe haute incom-

moderoit notre marche. Elles se promenent donc, pour ainsi dire, la faux à la main, afin de se frayer des routes au milieu des poils importuns qui les environnent.

III. Mem. M. de R. après avoir travaillé à nous faire admirer ces petits Insectes, employe impitoyablement le troisiéme Mémoire à nous apprendre la maniere de les exterminer. En vérité on est fâché alors d'avoir fait connoissance avec eux dans le Mémoire précédent. Quelqu'aimables qu'ils soient par leur jolie figure, & par leur rare esprit, M. de R. les condamne pourtant à périr. Que cela est inhumain! Mais pourquoi aussi s'avisent-ils de se loger dans nos étoffes & dans nos pelleteries? Que ne se tiennent-ils plûtôt sur le dos de la brebis ou du liévre, & là que ne vivent-ils de leur laine ou de leur poil? C'est ce qu'ils ne font point: ils veulent absolument des laines dégraissées: on sorte que par les apprêts que nous faisons aux laines & aux pelleteries, nous travaillons réellement pour les Teignes. Mais comment s'y forment-elles; d'où viennent-elles avant de s'y établir? C'est ce que je ne trouve point distinctement dans le Livre de M. de R. Il nous dit seulement, que pour chasser

les Teignes, il faut rendre les laines graſſes; ce qui leur communique un goût qu'elles déteſtent. Cependant peut-on graiſſer des étoffes ſans les gâter? Le plus court eſt donc de faire périr les Teignes, & pour cela il faut employer des odeurs pénétrantes, telles que celles de l'huile ou de l'eſprit de terebenthine, ou certaine fumée, comme celle du tabac. Cependant on prétend que cette fumée de tabac eſt peu efficace.

L'Auteur croit que ces odeurs & ces fumées étouffent auſſi les punaiſes; & il nous promet de nous enſeigner encore d'autres remedes deſtructifs dans un des volumes ſuivans. Car celui-ci ne ſera pas le dernier. Il ne manquera pas, ſans doute, de mettre au nombre des remedes preſervatifs le frequent mouvement, & l'uſage continué des étofes.

Mais voici de quoi concilier les ſecond Memoire avec le troiſieme. M. de R. propoſe à la fin de celui-ci de faire vivre les Teignes, & même de les entretenir; ce qui ſeroit heureux pour ces pauvres petits animaux, qui ſont ſi ingenieux & ſi jolis. Mais à quel deſſein les faire vivre, puiſqu'ils ſont ſi nuiſibles? Il y a apparence, ſelon l'Auteur, que nous pourrions employer utile-

ment leurs excrémens pour les teintures. On trouve à ces excrémens les couleurs qu'avoient les laines avant d'entrer dans leurs corps. Si l'on en croit notre Auteur, en les nourrissant de laine de toutes couleurs, & de toutes nuances de couleurs, on auroit des poudres propres à être employées pour la peinture, des poudres très-colorées & très-durables. Des couleurs selon lui, qui ont passé par le corps d'un animal, ont du y recevoir une préparation, qui les a mises en état de se mieux soutenir que les couleurs ordinaires. L'Auteur paroît ne proposer cela que comme une conjecture.

IV. Mem. Les Teignes domestiques ont été l'objet du troisiéme Memoire. *Les Teignes des champs*, sont celui du quatriéme, ou l'Auteur ne s'arrête qu'aux Teignes des feuilles. Ces Teignes sont, par raport à celles qui vivent avec nous, ce que les paysans sont à l'égard des habitans des Villes. Leurs habits n'ont rien de recherché, & ne brillent point aux yeux. Aussi ne vivent-elles ni de belles tapisseries, ni d'etoffes précieuses, ni de riches fourures. Des feüilles sèches sont leur maigre nourriture & leur pauvre habitation. On les distingue même à peine de la feüille se-

che, sur laquelle elles resident. Cependant à les regarder de près, il y a selon l'Auteur, plus de goût, plus d'agrement dans la simplicité de leurs habits, que dans la magnificence de nos Teignes domestiques. Elles sont aussi beaucoup plus ingenieuses dans la façon de s'habiller, & elles changent de vêtemens plusieurs fois dans leur vie. C'est un détail des plus singuliers & des plus curieux, que vous lirez, s'il vous plaît dans le Livre même; car il m'est impossible de tout dire ici.

Il est question dans le cinquieme Mémoire de Teignes *ridiculement vêtues*, & ensuite des Teignes *aquatiques*, qui sont fort jolies. Quelques-unes sont entierement couvertes de très-petites coquilles, soit de petits limaçons d'eau, soit de petites moules. Elles sont toutes destinées à changer d'élement, & à devenir habitans de l'air, transformées en mouches à quatre aîles, dont la classe est celle des Mouches papillonnacées. Elles se changent en Nymphes dans leurs fourreau, dont la description est très-curieuse. Ces Teignes, avant de se metamorphoser, sçavent filer; ce qui fait qu'au lieu de mettre une porte pleine à chaque bout de leur fourreau, elles y mettent une porte V. Mem.

grillée ; qui arrête les insectes voraces, & permet l'entrée & la sortie de l'eau, dont elles ont besoin.

VI. & VII. Mémoires. Le sixiéme Memoire nous offre des Teignes, qui se font des habits de pure soye, & d'une figure singuliere. Je ne m'y arrête point. Le septieme traite de celles, qui se font des habits avec leurs propres excrémens. Il faut voir la description physique & détaillée de l'anus de ces insectes, qui donne une direction très-particuliere aux matieres qui en sortent. Cependant ce vers si mal-propre se transforme en un scarabé tout à fait joli, & très-net. Les fourreaux de ses aîles sont d'un rouge de carmin, & plus beau que celui des vernis de la Chine. Tout le reste du corps est d'un beau noir. Sçavez-vous que les Artichaux sont habités par de forts vilains vers, qui se font un Parasol & un Parapluye avec leurs excrémens, & qui se metamorphosent dans la suite en scarabés ?

VIII. Mem. Les *fausses Teignes* font la matiere du huitiéme Memoire. L'Auteur appelle ainsi tous les Insectes, qui, quoiqu'ils ayent besoin d'être couverts, ne se font point d'habits portatifs, mais se contentent de se fabriquer des tuyaux, où ils logent, & qu'ils allongent lorsque

qu'ils veulent marcher : ces galeries leur servent de vêtement. Ces Teignes, bien que nues, sçavent, à la faveur de ces galleries, assiéger des Abeilles dans leurs ruches, où elles vont ronger les gâteaux. Elles dedaignent le miel ; ce n'est qu'à la cire qu'elles en veulent ; elles sçavent la digérer ; ce qui indique aux hommes de nouveaux usages de la cire, comme l'Auteur le fait voir. D'autres fausses Teignes, qui sont de petites chenilles, ennemies de la Litterature, attaquent nos Bibliothèques ; & vivent de la roideur des Livres ; en cela plus excusables que ces petits vers, qui osent en manger le dedans. D'autre font pis encore, en mangeant le bled dans nos greniers. Toutes ces fausses Teignes se changent en Papillons.

Des Teignes M. de R. passe aux *Pucerons*, insectes fort connus, par les ravages qu'ils font dans nos jardins. Il faut lire dans le 9e Mémoire la description de ces petits animaux, surtout celle de leur trompe & de leur anus. Les fourmis suivent à la piste les Pucerons. Est-ce pour leur faire la guerre, comme des Naturalistes l'ont cru ? non : c'est pour se repaître de leurs excrémens sucrés. Ces insectes multiplient extremement, & cependant on ne remarque

IX. Mem.

point de femelles parmi eux. On ne sçait quand ni comment se fait l'accouplement. Les pucerons, avant de se transformer en Insectes ailés, ont déja le corps plein de petits vivans, qui en sortent, dès que leurs meres ont acquis des ailes. Ainsi voila des Insectes, non ovipares, mais vivipares; ce qui est fort singulier. On voit sur les arbres des vessies grosses comme des pommes, dont la cavité est habitée par des milliers de Pucerons. Ces vessies ou tubérosités sont ce qu'on appelle des *Galles*. A la Chine, en Perse, & dans tout le Levant on se sert de ces Galles, pour teindre la soye en cramoisi. La Médecine fait aussi usage d'un eau gluante, qui s'y trouve renfermée. M. de R. indique certaines Galles de ce Pays-ci, dont on pourroit faire aussi un usage utile.

X & XI Mémoires. Les *Faux-Pucerons* occupent l'Auteur dans son dixiéme Mémoire. Il leur donne ce nom, par raport à la différence qui est entre ceux-ci & les autres Pucerons. Ils habitent sur le bois, & ce sont eux qui font prendre à ces feüilles la figure de calotte. M. de R. nous apprend que leurs excrémens sont sucrés aussi, & que la matiere en est analogue à la Manne. Dans l'onziéme Mémoire,

qui eſt beaucoup plus curieux, on nous donne une idée générale de ces Inſectes, qui font une guerre continuelle aux Pucerons. Les premiers ſont des vers ſans jambes, qui naiſſent au milieu de ceux qui ſont deſtinés à être leur proye. Ils n'ont qu'à tourner la tête à droite & à gauche, ou à l'avancer un peu, ils ſont bientôt raſſaſiés. Il y a un très-grand nombre de vers de cette Claſſe, & ils deviennent mouches à deux aîles; d'autres ſe transforment en jolies mouches à quatre aîles, ſemblables aux *Demoiſelles*. Leurs œufs ont été pris juſqu'ici par pluſieurs Naturaliſtes pour des fleurs, parce qu'ils ſont placés ſur un pédicule, qui reſſemble à la tige d'une petite plante, dont l'œuf eſt la ſommité; & quand cet œuf eſt ouvert, il paroît une fleur.

Voici encore d'autres ennemis des *Pucerons*; ce ſont ces petits Scarabés, que les enfans appellent *Vaches à Dieu*, ou *Bêtes de la Vierge*. Leur figure eſt hémiſpherique & fort jolie, & ils reſſemblent en petit à des tortues. L'Auteur parle encore d'autres vers, qui dévorent les Pucerons, & qu'il appelle *Barbets blancs*. Ils deviennent dans la ſuite de petits Scarabés, plus plats que les *Bêtes de la Vierge*.

XII. Mem. Le douziéme Mémoire, qui eſt plus long que les autres, plus curieux & plus utile, contient les principes de l'Hiſtoire des *Galles*, qui ſe trouvent ſur les arbres, ſur les arbuſtes, & ſur les plantes, & en même tems il traite en détail des Inſectes qui en occaſionnent la production. Une mere Inſecte, armée d'une tarriere, ou d'un aiguillon, perce le bois ou l'écorce, ou les feüilles, & dépoſe un œuf dans le trou qu'elle a fait. Les endroits ainſi percés, dépoſitaires de l'œuf, végétent autrement que les autres parties. Celle-ci ſe gonfle, & il paroît bientôt une galle. Ces Galles ſont tantôt comme des noix, & tantôt comme de petites pommes. Les unes ſont liſſes, les autres épineuſes; celles-ci ſont colorées comme de beaux fruits, & celles-là pourroient être priſes pour de petits artichauts: d'autres ſont dures, d'autres ſont comeſtibles.

Parmi les Galles il y en a pluſieurs eſpeces utiles aux Arts. Ce ſont celles qu'on appelle *Noix de Galles*. Croiroit-on que c'eſt à de miſérables petits Pucerons qu'on en eſt redevable? L'œuf, qui a été renfermé dans une Galle naiſſante, y croît; un Inſecte en ſort ſous la forme de ver, qui dans la ſuite de-

vient une mouche à deux ailes, ou à quatre, ou un Scarabé. Mais souvent une *Mouche carnacière* perce la Galle, y dépose un œuf, d'où naît un ver, qui mange le puceron *. Il y a sur tout cela une variété infinie, dont M. de R. ne détaille qu'une partie.

Autre merveille : Ce qui a paru de vraies Galles à quelques Naturalistes, ne sont que des *Gallinsectes*, petits Animaux, qui paroissent privés de vie, *lorsqu'ils font la plus importante des actions animales*, c'est-à-dire, lorsqu'ils travaillent à perpétuer leur espéce. Le Kermes, employé par la Médecine, & qui sert pour la teinture du rouge, n'est qu'un Gallinsecte. L'Auteur nous apprendra dans la suite l'origine de la Cochenille.

Il remarque, que comme le Chene est de tous les arbres celui qui porte le plus d'Insectes, il est aussi le plus fé-

* Le célebre Redi ne pouvant expliquer l'origine des vers de Galles, a eu recours à une imagination extravagante. Il a placé dans les arbres & dans les plantes une ame végétative, & même sensitive, qui, selon lui, forme les vers des cerises & des autres fruits. Redi étoit pourtant un bon Physicien, & un sçavant Naturaliste. M. Malpighi *a pris la Nature sur le fait*; il a vû une mouche percer une feuille de Chêne, & y déposer un œuf.

conde en Galles. Que de sortes differentes de Galles ! Mais quelle sagacité, quel courage dans celui qui a pû faire tant d'observations ! N'est-il pas aussi admirable lui-même que tout ce qu'il a observé ? L'Auteur donne à la fin du douziéme Mémoire une explication physique de la formation & de la variété des Galles. Ce sont des conjectures ingénieuses & solides, qui renferment un sçavant détail, mais pour lequel vous me permettrés de vous renvoyer au Livre. Vous sçavez qu'il est sorti de la Presse du Louvre, & que chaque volume est enrichi d'un très-grand nombre de belles planches, dont l'inspection est très-utile pour l'intelligence de plusieurs articles : il n'est point de Naturaliste, qui n'avoüe que Gesner, Redi, Ray, Aldrovandus, Godaert, la Hire, Vallisnieri, ont bien pû guider M. de R. & lui fournir des observations & des éclaircissemens ; mais ils avoüeront aussi que notre Auteur a bien fait des découvertes qui lui appartiennent, & qu'aucun d'eux n'a traité cette matiere avec autant de soin, d'exactitude & d'agrément, que le docte & ingénieux Académicien, dont j'ai taché d'analyser ici le long Ouvrage en aussi peu de mots qu'il m'a été possible.

Vous me demandez ce que je penſe de la huitiéme partie de *la Marianne* de M. de Marivaux. C'eſt toujours le même ſtyle, le même goût pour les moralités; beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment; quelquefois trop de rafinement dans l'un & dans l'autre; mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu. Il y a néanmoins dans cette huitiéme partie un caractere bien vicieux & bien haïſſable: c'eſt celui de ce Valville, ſi galant homme juſqu'ici. Ce changement étonne; mais l'Auteur, par la bouche de Marianne, fait voir qu'il n'y a rien que de fort ordinaire dans cette indigne conduite. Ce jeune homme, dont la paſſion ſembloit ſi vertueuſe, eſt à preſent un volage, un infidéle, un fourbe même. Cette métamorphoſe renverſe toute la ſcene, amene de nouvelles ſituations, plonge la malheureuſe Marianne dans de nouvelles douleurs. Cependant le Lecteur, qui s'afflige avec elle, trouve auſſi, comme elle, quelque conſolation à la fin, dans l'aventure de l'honnête homme de vingt-cinq mille livres de rente, qui s'offre à la place du perfide Valville. En général, la *Marianne* eſt un Ouvrage ingénieux & amuſant. A l'égard du

Marianne huitiéme Partie.

ſtile, celui-ci peut le gouter, celui-là le blamer. Pour moi tout ce que j'en juge eſt que c'eſt une façon d'écrire propre à l'Auteur, qu'on ne peut pas dire imitée, & qui, je crois, ne le ſera de perſonne. C'eſt une liqueur qui ne doit jamais changer de vaſe.

L'analiſe d'un Roman eſt une choſe trop inſipide, pour vous offrir celle de cette huitiéme partie, où il y a d'ailleurs peu d'action, & beaucoup de diſcours. J'aime mieux en extraire quelques réflexions, qui faſſent naître les miennes.

Page 15. » Il y a des afflictions où » l'on s'oublie, où *l'ame* n'a plus la diſ» cretion de faire aucun *miſtére* de l'état » où elle eſt; vienne qui voudra, on ne » s'embaraſſe guere de ſervir de ſpecta» cle. On eſt dans un entier abandon de » ſoi-même. » Y a-t'il aucune paſſion violente, où *l'ame* faſſe des *myſteres?*

P. 51. » Quand un malheur, qu'on » a cru extrême, & qui nous deſeſpere, » devient encore plus grand, il ſemble » que notre *ame* renonce à s'en affliger; » l'excès qu'elle y voit, la met à la » raiſon: ce n'eſt plus la peine qu'elle » s'en deſole; elle lui cede, & ſe tait. » Il n'y a plus que ce parti là pour elle. » C'eſt-à-dire, que le remede des grandes douleurs eſt de ſuccomber tout-

à-fait : voilà une pensée nouvelle, qui n'étoit point encore venuë à l'esprit des consolateurs.

P. 69. Marianne dit. » Il y avoit bien » des choses à alléguer en ma faveur ; » ma rivale après tout n'avoit pas tant » de quoi triompher. Si elle étoit plus » brillante que moi, ce n'étoit pas » qu'elle fut plus aimable, c'est seule- » ment qu'elle se portoit bien, & que » j'avois été malade. *J'étois dispensée* » *d'avoir mes graces, & elle étoit obligée* » *d'avoir les siennes :* aussi les avoit-elle, » & voila jusqu'ou elles alloient, pas » davantage ; au lieu qu'on ne sçavoit » pas jusqu'où iroient les miennes, » quand elles seroient revenuës. » Bonne réflexion pour toutes les beautez malades, & en bonnet de nuit !

P. 84. » Cette dignité de *sentimens* que je » venois de montrer à mon infidéle, cette » honte & cette humiliation que je laissois » dans son cœur, cet étonnement où il de- » voit être de la noblesse de mon procédé ; » enfin cette supériorité que mon *ame* venoit » de prendre sur la sienne, superiorité plus » attendrissante que fâcheuse ; plus aimable » que superbe ; tout cela me remuoit in- » terieurement d'un sentiment doux & flat- » teur : je me trouvois trop respectable pour » n'être pas regrettée. « Marianne n'auroit-elle pas pû épargner au Lecteur ce fade retour sur elle-même ? Que son amour propre est excessif en cet endroit !

Et à la page suivante : » La *vengeance* est » donnée à tous les cœurs offensés, il leur en » faut une, il n'y a que cela qui les soulage; » les uns l'aiment cruelle, les autres *généreuse* : comme vous voyez, mon cœur » étoit de ces derniers; car ce n'étoit pas » vouloir beaucoup de mal à Valville, que » de ne lui souhaiter que des regrets. « C'est une veritable vengeance que d'être regretté par celui qui nous a perdu par sa faute : vengeance permise, mais qui n'a rien de *généreux*.

Page 103 elle dit : » Je n'étois pas sans se- » cours sur la terre, on ne m'y faisoit point » verser de larmes sans conséquence; j'y voyois » du moins des *ames* qui honoroient assez la » mienne pour s'occuper d'elle, pour se re- » procher de l'avoir attristée, ou pour s'affli- » ger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées » là ont bien de la douceur, elles en avoient » tant pour moi, que je pleurois moins par » chagrin, je pense, que par mignardise. « Une personne *très-affligée*, que tout le monde plaint, peut-elle dire sérieusement qu'elle pleure par *mignardise* ?

Page 116, » Malgré mes chagrins, je m'é- » tois moins négligée qu'à l'ordinaire. Ce » sont là de petites attentions chez nous qui » ne coûtent pas la moindre réflexion; elles » vont toutes seules, nous les avons sans le » sçavoir. Il est vrai que j'étois affligée, mais » qu'importe ? notre vanité n'entre point la » dedans, & n'en continuë pas moins ses » fonctions : elle est faite pour réparer d'un » côté ce que nos afflictions détruisent de » l'autre; & enfin on ne veut pas tout per- » dre. « Cela s'appelle de la plus fine Métaphysique du cœur.

P. 120. Elle parle ainſi du Gentilhomme de 50 ans qui la demande en mariage. » Je n'ai vû perſonne ſi digne qu'on l'écoutât que ce galant » homme ; c'étoit ſon *ame* qui me parloit ; » je la voyois, elle s'adreſſoit à la mienne, » & lui demandoit une réponſe qui fût ſimple & naturelle, comme la queſtion qu'il » venoit de me faire. «

P. 123. Ce même Gentilhomme tient à *Marianne* un diſcours, qui me plaît infiniment. » Ce n'eſt pas un amant, lui dit-il, qui eſt » venu vous trouver, c'eſt quelque choſe de » mieux : car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Amant ? » C'eſt bien à l'amour à qui il appartient de » vous offrir un cœur. Eſt-ce qu'une perſonne » comme vous eſt faite pour être le jouet » d'une paſſion auſſi folle, auſſi inconſtante ? » Non, Mademoiſelle, non ; qu'on prenne » de l'amour pour vous quand on vous voit, » qu'on vous aime de tout ſon cœur ; on ne » ſçauroit s'en diſpenſer : moi qui vous parle, » je fais comme les autres ; je ſens qu'actuellement je vous aime auſſi, je vous l'avoue ; » mais je n'ai pas eu beſoin d'amour pour être » charmé de vous, je n'ai eu beſoin que de » ſçavoir les qualités de votre *amé* ; de ſorte » que votre beauté eſt de trop ; non pas » qu'elle me fâche ; je ſuis bien aiſe qu'elle » y ſoit aſſurément : un excès de bonheur ne » m'empêchera jamais d'être heureux ; mais » enfin ce n'eſt pas à cauſe de votre beauté, » que je vous ai aimée d'abord, c'eſt à cauſe » que je ſuis homme de bon ſens ; c'eſt ma » raiſon qui vous a donné mon cœur, je n'ai » pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi mon » attachement ne dépendra pas d'un tranſport » de plus ou de moins ; & ma raiſon ne s'em- » baraſſe pas que vous ayez du bien, parce

» que j'en ai assez pour nous deux, ni que vous » ayez des parens, dont je n'ai que faire. Que » m'importe à moi votre famille ? quand » on la connoîtroit, fût-elle Royale, ajoûte- » roit-elle quelque chose au mérite que vous » avez ? Et puis les *ames* ont-elles des parens? » Ne sont-elles pas toutes d'une condition » égale ? Eh bien ce n'est qu'à votre *ame* » que j'en veux, ce n'est qu'au mérite qu'elle » a, en vertu duquel je vous devrois bien » du retour. C'est à moi, Mademoiselle, si » vous m'épousez, à qui je compte que vous » ferez beaucoup de grace : voila tout ce que » j'y sçais. Au reste, quelqu'amour que je » vienne de prendre pour vous, je ne vous » proposerai pas d'en avoir pour moi ; vous » n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cin- » quante, & ce seroit radoter que de vous » dire : aimez-moi. Quant à votre amitié, & » même à votre estime, je n'y renonce pas ; » j'espere que j'obtiendrai l'une & l'autre, » c'est mon affaire ; vous êtes raisonnable & » généreuse, & il est impossible que je ne » réüssisse pas. Voilà, Mademoiselle, ce que » j'avois à vous dire ; il ne me reste plus qu'à » sçavoir ce que vous décidez. « Voila une déclaration bien vertueuse & bien raisonnable, qui peut désormais servir de protocole à tous les hommes de 50 ans, qui ont du bien, & qui demanderont de jeunes filles en mariage.

Il paroît depuis quelques jours un Livre excellent, intitulé, *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, par M. de Moncrif, dont je vous rendrai compte au premier jour.

Je suis, &c.

Ce 28 Décembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXII.

Lorsqu'un Architecte a commencé à bâtir un édifice dans l'Ordre Composite, il seroit injuste, M. d'exiger de lui qu'il le continuât dans l'Ordre Ionique ou Corinthien. Le vingtiéme Tome de l'Histoire Romaine par les PP. Catrou & Rouillé offre donc par tout les mêmes ornemens que les Tomes qui ont précédé. Pour donner à leur ouvrage toute l'étenduë projettée, ils ont étendu & embelli les faits. Tantôt en raisonnant profondément sur les mystéres de la Politique, ils ont épuisé l'art des conjectures ; tantôt ils ont imprimé une note de blâme ou de louange aux actions évidemment bonnes ou mauvaises ; tantôt ils ont tracé des portraits & des paralleles ; ils ont

Histoire Romaine, Tome XX.

allongé ou retourné des harangues, & éclairci éloquemment des discours laconiques. Enfin les moindres faits leur ont paru dignes d'être mis dans un grand jour.

Ce vingtiéme Tome, qui est de 788 pages *in*-4°, ne renferme cependant que le régne de l'Empereur Tibére. Des quatre Livres dont il est composé, je ne vous parlerai aujourd'hui que des deux premiers, reservant les autres pour une autre Lettre, où je vous exposerai quelques scrupules. Quoique ces deux Livres ne contiennent que les deux premiéres années du régne de Tibére, on y trouve des faits intéressans. On voit d'abord un tableau de l'Empire Romain après la mort d'Auguste, & les artifices dont se servit son successeur, soutenu par Livie sa mere, Princesse aussi fourbe que cruelle, pour se faire reconnoître Empereur. La peinture de la conduite de Tibére & du Sénat dans cette conjoncture critique forme une perspective agréable au Politique & au Philosophe. Il faut avoüer que les deux Historiens se sont extrêmement appliqués à donner un tour éloquent aux Discours de l'Empereur & des Patriciens. La feinte modération du Prince, & les derniers soupirs de la liberté Ro-

malne écrasée par la plus basse flaterie, ont principalement exercé leur pinceau. Ils ont cru devoir ajouter de nouvelles couleurs au portrait de Julie, que ce Prince son mari laissa mourir de misére ; la mort funeste de Sempronius, qui *avoit occupé la meilleure place dans le cœur de la Princesse*, est décrite d'une maniere très-pathétique. Mais ils ont principalement interessé leurs Lecteurs aux actions glorieuses & vertueuses de Germanicus, qui pouvant s'élever à l'Empire dans la Germanie, theatre de ses conquêtes, arrêta les séditions des Soldats, & leur fit respecter l'autorité du Souverain. Ces orages & le détail des expéditions militaires de Germanicus, objet de la jalousie de Tibére, n'attachent pas moins le Lecteur, que les intrigues politiques de ce Prince dans le Sénat. On voit Séjan commencer à abuser de son crédit, pour rendre Germanicus odieux.

Après avoir arrêté leurs regards sur ce Prince infortuné, il les tournent vers Tibére dans le second Livre, où ils démêlent les ressorts de son gouvernement, & en découvrent l'artifice. Le nouvel Empereur affecta d'abord quelque modération, & les dehors de la

vertu & de la popularité, pour s'attacher les trois Ordres de l'Etat. Rome fut redevable de ces belles apparences au vertueux Héroïsme de Germanicus. Mais Tibére se lassa bien-tôt d'un rôle si génant, & laissa échaper des traits de sa férocité. Peu à peu, il annéantit l'autorité du Peuple & du Sénat, soit en donnant plus d'étenduë aux Loix portées contre les criminels de Leze-Majesté, soit en leur ôtant une ombre de l'ancienne liberté, soit enfin en favorisant les Délateurs, ces dangereuses pestes des Etats. Les invectives des deux Historiens contre ces ennemis mortels de la tranquillité des gens de bien, font honneur à leur esprit & à leur cœur. Ce second Livre sert principalement à développer le caractére fourbe de Tibére, dont ils avoient déja fait le portrait. De tous les faits qui sont renfermez dans ce second Livre, il me semble que les plus intéressans sont: 1°. La conjuration de Scribonius Libo contre l'Empereur, conjuration où il fut engagé par les artifices d'un scélérat. 2°. Le détail de ce qui se passa au Sénat contre la corruption des Juges, contre l'insolence des Délateurs, & sur le luxe. 3°. L'Histoire de la conjuration de l'Esclave Clemens, qui se donna pour Agrippa

ſon maître, tué par les ordres de Livie & de Tibére peu de tems après la mort d'Auguſte.

Après vous avoir indiqué en général les faits principaux des deux premiers Livres de ce Volume. Je vais en extraire quelques endroits, qui pourront vous faire plaiſir. Pag. 13. « Outre la nobleſſe de ſon extraction, Tibére raſſembloit dans ſa perſonne bien des qualités louables, qui ſembloient le rendre » digne de régner. L'âge lui avoit mûri » l'eſprit, & ſembloit avoir calmé dans » lui la premiere fougue des paſſions. » Il comptoit déja cinquante-cinq ans. » Depuis les dernieres années d'Auguſte, le gouvernement de l'Etat avoit » roulé preſqu'entiérement ſur lui. » Comme aſſocié à l'Empire, il en avoit » tenu le timon avec l'approbation » publique. Il eſt vrai que par ambition » il avoit alors diſſimulé ſes vices, & » qu'il n'avoit eu garde de paroître » aux yeux d'Auguſte & des Romains, » tel qu'il étoit au fond du cœur. Il s'étoit fait violence, tandis qu'il n'étoit » encore que dans la route pour arriver » au terme. D'ailleurs le caractére des » hommes qu'on n'approche qu'avec » reſpect, n'eſt aiſément approfondi, » que quand ils ont commencé à ſe pro-

» duire au grand jour. Nous ne diſcon-
» viendrons pas qu'on avoit lieu d'au-
» gurer, que dans Tibére la maniere de
» gouverner ſeroit moins ſupportable,
» que celle de ſon prédeceſſeur. On
» jugeoit de lui par des traits de per-
» fidie, de cruauté, & de fourberie, qui
» lui étoient échappés durant ſes pre-
» miéres années. Rome voulut bien les
» attribuer à l'emportement de la jeu-
» neſſe. Les plus ſages néanmoins crai-
» gnirent le retour de cette humeur fa-
» rouche & peu ſociable, qui s'étoit ma-
» nifeſtée dès ſon enfance, & qui faiſoit
» le caractére propre des Claudius ſes
» ancêtres. » Ce portrait eſt encore plus developpé dans le Livre ſecond, ou au parallele de Tibére avec Germanicus, les Auteurs joignent divers traits hiſtoriques, qui juſtifient le portrait qu'ils ont fait de cet Empereur. Combien de fois nos deux Hiſtoriens, attentifs à éclairer leurs Lecteurs, s'éleveront-ils contre ſon artificieuſe inhumanité!

Quoique dans le Volume précédent, ils ayent ſi bien peint la conduite de Julie fille d'Auguſte, que la matiere ſembloit épuiſée, cependant ſa mort l'a encore ramenée ſur la Scene. « Lorſ-
» qu'un troiſiéme mariage eût uni Julie
» à Tibére, elle ne mit plus de bornes

» à ſes déſordres. A l'âge de trente-huit
» ans la fougue de ſes paſſions ſembla
» ſe ranimer, & prit de nouveaux ac-
» croiſſemens. Julie s'abandonna ſans
» réſerve à une foule de débauchez,
» que la vanité encore plus que l'amour
» du plaiſir attiroit ſans ceſſe autour
» d'elle. Quel monſtre d'incontinence!
» La fille d'un Empereur ne mit plus de
» différence entre le Patricien, l'hom-
» me du Peuple, l'Affranchi, & l'Eſcla-
» ve. Elle ne reſpecta pas même la place
» publique, où l'Empereur ſon Pére
» avoit porté ſa fameuſe Loi contre les
» adultéres. Enfin elle alla juſqu'à ſe
» mêler, dans les plus infâmes réduits,
» avec ces femmes mercénaires, qui
» vendoient leur pudicité à prix d'ar-
» gent. Quelque coupable que fût Ju-
» lie, dit Séneque, ce fut imprudem-
» ment que l'Empereur manifeſta la
» honte de ſa fille en plein Sénat, &
» qu'il la fit condamner à l'exil par Ar-
» rêt. N'avoit-il pas l'autorité en main?
» Que ne s'en ſervoit-il, pour renfer-
» mer dans la captivité celle dont les fail-
» lies n'étoient arrêtées, ni par les rai-
» ſons d'honneur, ni par la crainte des
» Loix? » Après avoir remarqué que
Tibére retrancha à ſa femme exilée *la penſion alimentaire* que ſon pére lui en-

voyoit tous les ans, ils ajoutent : » Ainsi la malheureuse Princesse, après 15 ans d'exil, mourut à Rhége, de disette, de chagrin & de misere. Elle s'étoit attiré ses malheurs ; mais si le Ciel la punissoit avec justice, la main qui lui porta le dernier coup, n'en parut pas moins inhumaine. »

P. 56. » Durant la nuit qui suivit le jour où l'attentat contre Lepidus avoit été commis, il sembla que la rage des séditieux alloit éclater, sans ménagement pour Drusus. Tout le camp étoit rempli d'allarmes & de défiances mutuelles. Qui l'auroit pû croire ? L'ignorance mêlée de superstition fut plus efficace pour arrêter les divisions, que la raison & le devoir ; la Lune étoit alors dans son plein, & sembloit devoir éclairer un combat nocturne. Des deux parts on commençoit à s'y préparer, & les Soldats Prétoriens rangez en bataille s'apprêtoient à charger les Légionnaires, lorsque l'Astre de la nuit fut à l'instant couvert en partie d'une ombre extraordinaire. Ensuite son Disque prit insensiblement de plus en plus [illegible] Cependant le Ciel étoit serein, & aucun nuage ne paroissoit dans l'air. Aussi cette obscurité de la Lune étoit

» une véritable Eclipſe, qui, ſelon
» la révolution conſtante des globes
» céleſtes, devoit néceſſairement arri-
» ver. Le vulgaire ignorant tourna
» l'*accident* en augure. Les Rebelles
» ſe perſuadérent que les Dieux irri-
» tez leur annonçoient les déſaſtres
» que leur révolte avoit méritez. Pour
» remédier au préſage, ou du moins
» pour en ſuſpendre les effets, on fit
» des deux côtez ſonner les trompet-
» tes, & tous frappérent à grands
» coups ſur leurs boucliers; comme ſi
» la Lune, attaquée par un ennemi
» inviſible, eût pû être ſecourue par
» ce tintamarre! Il arriva du moins
» que les cœurs furent plus calmes,
» & que l'émotion des eſprits fut ar-
» rêtée pour un tems. Le Conſeil du
» Prince laiſſa à la crainte tout l'inter-
» valle qu'il falloit, pour faire ſes im-
» preſſions ordinaires. Druſus fut char-
» mé de voir le Soldat ſuperſtitieux
» pâlir & trembler, à meſure que la
» Lune ſe couvroit. Enfin l'*éclipſe pa-*
» *rut centrale*, ſoit parce que telle
» étoit la nature de cette éclipſe, ſoit
» parce qu'un *nuage* ſurvint à propos,
» pour rendre l'obſcurité parfaite.
» Quoiqu'il en ſoit, tout le camp fut
» effrayé, & ſe perſuada que la Lune

» alloit pour jamais refuſer ſa lumiére
» à la Terre. De-là des commencemens
» de repentir. Les Dieux, diſoit-on,
» nous privent de la clarté des Aſtres ;
» parce que nous avons manqué nous-
» mêmes de ſoumiſſion à nos Com-
» mandans. L'occaſion parut trop
» favorable au Prince, pour n'en pas
» profiter. Il crut qu'il falloit augmen-
» ter & entretenir ces naiſſances de
» terreur, pour ramener les mutins à
» la raiſon. » Permettez-moi de com-
parer cette Deſcription avec ce que
Tacite dit ſur le même ſujet : je ſuis
ici la Traduction d'Amelot : » On
» s'attendoit à voir la nuit ſuivante
» quelque horrible attentat ; mais tout
» fut calmé par un évenement inopiné.
» La Lune, dans un tems clair & ſe-
» rein, s'obſcurcit tout-à-coup ; les
» Soldats, qui n'entendent rien au
» cours des Aſtres, en tirent un augu-
» re pour la conjoncture préſente, &
» comparant l'éclipſe de la Lune avec
» leurs travaux, interprêtoient que
» tout iroit bien pour eux, ſi la Déeſſe
» recouvroit ſa lumiére. Pour cet effet,
» ils font un grand bruit avec le ſon
» de l'airain, & une fanfare de trom-
» pétes & de corners ; & ſelon que la
» Lune leur paroît plus lumineuſe ou

» plus obscure, ils montrent leur al-
» legresse ou leur affliction. Mais lorſ-
» qu'un nuage épais vint à leur en dé-
» rober la vuë, & qu'ainſi ils la crurent
» plongée pour jamais dans les ténè-
» bres, comme les hommes donnent
» aiſément dans la ſuperſtition, quand
» une fois la frayeur s'eſt ſaiſie de leur
» eſprit, ils s'écrierent avec douleur,
» que les Dieux leur annonçoient par
» là, qu'ils avoient leur déſobeiſſance
» en horreur, & que leurs peines ne
» finiroient jamais. Druſus, pour pro-
» fiter de ce premier remords, & faire
» honneur à ſa prudence de ce que la
» fortune lui préſentoit, commande
» qu'on aille par les tentes. »

Voici une harangue aſſez courte que je vais rapporter, en la comparant avec celle de Tacite, par laquelle je commence. » Cæcina, dit cet Hiſto-
» rien, prie les Soldats de l'écouter
» avec ſilence, & de bien conſidérer
» la conjoncture préſente des affaires.
» Il dit, qu'il ne reſte plus de ſalut,
» que dans les armes, mais qu'il les
» faut manier avec prudence; que le
» plus ſûr eſt de demeurer dans le
» Camp, juſqu'à ce que les Allemans
» en approchent de plus près, leurrez
» de l'eſpérance de vaincre; & qu'a-

» lors on fera de toutes parts une for-
» tie sur eux, pour s'ouvrir le passage
» jusqu'au Rhin, que si l'on fuit, on
» aura à traverser des bois, & des
» marais profonds, où l'on sera expo-
» sé à la cruauté des ennemis, au lieu
» que si l'on sort victorieux, ce sera
» une gloire immortelle. Enfin il leur
» met devant les yeux tout ce qu'ils
» ont de plus cher, leurs parens, leurs
» amis, & la réputation qu'ils ont ac-
» quise à la guerre, mais sans rien dire
» ni des maux qu'ils ont souffers, ni
» de ceux qu'ils ont encore à souffrir. »
Les Historiens donnent suivant leur coutume une forme directe à cette harangue, dont Tacite, comme vous voyez, n'a tracé que la substance. Lorsqu'il lui arrive de faire la même chose, à l'égard des lettres de l'Empereur, ce précis est converti en *Epitres* dans l'ouvrage François. Quoiqu'il en soit, voici comme il fait parler Cæcina, sans profiter de la précaution délicate, dont il usa, selon Tacite, en cette occasion. » Ce n'est pas pour la
» premiere fois que les Légions Ro-
» maines se sont vues réduites à n'avoir
» point d'autre ressource que dans leur
» valeur. C'est le sort des Conquérans,
» & de tous les braves. Ici, j'ose vous

» l'envoïer, les seuls coups de main
» ne suffisent pas pour nous tirer du
» danger qui nous ménace. Il faut en-
» core de la sagesse & de la précaution,
» pour nous préserver d'un ennemi ar-
» dent à nous poursuivre, & déterми-
» né à nous perdre. Sortir de vos re-
» tranchemens & livrer bataille, c'est
» le premier mouvement que la géné-
» rosité vous inspire à tous. Mais laiſ-
» sons aux Germains cette ardeur im-
» prévoyeuse pour les combats. Elle res-
» semble à la férocité des ours &
» des loups, qui peuplent leurs forêts.
» Pour nous, mesurons nos entrepriſes
» avec maturité, sur les circonstances
» du tems & des lieux. Le sort des
» batailles est incertain. Que devien-
» driez-vous, si la fortune venoit à
» trahir votre valeur ? Quel azile trou-
» verions-nous, dans un si grand éloi-
» gnement du terme où nous préten-
» dons arriver ? Que de vaſtes forêts à
» passer ! Combien de lacs & de fleu-
» ves à traverſer ! Que faire donc pour
» nous faciliter le retour juſqu'au
» Rhin ? Il faudra vaincre l'ennemi,
» j'en conviens. Mais ne vaut-il pas
» mieux dès-maintenant chercher le
» moment favorable & prendre des
» ſûretez, pour abolir, s'il eſt poſſi-

» ble, jusqu'au nom des Cheruſques ? » Les Barbares ſont hardis & entre- » prenans. Pour peu que nous feignions » de les craindre en différant de les » combattre, ils viendront étourdi- » ment nous aſſaillir dans le lieu inac- » ceſſible où nous nous ſommes re- » tranchez. Alors l'irruption ſoudaine » de quatre Légions, inſtruites à com- » battre dans les régles, les déconcer- » tera, & les contraindra à rentrer » dans leurs forêts. Souvenez-vous, » Romains, durant l'action, que vo- » tre délivrance ſera ſuivie d'une gloire » immortelle, & récompenſée de tous » les honneurs militaires. » Le Cæci- na de Tacite ne ſçait pas donner à ſa harangue, un tour ſemblable à celui du Cæcina des deux Hiſtoriens mo- dernes. Le premier excite en peu de mot la valeur de ſes troupes, par des motifs dignes de leur gloire ; le ſecond lance des traits ſatyriques contre l'en- nemi, & préſente à l'imagination de ſes Soldats des objets plus propres à l'amuſer, qu'à l'échauffer.

Quoique ce que j'ai dit juſques ici, ſoit ſuffiſant pour vous faire connoître le gout de ce dernier volume ; je ne puis cependant m'empêcher de tranſ- crire la Harangue que les Auteurs met-

tent dans la bouche des Députez de Reate (Rieti) qui ne vouloient pas que, pour détourner les inondations du Tibre, on bouchât l'endroit par où le Lac Velin entre dans le Nar. Tacite nous apprend que ces Députez disoient » qu'il se répandroit par » tout le païs voisin; que la nature a » très-bien pourvû aux commodités des » hommes, en donnant aux fleuves » leur cours, leur embouchure, & » leurs bornes; qu'il falloit considé- » rer la Réligion des Alliez, qui » avoient consacré des bois, des Au- » tels & des Ministres aux rivieres de » leur patrie; que le Tibre même coule- » roit avec moins de gloire, si on lui » ôtoit le tribut des fleuves, qui l'en- » vironnoient. » Nos deux Historiens modernes font ainsi parler les Réatins. » Nous convient-il, à nous foibles » mortels, de détruire l'arrangement » que les maîtres du Ciel ont fait avec » tant de sagesse? Tout reclame con- » tre le projet des Commissaires, la » Réligion, le bon sens, & l'utilité pu- » blique. Chaque païs *s'est érigé en* » *Dieux* les Lacs, les Ruisseaux, & » les Fleuves. Les faire passer, ces » Fleuves, ces Ruisseaux, & ces Lacs » d'une contrée dans une autre, c'est en

» altérer le culte & faire violence à » leur Divinité. Qui ſçait d'ailleurs, » ſi en donnant un nouveau cours aux » eaux, on ne changera pas la nature » des terroirs, ſi l'on n'alterera pas » la temperature de l'air, & ſi l'on ne » fera pas ſucceder la ſtérilité à l'a- » bondance des récoltes? Le Tibre » lui-même ne perdra-t'il pas beau- » coup de la majeſté de ſon cours? » Aujourd'hui abondant en eaux, il » roule majeſtueuſement ſes flots dans » le lit que la nature lui a formé. » Demain indigent & appauvri, il ne » ſe préſentera plus aux yeux des Ro- » mains que comme un Ruiſſeau, inca- » pable de ſoutenir la peſanteur des » fardeaux dont on le charge.» Tacite n'a pas ſçu donner à ces Députez tant d'eſprit & de rhétorique. Remarquez encore que dans ces morceaux, on ne ſçauroit reprocher aux deux Hiſtoriens d'avoir dérobé des expreſſions ou des penſées à Tacite, qu'ils appellent eux-mêmes *le plus ingenieux Peintre de l'antiquité.*

Quatrieme Lett. de M. Aſtruc.

Après vous avoir rendu compte des trois premieres Lettres de M. Aſtruc, il eſt juſte que je vous entretienne de la quatriéme, auſſi ſolide & auſſi intereſſante que les trois autres. L'Auteur y établit d'abord qu'il ne s'agit pas dans

la dispute des Chirurgiens contre les Médecins, d'une querelle particuliére à la Faculté de Paris. Il avoüe néanmoins que *quand cela seroit, il ne la défendroit pas avec moins de zele.* Mais c'est la cause de la Médecine en général qu'il prétend soutenir : « Ce sont, dit-il, » les Droits, les Prérogatives, les Préé- » minences de tous les Médecins ; que » je deffends ; & par conséquent tous » les Médecins ont intérêt dans cette » Dispute, & ils doivent tous y pren- » dre part. Dès que cette Cause est com- » mune, pourſuit-il, les moyens » de deffense doivent l'être aussi ; & » dans une affaire solidaire pour tous » les Médecins, j'ai droit de me servir » de tous les avantages que tous les » Médecins de tous les Pays & de tou- » tes les Facultés peuvent me fournir. » Ainsi la Doctrine, la Pratique, les » Ouvrages des Médecins Italiens, » Espagnols, Allemands serviront à » deffendre les droits des Médecins » François, puisqu'ils servent à main- » tenir ceux de la Médecine, qui nous » unit tous. » M. Astruc comme dans sa troisiéme Lettre, choisit encore ici M. Petit pour son adversaire, quoique ce Chirurgien, dans une Lettre qu'il a depuis peu écrite à ce Médecin, & qui est imprimée, déclare qu'il n'est aucu-

nement l'Auteur des Ecrits, qui ont paru en faveur des Chirurgiens.

Le nouvel Ouvrage, dont il s'agit, consiste en deux points. 1°. *Tous les progrès qu'on a faits dans le traitement des maladies vénériennes, sont dûs à la Médecine, & aux Médecins.* 2°. *Toute la part, que les Chirurgiens ont eue à ces progrès, c'est d'avoir suivi, imité, copié les Médecins.* La preuve de la premiere proposition renferme un détail historique, digne d'un Sçavant Bibliographe, & d'un Médecin qui sçait également les principes & l'Histoire de son Art. On y apprend la premiere origine des suffrages donnez au Mercure, & la naissance de son usage pour les frictions. En 1497, à peine le mal de Naples est-il connu, qu'un Médecin Italien, nommé *Gilini*, raisonnant par analogie, commence à proposer le Mercure comme un simple Topique. D'autres Médecins dans le même tems en conseillent un usage approchant un peu de la Méthode établie depuis eux. Un *Alessandro Benedetto* Médecin de Verone, dans un Ouvrage dédié à l'Empereur Maximilien I. & imprimé en 1500, fait juger que la pratique des frictions mercurielles étoit déja connuë des Médecins célébres, & par conséquent, qu'elle est presqu'aussi ancienne que le mal même.

Cependant c'eſt proprement *Angelo Bolognini* Médecin, & Profeſſeur de Chirurgie en 1506, dans l'Univerſité de Boulogne (dont l'Ouvrage fut imprimé en 1516 à Paris, & réimprimé depuis pluſieurs fois en Italie & en France) qui eſt le premier de tous les Auteurs, qui ait enſeigné & expliqué en détail les circonſtances, les ſuites, & les avantages de la Méthode, dont il s'agit. On cite enſuite Wendelin Hock, Jacque Catanée, George Vella, Jean Almenard, Pierre Maynard, qui tous ont écrit avant l'an 1516, & qui tous ordonnent les frictions mercurielles, dont la pratique fut encore éclaircie dans la ſuite par le fameux Nicolas Maſſa Médecin de Veniſe, qui dans un Ouvrage inſprimé en 1532, & réimprimé dix fois depuis, entre ſur cette matiére dans le détail le plus exact. C'eſt lui, ſelon M. A. qui a mis, pour ainſi dire, la derniere main à la perfection de la Méthode, & qui par cette raiſon mérite d'en être regardé comme le ſecond inventeur. L'Auteur n'a pas manqué de rapporter l'Eloge, que Freind a fait de ce Médecin dans ſon *Hiſtoire de la Médecine*, & le jugement que cet Auteur porte de ſon Ouvrage. Il cite encore ici pluſieurs autres Médecins célébres, qui ont enſei-

gné la même Méthode, depuis Ma
jusqu'en l'année 1550.

Vers l'an 1518, le Guayac, appel
par mépris *Bois Saint*, fut apporté
Europe de l'Isle de S. Domingue, co
me un spécifique pour le mal de N
plés, plus sûr & moins dangereux q
le Mercure. Alors les Médecins se pa
tagerent sur l'efficacité de ce nouve
remede. Mais un grand nombre, à
tête desquels est Jacque de Berthencou
en 1517, quoiqu'ils reconnussent l'u
lité du Guayac, ne laisserent pas d'
publier l'inefficacité dans plusieurs ca
Enfin M. A. conclut que ce sont l
Médecins, qui ont introduit dans
Médecine l'usage extérieur du Merc
re, qui ont d'abord appliqué ce rem
de comme un topique salutaire, & q
ont ensuite reconnu que la frictio
mercurielle étoit le remede spécifique
universel, & certain du mal de Naples
Que ce sont les Médecins, qui ont e
soin d'avertir de l'insuffisance, & de
dangers des parfums mercuriels, qu
ont fait d'exactes recherches sur le
propriétés & les effets du Guayac, d
d'Esquine & de la Salse-pareille, à me
sure que ces Drogues ont eu quelqu
vogue: Qu'enfin ce sont les Médecins
qui ont perfectionné la vraye Métho
de, & qui l'ont portée au point où ell

aujourd'hui. Cependant les Chirurgiens prétendent dans leurs Ecrits, que les Anciens Médecins de la Faculté de Paris en ont été les adversaires, & ont fait tous leurs efforts pour la décrier. Je ne vois pas que M. A. détruise cette Thèse.

Il entre dans un plus grand détail par rapport à sa seconde proposition. 1°. Jacque Carpi, selon lui, étoit Médecin, parce que « C'est le » titre, dit-il, *qu'il se donne* lui-même *à la tête* » *de ses Ouvrages* imprimés de son vivant, imprimés dans la Ville où il demeuroit, imprimés sous ses yeux; il y est toujours appellé, » *Eximius artium & Medicinæ Doctor.* » De plus ajoute-t-il, il a été Professeur d'Anatomie & de Chirurgie dans plusieurs Universités. On pourroit répondre, ce me semble, que l'épithete d'*eximius* fait connoître évidemment que Carpi n'a point été lui-même l'Editeur de ses Ouvrages: Ce seroit une fatuité sans exemple que de se qualifier soi-même *eximius Doctor*. M. A. me paroît donc se tromper, lorsqu'il dit (pag. 19.) que Carpi *s'est donné à la tête de ses Ouvrages le titre de Docteur en Medecine*, le titre *d'eximius artium & Medicinæ Doctor*. Et puis M. A. est trop versé dans la bonne Latinité, pour ignorer qu'*eximius Medicinæ Doctor*, ne signifie point *Docteur en Médecine*; mais qu'en bon Latin il veut dire exactement *Grand Maître dans l'art de guérir*. Or il suffit que Carpi ait donné des Leçons d'Anatomie & de Chirurgie, pour qu'il ait mérité ce titre, sans qu'il ait été nécessaire qu'il fût ce qu'on appelle *Docteur* dans aucune Université. C'est ainsi que, si je traduisois en Latin le fameux Ouvrage de M. Petit sur la *maladie des os*, je ne ferois aucune difficulté de donner à l'Auteur, quoique simple Chirurgien, le titre

Artium & Medicinæ Doctor. D'ailleurs ce titre *artium & Medicinæ Doctor*, n'eſt pas celui que prennent ordinairement les Médecins Docteurs. A l'égard de l'emploi de Carpi, qui profeſſa, dit-on, l'Anatomie, & la Chirurgie dans deux Univerſités, celle de Pavie, & celle de Boulogne, quelques-uns prétendent qu'on n'en doit point conclure qu'il fût ce qu'on appelle *Docteur en Medecine*. Il me ſuffit d'obſerver ici que le docte Fallope, qui devoit bien être au fait, a mis Carpi au nombre des Chirurgiens, comme M. A. l'avoué lui-même : mais il ne ne fait point difficulté de braver l'autorité de ce Sçavant Médecin : *Fallope a beau dire, que Carpi n'étoit que Chirurgien ; Carpi dit lui-même qu'il eſt Docteur en Médecine.* Cependant M. A. qui parle ainſi, ſuppoſe, ſans le prouver, & contre toute vraiſemblance, que Carpi s'eſt rendu ce témoignage à lui-même. Il n'a point fait attention aux termes d'*eximius Doctor*, qui montrent que ce titre ne lui a pû être donné que par quelque diſciple admirateur de ſon ſçavoir & de ſon *experience*, & éditeur de ſes excellens Ouvrages.

A l'égard de Jean de Vigo, M. A. avoue de bonne foi qu'il étoit Chirurgien, & il ne croit pas même qu'on puiſſe le révoquer en doute. Mais il prétend qu'il étoit auſſi Médecin, & entr'autres preuves il cite le titre de *Chirurgiæ Doctor*, qu'il ſe donne à lui-même dans une Lettre à un ami. « Cela marque, dit-il, un *grade particulier* dans la Chirurgie, grade qu'il n'avoit » reçu que dans une Faculté de Médecine, » qu'il n'avoit obtenu qu'après un examen con» venable, qui ne lui avoit été accordé, qu'a» vec celui de *Docteur en Médecine*, & cela met » une difference très-grande entre Vigo & les » Chirurgiens ordinaires. » Ce que j'ai dit ci-deſſus ſur la vraye ſignification du terme de *Doctor* dans les bons Auteurs, ſuffit, ce me ſem-

de jeter au moins quelque doute sur la solidité de ce raisonnement. D'ailleurs M. A. convient lui-même, qu'il y avoit alors comme aujourd'hui dans les Universités d'Italie des Médecins-Chirurgiens, & que Jean de Vigo étoit de ce nombre. Il étoit donc particulierement *Chirurgien* & non Docteur-Médecin, suivant l'idée attachée à ce titre; s'il étoit Médecin, c'étoit un Médecin *ad honores*, un Médecin d'un ordre particulier, différent de celui des Médecins ordinaires, qui n'ont pour objet que les maladies internes. Il s'ensuit que quelque honneur que M. A. veuille faire à Jean de Vigo, il étoit toujours essentiellement Chirurgien, parce que les maladies externes & les opérations chirurgicales étoient son seul ou principal objet, qu'ainsi les Chirurgiens ont droit de le revendiquer. Mais que résulte-t-il de cette controverse? La dispute des sept Villes de la Grece touchant la vraie patrie d'Homere étoit assurément plus importante, plus intéressante.

M. A. fait paroître beaucoup de sagacité & d'érudition dans plusieurs autres choses qu'il ajoute, & il se défend avec raison d'une erreur chronologique qui lui avoit été imputée par son Adversaire, erreur où, après tout il n'auroit pu tomber que par distraction. Enfin il prouve que, quel qu'ait été Jean de Vigo, soit Chirurgien, soit Médecin, il n'est point du tout le premier Auteur de la méthode pour guérir le mal de Naples par la friction mercurielle. Il prouve aussi, que cette méthode étoit connue & pratiquée en France avant le fameux Thierry de Hery, le Hémon des Chirurgiens François: discussions aussi stériles, qu'épineuses, aussi remplies de chicanes que de traits difficultés, & que je n'ai en vérité aucun regret de ne pouvoir ici analyser exactement. Certaines personnes curieuses pourront

nstruite néanmoins avec plaisir de tous ce
avans détails dans cette Lettre de M.
crite avec beaucoup de précision & de justes
Pobserverai, seulement que, comme ce
Auteur ne fonde en général toutes ses preuve
que sur les Ouvrages publiés par divers Mé
decins, avant que les anciens Chirurgiens, tels
que Carpi, Vigo, Heri, Chaumette, fussen
connus, on pourroit lui repondre qu'il y
bien de la différence entre traiter d'une mala
die, & traiter une maladie. Les Médecins
dont M. A. fait mention, ont traité de fort
de Naples & de ses remedes dans de
bons Ouvrages; mais ont-ils traité eux-mê
mes cette maladie? ils ont connu la vraie mé
thode en spéculation: mais les anciens Chi
rurgiens l'ont non-seulement connue, mais
pratiquée: Ils ont sçu ajouter aux Préceptes
généraux des Médécins leurs observations par
ticuliéres. Ils ont sçû découvrir par leurs pro
pres yeux, & par la grande habitude du trai
tement, une infinité de différences, soit dans
les genres & les especes de la maladie de Na
ples, soit dans la constitution, l'état & les af
fections des malades, & ils ont appris à y appli
quer le remede différemment modifié, selon
les cas différens. Or ce n'est que par une pra
tique assiduë, que par une expérience long-tems
& individuelle, qu'on peut acquérir cette capa
cité, comme il a été démontré dans les Ecrits
des Chirurgiens. Les Médecins mêmes sem
blent en être convenus dans leur fameuse Dis
sertation de 1735, qui a été le flambeau de la
guerre. C'est à ce point capital, ce me sem
ble, qu'il faudroit ramener la question: c'est
le seul interessant pour le Public. Après tout
cette Question ainsi discutée fait bien de l'hon
deur à M. Astruc, & à son Adversaire anony
me, par les doctes & élegans Ecrits qu'elle a
fait naître de part & d'autre.

Je suis, &c. *Ce 4 Janvier 1738.*

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXIII.

ON dit, Monſieur, que l'Autruche, preſſée par des Chaſſeurs, cache ſa tête derriere un arbre, & que parce qu'elle ne voit pas, elle s'imagine qu'elle n'eſt pas vûë. L'Auteur de l'*Enfant Prodigue*, qu'on eſt bien éloigné de vouloir rabaiſſer par cette comparaiſon, fait à peu près la même choſe ; & lorſque tout Paris eſt perſuadé que cette Piéce eſt une des productions de l'Auteur de la *Henriade*, il prend le parti de la déſavoüer. A-t'il craint qu'elle ne fût pas jugée digne de lui ? Le ſuccès des Repreſentations devoit le raſſurer. D'ailleurs, s'il y a des fautes, on les pardonne aiſément dans une Piéce de ce genre, où l'Auteur n'a ſans doute prétendu que ſe délaſſer de ſes

L'Enfant Prodigue, Comédie.

autres occupations. S'il eût fait de cette Comédie un objet de réputation, il est à croire qu'il auroit taché de la rendre plus parfaite. Cependant quel que soit le motif secret qui l'engage aujourd'hui au mystere, le Public éclairé sçait à quoi s'en tenir.

Cette Piéce paroît donc imprimée par les soins d'un prétendu Editeur, qui dans une Préface, à la tête de cette Comédie, fait tout ce qu'il peut pour seconder les intentions de celui qui voudroit être ignoré. *L'Auteur*, dit-il, *ne s'est point encore déclaré.* Mais tout le monde l'a dispensé de cet aveu, & on n'a pas été assez injuste pour lui ravir un honneur qui lui appartient si légitimement. On ne l'a jamais attribuée sérieusement *à un homme de Cour*, ni à une personne d'*une Profession plus sérieuse*, comme l'Editeur prétend le persuader: au moins les connoisseurs n'ont jamais eu ces idées. Il est vrai que d'abord quelques personnes, trompées par les défauts qui s'y trouvent, n'ont pû y reconnoître l'Auteur de la *Henriade*; mais enfin le voile est levé il y a longtems. Les Comédiens & les propres amis de l'Auteur ne font aucune difficulté de reconnoître la *Henriade* & l'*Enfant Prodigue* pour les enfans du

même page ? Cet Auteur auroit-il voulu imiter la Galatée de Virgile ?

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Sa seule Orthographe, pour laquelle il a soutenu ailleurs une espéce de Thèse, suffiroit pour le trahir, s'il avoit eu d'ailleurs une vraie intention de se cacher.

L'Editeur paroît ensuite se mettre peu en peine de cette imputation, & rend compte au Public du caractere de la Comédie, qu'il lui présente comme un modéle à suivre. » Quel que soit » l'Auteur, dit-il, nous présentons » cette Piéce au Public comme la pre» miere Comédie qui soit écrite en vers » de cinq pieds ; peut-être cette nou» veauté engagera-t'elle quelqu'un à » se servir de cette mesure, Elle pro» duira sur le Théatre *Français* de la » variété. « Ce peu de mots me fournit plusieurs réflexions. 1°. Si l'Editeur n'est pas le même que l'Auteur, ils sont au moins amis. L'un prend trop de soin de loüer l'autre. Cependant à travers les éloges répandus dans la Préface, on apperçoit un certain air de modestie, qui diminue l'indécence de se loüer soi-même. 2°. Le Théatre *Français* a-t'il besoin d'une plus grande variété ?

Les vers libres qui lui sont permis, ne valent-ils pas bien, *pour le plaisir*, les vers *dissillabes ?*

Cependant l'Editeur sentant bien que le mélange bigaré de boufonneries & de serieux pathetique trouveroit des contradicteurs, prétend justifier ce genre, par l'exemple de la vie humaine, pareillement entremêlée de ris & de tristesse. » Si la Comédie, dit-il, doit » être la representation des mœurs, » cette Piéce semble assez être de ce » caractere ; on y voit un mélange de » sérieux & de plaisanterie, de comique & de touchant. » On convient que *la Comédie doit être la representation des mœurs* ; mais en tant que naturelles & instructives. Ce qu'il dit ensuite, que *la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart d'heure*, n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités : car je ne vois pas que l'exemple d'une personne, qui rit & qui pleure de la même chose presque dans le même tems, soit capable de nous instruire, & soit une chose fort naturelle, c'est-à-dire, ordinaire parmi ceux qui ne sont pas fous. Pour apuyer son paradoxe il fait un petit conte, plus digne d'un souper que d'une Préface ; conte, qui n'est joli que jusqu'au bon mot du Gen-

dre, & qui ne vaut plus rien dans le reste des circonstances ajoutées par l'Editeur ; conte par conséquent qui ne prouve rien du tout.

Sans vouloir ici combattre un genre de Comédie, contre lequel toutes les personnes de bon goût se sont élevées, on me permettra de dire mon avis sur la Piéce dont il s'agit. Comme elle a été joüée bien des fois, le Public a eu le moyen de l'examiner & d'en juger. Cependant je crains bien, comme il a coutume d'arriver à de semblables piéces, que l'impression ne lui soit pas aussi favorable que la représentation. On juge différemment au Parterre & dans son cabinet. Souvent l'éclat, qui nous avoit ébloüis d'abord, s'évanoüit, lorsqu'on vient à examiner l'objet de plus près ; & telle Piéce a emporté presque tous les suffrages au Théatre, qu'on a daigné à peine lire, lorsque la Presse l'a tirée du faux-jour. Ce n'est pas que je veüille dire que *l'Enfant Prodigue* mérite un pareil sort : les beautés sérieuses, dont cette Comédie est ornée, doivent l'en préserver ; & d'ailleurs les circonstances sont fort différentes. Quoiqu'il en soit, l'Auteur, ou l'Editeur, paroît s'en consoler d'avance. La piéce a plu ; il n'importe à qui,

ni comment. *Qui donne des plaisirs nouveaux*, dit-il, *est toujours bien reçu, & tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.*

On voit par là, combien les maximes de certains Modernes sur *le neuf* ont fait de progrès, malgré les efforts d'un Ecrivain de ce tems, qui a combattu d'une façon si solide & si ingénieuse ce goût de la nouveauté dans les Ouvrages d'esprit. » Le beau, dit-il, * à force de » nous être familier, commençoit à » ne nous paroître plus piquant; il » falloit pour nous plaire réveiller notre appétit, & par là ceux, qui devoient travailler à nous flatter le » goût, étoient presque dans la nécessité de le corrompre. L'entreprise en » gros n'étoit pas difficile: il falloit » pourtant s'y prendre doucement. Il » n'y avoit pas moyen de nous faire » passer en un moment du bon au mauvais goût; le saut auroit été trop rude; mais on pouvoit nous y conduire insensiblement, nous séduire » par gradation. . . . Cependant le parfait a un point fixe; en deçà ou en » de là, on n'y est plus. Ces grands » hommes du siécle passé, les Corneil-

* M. R. D. S. M. seconde Lettre sur les causes de la décadence du Goût, dans ses Réflexions sur la Poésie. A Amsterdam 1730. t. I.

» les, les Molieres, &c. avoient atteint » pé ce point de la perfection, & *une* » *seule chose raisonnable restoit à faire* » à leurs successeurs, c'étoit de les » imiter, & de tâcher de les égaler. « Voila, comme vous voyez, la proposition de notre Editeur précisément contredite, puisqu'on ne peut produire du *nouveau* qu'aux dépens du parfait, que nos Maîtres ont autrefois trouvé, & qu'il ne nous reste plus rien de raisonnable à faire, que de les imiter, & de les égaler, si nous le pouvons. Jugez après cela du mérite de ce *neuf* si vanté, & quels peuvent être *ces plaisirs nouveaux* qu'on prétend devoir être *toujours bien reçus*.

Par raport à la Piéce dont il s'agit, il faut avouer qu'il y a des Scenes fort belles: telle est celle dans l'Acte second, où Lise dit à Marthe:

A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens,
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus fûr avantage,
Quand le raport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs
Sement ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieu! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,

Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds :
Un tel hymen, une union si *chere*,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la *terre* ;
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état
Aux volontés d'un maître despotique ;
Se quereller, ou s'irriter le jour,
Sans joye à table, & la nuit sans amour ;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse,
Tromper son maître, ou vivre sans espoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

Il y a dans le 4e & 5e Acte des Scènes touchantes & bien travaillées, qui font connoître que le Pathétique est le vrai genre de l'Auteur. Ce n'est pas précisément l'attendrissant que les personnes de bon goût blâment dans une Comédie ; c'est le mélange de cet attendrissant avec le risible, surtout lorsqu'il domine. Le plaisant de la Pièce dont il s'agit n'a pas réussi, comme vous sçavez. Rondon, Fierenfat, la Dame de Croupillac n'ont fait rire personne ; & quand même ces Personnages auroient été vraiment comiques, ils n'auroient jamais pû faire un bon effet dans une Pièce, dont le sujet est essentiellement sérieux & touchant. On peut dire en

général que le langage est négligé dans cette Comédie ; qu'on y trouve des vers, où la construction des mots n'est point françoise, d'autres qui ne sont point achevés, & où la rime manque absolument ; quelques-uns où elle est vicieuse, & où l'on fait rimer deux *e*, aussi différens entre eux pour le son, que l'*a* & l'*o*. La rime de *guerre* & de *frere*, de *terre* & de *chere*, passera toujours dans notre versification pour un solécisme. Il est à croire que si l'Auteur se fût déclaré lui même l'Editeur de sa Piéce, il eût témoigné plus de respect pour le Public.

Réponse à la Lettre de M. Riccoboni.

Jusqu'ici on s'est contenté de regarder le *Comique* attendrissant comme un genre opposé au bon goût ; voici un nouvel Ecrit, * par lequel on entreprend de prouver, que ce genre est contraire à la raison. L'Auteur pose d'abord pour fondement de toutes ses preuves, la fin que la Comedie se propose, qui est de *corriger les mœurs par le ridicule* ; d'où il s'enfuit, qu'elle est incompatible avec les larmes & inséparable des ris. Il ajoute que le ridicule est de l'essence de la correction theatrale,

* A Paris chez le Breton, Quai des Augustins. 1737. Broch. de 49 pag.

& il fait voir que si les larmes s'emparoient tout-à-fait de Thalie, (ce qu'avec le tems le mauvais goût pourroit bien causer,) alors la portion des mœurs, qui ne peut être corrigée au Theatre que par le ridicule, resteroit sans correction.

De tous tems les larmes & les ris ont partagé la Tragedie & la Comedie; Ce sont deux genres d'instruction aussi anciens que précieux à toutes les Nations policées; l'un & l'autre doivent instruire & amuser; voila ce qu'ils ont de commun. Mais il ne faut pas confondre ces deux genres en un seul; ce seroit leur faire perdre leur avantage à chacun en particulier. L'un offre l'instruction par la volupté des larmes, & l'autre par celle du rire. C'est en vain que le Sieur Riccoboni condamne *le ris immoderé, que les Spectateurs demandent le plus souvent, & que les honnêtes gens blâment.* On répond qu'il n'y a pas de raison à vouloir déterminer la mesure du rire. Il n'y a point, ajoute-t-on, de *vrai Chrétien*, qui ne puisse voir sans rougir *le peché mortel de l'Avarice* ridiculisé dans *l'Avare* de Moliere, & il n'y en a point qui ne puisse y rire de tout son cœur, & en sureté de conscience.

Mais le Sieur R. non content de con-

damner le vrai Comique, qui fait beaucoup rire, semble encore vouloir abolir le vrai Tragique; il voudroit réunir l'un & l'autre dans le Comique attendrissant, & en faire un nouveau genre de Spectacle plus décent, selon lui, que le premier, plus interessant, plus utile que le second. Notre Religion, si on l'en croit, ne souffre plus le merveilleux de la Tragedie. Mais elle la souffroit, lui répond-on, dans le tems que le Tragique, sous Corneille & Racine, s'est élevé à un si haut degré. La Religion a-t'elle changé depuis ce tems-là? Cet argument ne me paroît pas fort concluant: la Religion n'a point changé, dira M. R. mais il pourroit arriver qu'on seroit aujourd'hui plus éclairé sur les dangers de la Tragedie, qu'on ne l'étoit il y a cinquante ans, & qu'on s'apercevroit, que ce Spectacle porte par lui-même à l'amour romanesque, à la vengeance, & surtout qu'il diminue l'horreur du *Suicide*, si ordinaire dans les Catastrophes de nos Tragedies, où il n'est pas permis de tuer aucun Acteur sur le Theatre, & où il est pourtant d'usage de se tuer soi-même.

M. R. a avancé que » la vertu des » Héros Tragiques, parce qu'elle agit

» ſur des perſonnes trop élevées, ne » fait aucun effet ſur les cœurs & ſur » les eſprits. « L'Auteur oppoſe à ce jugement le ſentiment univerſel que produiſent les Piéces de Corneille & de Racine. Mais M. R. prétend que le Tragique moderne n'a plus ni la force de Corneille, ni le beau naturel de Racine. On lui répond qu'en ce cas ce n'eſt pas la faute de la Tragédie, mais celle de nos Tragiques; qu'ainſi ce n'eſt pas une raiſon pour la dépoüiller de ce qui lui eſt propre, & pour la fondre mal-à-propos dans la Comédie.

Mais, dit M. R. » Les traits les plus » forts de la Morale, & les ſentimens » les plus élevés nous deviendront fa- » miliers dans la Comédie, quand » nous les verrons briller dans des per- » ſonnes qui ne ſont au-deſſus de nous » que d'un ſeul degré. Ce ne ſera plus » le fanatiſme de la gloire dans les He- » ros tragiques, les prodiges de la na- » ture dans les Scipions; ce ſeront les » ſeuls mouvemens de la vertu, qui » feront penſer & agir des perſonnes » à notre portée, de même que ces » grands hommes de l'Antiquité. « L'Auteur répond que les jolies phraſes du ſiécle, & les petites maximes vont donc ſe trouver bien à leur aiſe dans la

Comédie, au moyen des traits les plus forts de la Morale & des sentimens les plus élevés, qui vont lui être devolus. » Supposons, ajoute-t-il, ce nouveau » plan possible & heureux dans son exé- » cution, par raport à la Tragédie & à » la correction Tragique; supposons » qu'elles n'y perdront rien, & que les » grands sentimens & les grands exem- » ples, les grands mouvemens de piété » & de terreur qu'ils doivent exciter, » pourront entrer dans la Comédie sans » se dégrader, sans rien perdre de leur » noblesse, & que de nôtre côté nous y » ferons tous les petits gains que M. R. » nous montre dans la perspective: ce » n'est point assez pour s'y livrer; il » faut voir encore si le comique & la » correction des mœurs, propres à la » Comédie, pourront subsister avec ces » nouveaux Hôtes. « Mais cette correction du ridicule, ajoute-t'il, qui fait un objet considérable dans la société, où irons-nous dans la suite prendre à cet égard des leçons? Jusqu'ici la Comédie avoit été la seule Ecole publique où l'on apprît à connoître & à éviter le ridicule: & voila cette Ecole fermée pour jamais, si le nouveau plan a lieu.

Suivant le système de M. R. & de ses adhérans, les ris & les larmes peuvent

être noblement associés dans la Comédie. Cette association, lui répond-on, est impossible. Ces deux choses, selon la Physique, travaillent mutuellement à se détruire; au moins il est évident qu'elles s'affoiblissent réciproquement. En effet on n'est guere disposé à rire, quand on a encore les yeux baignés de pleurs, & l'on est mal préparé à pleurer, quand les esprits sont encore dans le mouvement qui vient d'exciter le rire. Il n'y a point de réponse à cet argument, qui montre bien clairement la fausseté de cette pensée d'un Poëte moderne, si connu, qui a parlé ainsi de Thalie, dans sa mauvaise Réponse aux Epîtres de M. Rousseau:

Pourquoi borner son aimable pouvoir,
Et lui ravir l'art de nous émouvoir?
Son grand objet est de nous faire rire,
Et ce le seul qu'on doive lui prescrire?
Rire un moment, puis pousser des soupirs,
Puis rire encor, voila les vrais plaisirs.

L'Auteur ajoute à cette raison physique, & soutient, que les mouvemens alternatifs & opposés sont produits plus lentement, & sont plus foibles quand ils sont produits. En effet, le spectacle le plus touchant ne fait pleurer que par degrés, & il en est de même, par rapport au rire, du spectacle le plus risible. Notre Auteur va plus loin, & il

prétend que dans les *Comédies larmoyantes* on ne pleure ni on ne rit véritablement, & que le spectateur se trouve seulement entre deux mouvemens foibles & opposés : on n'est point véritablement attendri, ou si on l'est, c'est que le comique qui a précédé, loin de réjouir, a ennuyé. Dans le fond je défie qu'on me cite une Comédie attendrissante, une de ces Tragédies Bourgeoises que nous connoissons, où les plaisanteries ayent causé le moindre plaisir. Souvenez-vous de l'*Ecole des Amis*, de l'*Ambitieux*, du *Préjugé à la mode*. Les exemples sont donc jusqu'ici contraires au système du Comique attendrissant.

Dans la supposition qu'il fallût nécessairement supprimer l'un des deux genres, c'est-à-dire, ou le Tragique, ou le Comique, (suppression où l'opinion de M. Riccoboni nous conduit) l'Auteur soutient avec raison qu'il n'y auroit pas à balancer, & qu'il faudroit aux dépens de la Tragédie conserver l'instruction comique, parce qu'elle est unique, & qu'elle ne peut être suppléée par les Discours de Morale, débités dans la Chaire ou dans les Livres. J'ajoute que l'instruction qui se fait par le ridicule est de toutes les instructions la plus philosophique & la plus efficace.

Du genre attendrissant, considéré en lui-même, l'Auteur passe à ce genre employé particulierement dans les Ouvrages de l'Auteur de l'*Ecole des Amis*, où, selon M. R. *les larmes ont triomphé, & où les spectateurs ont goûté le même plaisir que dans une Tragédie bien intéressante.* Pour justifier sur cela M. de la Chaussée, ou plûtôt pour y trouver un sujet d'Eloge, M. R. a avancé que *la carriere suivie jusqu'alors, en marchant sur les traces de Moliere, n'étoit plus du goût des spectateurs.* Notre Auteur lui répond que cela n'est arrivé qu'à proportion que les Auteurs se sont écartés des traces si difficiles à suivre. Le succès de certaines petites Comédies dans le goût de Moliere, qui ont paru de nos jours, fait bien voir que ce goût, étant celui de la nature, est toujours celui des spectateurs. En second lieu, il met une grande différence entre le comique noble & le comique qui fait pleurer. Les larmes n'ont point *triomphé* dans le *Glorieux* de M. des Touches, si l'on excepte, selon lui, une certaine reconnoissance, qui produit un attendrissement déplacé, qu'il trouve contraire au vrai ton de la bonne Comédie. Le *Misantrope* de Moliere ne fait verser aucunes larmes; l'action en est noble,

ſans être triſte. » Si la Miſantropie, dit » l'Auteur, étoit un vice auſſi groſſier, » & d'un ridicule auſſi frappant que l'a» varice, elle eût ſurement excité, ſous » la main de Moliere, des ris de la mê» me eſpece. « On peut donc varier le plan de la Fable, & annoblir l'action comique, ſans faire verſer des larmes. » Rien de ſi commun, ajoute-t'il, que » de trouver dans une piéce d'aujour» d'hui beaucoup de ce qu'on appelle » eſprit, ſentimens, mœurs, & rien » de ſi rare que d'en ſortir amuſé & inſ» truit. Telle piéce eſt un tiſſu d'Epi» grammes, c'eſt *un tour de force* conti» nuel; chaque vers eſt une définition » ou un portrait, & il n'y a rien de » véritablement peint; au moyen de » quoi vous n'éprouvez pas plus à la » repréſentation qu'à la lecture cette » chaleur que vous inſpirent les Ouvra» ges des Maîtres de l'Art. . . . Tel au» tre, moins fécond en ſaillies, ſe ré» pand en ſentimens, en maximes, » en lieux-communs moraux, mille » fois recrépis, & cela s'appelle des » mœurs; retranchez de ſa Comédie » la Fable, qui n'y entre preſque pour » rien, & le mariage qui la termine, » vous trouverez trois points d'un diſ» cours moral: placez, ſi vous l'aimez

» mieux un peu de fer ou de poison ;
» c'eſt une Tragédie. Quel Sermon !
» & auſſi quelles Comédies ! Combien
» de beautés de détail ſont alors per-
» dues ! parce que les ſujets ſouvent
» heureux ne ſont qu'effleurez ; de ſor-
» te que ce qui devoit être peint &
» frappé, de façon à faire l'objet prin-
» cipal & le corps du tableau, ſe trou-
» ve étouffé par l'eſprit, noyé dans le
» ſentiment, & dans la maxime, où
» il eſt à peine entrevû, & démêlé par
» un petit nombre de connoiſſeurs. «

Notre Auteur remarque enſuite, que ſi Moliere avoit eu un auſſi heureux ſujet à traiter que *l'Ecole des Amis*, où il auroit entrepris de peindre trois caracteres, un ami éclairé, un ami ſans jugement, un faux ami ; ſoit qu'il eût introduit ſur la Scene des Bourgeois, ou des gens de qualité, il ne les auroit jamais placés dans des ſituations propres à faire répandre des larmes. Il eſt certain au contraire, qu'il y eût mis des ſituations capables de faire rire. M. R. penſe bien autrement. *On n'y rit point*, dit-il, *tant mieux ; ce ſeroit un poiſon que le rire dans une pareille piéce.* Mais M. de la C. lui-même n'en a pas ainſi jugé. Perſuadé que le rire eſt l'ame de l'eſſence de la Comédie, il a fait ſon

possible pour l'exciter; & c'est dans cette vûe qu'il a mis dans sa piéce le rôle d'Aramont. Cet Aramont, dont le caractere n'a pas été assez bien dessiné, prouve au moins deux choses, selon l'Auteur; » l'une, que M. de la C. a » senti qu'il étoit essentiel d'exciter le » rire dans la Comédie, & qu'il y tend, » lors même qu'il n'y arrive pas; en » second lieu, qu'un personnage comi- » que en lui-même cesse de le paroître, » lorsqu'il se trouve placé dans un sujet » *larmoiant.* «

Notre judicieux Auteur ne prétend pas néanmoins bannir de la Comédie les situations intéressantes, lorsqu'elles naissent du fond du sujet traité d'ailleurs comiquement. Mais il fait sentir que ces situations doivent être amenées, ménagées, placées à propos, & toujours subordonnées au vrai comique, qui excite le rire. C'est, selon l'Auteur, ce qui ne se trouve point dans le *Préjugé à la mode*, autre Comédie de M. de la C. Cette femme si tendre, si attachée à son mari & à ses devoirs, forme dans la piéce une situation trop étenduë, trop générale, & amenée aux dépens de tout. » L'Auteur a sçu, dit-on, interesser » habilement le cœur des femmes. Di- » soit-il qu'il a voulu leur tirer des lar-

» mes, & qu'il y eſt parvenu; mais » comment? par cette longue ticade, » où la vrai-ſemblance n'eſt pas plus » ménagée que la politeſſe. Il a fallu, » pour arriver à ces larmes, dire pa- » thétiquement tout ce que dit cette » Actrice charmante, au ſon de voix » ſi tendre, & qui ſert ſi bien le *Lar-* » *moyant*; & il a fallu le dire à un hom- » me, qui, par rapport à elle, reſtoit » muet & maſqué ſans néceſſité, dans » une maiſon particuliere, où il écoute » la Maîtreſſe de cette maiſon qui n'eſt » pas maſquée, & qui débite ſes ſecrets » les plus intéreſſans de ſa vie; il a » fallu que ce mari, qui paſſe pour » l'ami, & qui auroit dû, en cette » qualité, parler ſans avoir de maſque, » ſoit pendant un fort long-tems maſ- » qué, ſans parler, & ſans que celle » qui lui parle faſſe ſemblant de s'en » appercevoir, ni d'avoir le moindre » ſoupçon ſur cette attitude peu natu- » relle & impolie ». L'Auteur ajoute qu'on eût évité tous ces inconvéniens, ſi l'on n'eût pas voulu de larmes; mais leur triomphe étoit juré. Le Public a dit de cette Comédie, que ce n'en étoit point une. Pourquoi, demande l'Auteur? C'eſt que l'intrigue & le mouvement ne ſuffiſent point pour former

une vraie Comédie, si cette intrigue & ce mouvement ne sont pas véritablement comiques, c'est-à-dire, s'il n'en résulte pas le ridicule moral essentiel à ce genre d'écrire.

Je trouve sur la fin de la Lettre dont il s'agit, une réflexion singuliere sur les cabales du Théatre, qui mérite que je vous en fasse part. » Je crois comme » un autre (dit l'Auteur) aux cabales, » & aux coups qu'elles peuvent porter, » même à de bons Ouvrages. J'en ai vû » des mieux ameutées, & des moins » judicieuses; mais ce que j'ai vû aussi, » c'est que j'ai vû ces cabalistes, ces » conjurés si redoutés, oublier leur » rôle de Perturbateurs à gages, non » pas ce qu'on apelle communément » les beaux endroits, les tirades, qui » sont souvent aussi déclamatoires & » puériles que bien travaillées, mais » aux endroits où la nature & le vrai » se trouvent peints: Je les ai vû écouter & applaudir, sans s'en apercevoir, par sentiment & par instinct. » Dès qu'il paroît ce vrai, sans fard, » sans ornement, il se fait jour; il fixe » l'attention, il ramene tout à lui; par » tout où il ne paroît point, le Public » qui le cherche, est de mauvaise humeur, sans sçavoir en lui-même la rai-

» son : c'est un mot, un rien, qui l'ai-» grit, & les beautés postiches ne l'ap-» paisent qu'à demi. «

Au reste le *Scévole* moderne, dont l'Auteur, à la fin de sa Lettre, parle si obligeamment, n'aura point le sort du Scévole Romain : sa main ne le trahira point ; ou du moins il est à croire qu'à la vûë des *trois cens de la même conjuration*, les *Porcennes* d'aujourd'hui cesseront d'assiéger le bon goût.

Avis pour l'Armorial de France.

On avoit annoncé au Public, que le premier Registre en un volume de *l'Armorial général*, qui contient aussi un Abregé historique des familles nobles du Royaume, de leur ancienneté prouvée, de leurs alliances, de leurs emplois, & de leurs services, devoit paroître dès le mois d'Août dernier. Mais les titres successivement fournis ayant été suffisans pour faire deux volumes de ce premier Registre, on a jugé qu'il étoit plus convenable de les mettre au jour en même tems. Ces deux volumes sont actuellement imprimés ; & il ne reste plus que la Préface & la Table. Ainsi l'on compte être en état de présenter au Roi ce premier Registre dans le commencement de Mars 1738, & le distribuer ensuite. Le prix en sera fixé pour

les deux volumes en petit papier à 72 livres, & en grand papier à 96 livres, & chacun sera libre de se les assurer d'avance, soit dans les Bureaux du juge d'Armes de France, soit chez le Sieur Colombat Imprimeur agréé pour cet Ouvrage.

Pendant la distribution de ce Registre, il en sera imprimé un particulier des noms, surnoms & Armoiries des personnes les plus notables, qui sans être Nobles, ont obtenu des Commissaires du Roi la permission, ou ont acquis le Privilege de porter des Armoiries, & on a cru devoir donner cet Ouvrage séparément, avec d'autant plus de raison, que ces familles non-Nobles ignorant peut-être les Armes qui leur ont été réglées, pourroient passer dans l'état de la Noblesse, & s'attribuer des Armes differentes, sous le prétexte d'un même sur-nom, nonobstant l'Arrêt du Conseil du 9 Mars 1706, qui défend à toutes personnes de s'en aproprier d'elles-mêmes, sans le reglement du Juge d'Armes de France, auquel Sa Majesté a permis aussi par le même Arrêt de réformer celles qui auroient été mal données ou mal expliquées dans l'Armorial général ordonné en 1696.

En même tems que l'on imprimera

l'Armorial général des Privilégiés, on travaillera au second Regiſtre de la Nobleſſe, dans le même ordre Alphabetique que le premier, c'eſt-à-dire, depuis l'*A* juſqu'au *Z*. Mais comme il eſt arrivé dans l'impreſſion du premier Regiſtre, que pluſieurs Gentilshommes ont deſiré que l'on refît des feüilles, pour les y comprendre d'une maniere plus étenduë, & que cette opération a retardé le cours de l'Ouvrage, on avertit la Nobleſſe que l'on remettra pour le troiſiéme Regiſtre les Articles de ceux dont les titres ſeront fournis, après que le rang de leur Lettre dans le ſecond Regiſtre ſera paſſé.

On prie auſſi ceux qui ont négligé de fournir les preuves de leurs Emplois & de leurs Services, enſemble les Enregiſtremens des Lettres d'Erection de leurs Terres, ou d'autres Lettres ſujettes à être regiſtrées, de les envoyer exactement au Juge d'Armes de France, ainſi que les Titres des Evenemens arrivés depuis dans les Familles, ſoit par Mariages, Batêmes, Décès, &c. afin qu'il puiſſe en faire mention.

On ne délivrera aucun Exemplaire qui ne ſoit ſigné de Monſieur d'HOZIER. Je ſuis, &c.

Ce 8 Janvier 1738.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXIV.

Discours sur les avantages de la médiocrité.

ON vient d'imprimer le Discours du P. Rainaud de l'Oratoire, qui a remporté le prix d'éloquence au Jugement de l'Académie Françoise en 1737. Le sujet que cette Compagnie avoit proposé, est conçu en ces termes : *Qu'il est avantageux de n'être ni pauvre ni riche*, conformément à ces paroles : *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* Ce n'est point une éloquence hérissée d'antithèses, d'épigrammes, & de grands mots vuides de sens, sans ordre, & sans nul art. Rien ne sent le Senéque, le Lucain & le faux bel esprit : le tissu de ce Discours est aussi ingénieux que le style en est pur & élégant. Ce sont des images vraies, animées par des couleurs qui forment

une heureuſe harmonie : on reconnoît par tout le peintre de la vérité & de la raiſon. L'exorde conſiſte en une courte expoſition des folles erreurs des hommes ſur l'indigence & ſur la richeſſe ; erreurs que le P. Rainaud refute en peu de mots. C'eſt l'eſquiſſe du tableau. Il laiſſe entrevoir que rien ne convient mieux à l'homme que l'heureux milieu que demandoit le Sa[illegible], & qui eſt le plus sûr pour nous, le plus proportionné à nos forces. Pour nous en convaincre, l'Orateur établit ce principe inconteſtable, que notre bonheur ne peut conſiſter que dans notre repos & dans notre vertu ; & il fait voir par les inconveniens de la Pauvreté & de l'Opulence, que l'une & l'autre ſont également contraires à ce bonheur, & que l'état médiocre lui eſt le plus favorable.

L'Orateur n'enviſage la Pauvreté que par rapport à la vie préſente, ſans égard aux récompenſes du Ciel ; & il ſoutient qu'il n'eſt pas d'état plus déplorable ; puiſque le bonheur de l'homme y ſera toujours combattu par la triſteſſe qui naît du ſentiment de ſa miſére, par la douleur qui accompagne les beſoins, & par les vices qui en ſont la ſuite. C'eſt donner en peu de mots

une idée affreuſe de la Pauvreté, idée qui eſt enſuite développée avec autant d'eſprit que de juſteſſe, & miſe en oppoſition avec la médiocrité, exempte de tous ces maux. De ce contraſte naiſſent différens mouvemens dans l'ame, attriſtée par la vuë de la miſére, & rejouie par la peinture du bonheur joint à la médiocrité.

Voici comme l'Orateur peint la triſteſſe née du ſentiment de la miſére, triſteſſe inconnuë à la médiocrité. » Rien ne prouve mieux la triſteſſe qui » dévore le pauvre à la vuë de ſon état, » que l'eſpéce de honte que les hommes » y ont attachée. L'indigence eſt un » monſtre dont on ne peut ſoutenir l'aſ» pect; & plus on affecte d'en détour» ner ſes yeux, plus le pauvre eſt forcé » de l'enviſager lui-même. Il s'y con» ſidére comme le rebut de la nature, » ignoré des autres hommes, ou con» nu d'eux ſeulement pour être l'objet » de leurs mépris. Il voit que tout ce » qui l'environne, ne lui parle que » pour l'humilier; que les regards mê» mes, s'il en tombe ſur lui, ne ſont » que des témoignages de l'horreur » qu'il inſpire.... Il voit les riches » dans la pompe & dans l'éclat, tan» dis qu'il rampe dans la pouſſiére. Les

TAYLOR INST. OXFORD

» plaiſirs viennent en foule au-devant » d'eux, & il ne voit devant lui que » les peines & les douleurs. Des amis » empreſſez ſe diſputent l'avantage » de leur être utiles, & il eſt abandon- » né de tous, ſans ſecours, ſans apui, » ſans eſperance. Eſt-il aiſé de ſoute- » nir un contraſte ſi accablant; & eſt-il » d'ame aſſez Stoïque pour ne pas ſuc- » comber à la vuë d'une ſituation ſi » cruelle? » Le P. Rainaud fait voir que dans la médiocrité rien n'humilie l'eſprit & n'afflige le cœur, & qu'on joüit de tous les agrémens qui manquent à la pauvreté, & de plaiſirs plus purs & plus touchans que ceux de l'opulence.

Dans la ſeconde partie du Diſcours on trouve un contraſte de la Richeſſe avec la médiocrité; mais comme les avantages de la médiocrité mis en oppoſition avec les inconveniens de la Pauvrété ne ſont pas les mêmes par rapport à la Richeſſe, il n'y a point de répétition d'idées, & il en réſulte l'éloge complet de la médiocrité, qui eſt le ſujet du Diſcours. Si dans la premiere partie il a décrié les Philoſophes qui ſe flatoient de trouver un bonheur réel dans l'indigence, il les attaque encore dans la ſeconde, en leur fai-

sant voir que l'état du riche a des charmes. Mais en même-tems il assure, qu'il ne peut jamais nous rendre heureux. Il représente l'homme riche, livré à la tristesse dans le sein des plaisirs, dévoré par le desir de l'indépendance, & tourmenté par les passions: la peinture de son orgueil est également vive & naturelle. » Tout s'arran-» ge, dit l'Orateur, au gré des désirs » du riche; il parle & il est obéi. Ceux » qui l'approchent ne paroissent devant » lui, que pour étudier dans ses regards » le sacrifice qu'il exige; & le palais » qu'il habite, est un temple où il reçoit » l'hommage des humains. Au milieu » de cet appareil, quelle ame ne s'éle-» veroit pas à ses propres yeux? Il » s'enfle, il s'applaudit, il s'admire. » S'il ne se croit pas l'artisan de sa » propre grandeur, du moins croit-il » en être plus digne que tant d'esclaves » qui l'environnent. Il se regarde com-» me plus parfait à mesure qu'on s'hu-» milie davantage à sa vuë, & plus » tout semble dépendre de lui, plus il » semble oublier qu'il dépend lui-mê-» me du souverain Etre. De-là quel » mépris des autres hommes! il n'est » ni citoyen ni ami; on le voit égale-» ment haut lorsqu'il commande, dur

» lorſqu'il reprend, & toujours auſſi » dédaigneux dans ſes regards que ſuperbe dans ſes diſcours & préſomptueux dans ſa conduite. » L'Orateur ſoutient que la médiocrité eſt un antidote contre l'orgueil & la dureté. Il me ſemble que la juſteſſe ſe fait encore plus ſentir dans les penſées ſuivantes.« Pour » comble de malheur, la vérité ne peut » preſque être connuë au riche. Une » foule d'adulateurs l'environne ſans » ceſſe, pour ne lui offrir qu'un encens » dont il eſt offuſqué. De cet air contagieux s'élevent d'épais nuages, » capables de lui dérober la vuë de la » juſtice. Ses fautes ſont déguiſées, » ſes défauts applaudis, ſes vices même » érigez en vertus. . . Si la vérité peut » quelquefois arriver juſqu'à lui, elle » n'y parvient, dit un Auteur judicieux, que comme les impôts chez » le Souverain, après qu'ils ont été » diminuez en paſſant par des mains » différentes. . . . L'homme dans la médiocrité eſt moins expoſé aux ſurpriſes de l'erreur; s'il ne peut pas tout-à-fait s'en garantir par lui-même, » des amis également zélez & ſincéres » ſuppléent à ſa foibleſſe & diſſipent » ſes illuſſions. La vérité quelque auſtére, quelque facheuſe qu'elle ſoit,

» craint peu de paroître à ſes yeux. » Pour la lui faire entendre, il ne faut » ni timides reſerves, ni précautions » artificieuſes, ni tours étudiez; art » malheureux qui ſert trop ſouvent à » la déguiſer & toujours à l'affoiblir. » On la lui préſente impunément toute » nuë, & tel qui ſçait feindre ou diſſi- » muler avec les Grands, ſe pique ſou- » vent avec lui de la plus naïve fran- » chiſe. » Ce plan du Diſcours & ces traits ſuffiſent pour vous donner une idée des talens de l'Orateur, qui fait conſiſter l'éloquence dans le vrai, orné de beautez & naturelles.

REPONSE

A une Lettre que j'ai reçûë de Fontainebleau en date du 9. Novembre 1737. ſignée V. C. D. V. D. R.

Comme c'eſt à moi, Monſieur, que vous vous êtes adreſſé, pour relever l'erreur que vous prétendés s'être gliſſée dans la ſupputation du Memoire de Monſieur Duputy Maître des Requêtes, ſur le produit des plus fortes Pompes ordinaires dont on uſe à la Mer, tel qu'il eſt inſéré dans nos Feüilles,* & tel qu'on l'a fait imprimer dans la Gazette de Hollande, je vais

* T. X. p. 276.

vous y repondre, d'après les Eclaircissemens que M. Dupuy m'a donnés lui-même. Mais afin que le Public se mette mieux au fait de votre objection, je vais d'abord inférer ici votre Lettre.

Lettre de Monsieur V. C. D. V. D. R.

» LOrsque la Gazette de Hollande
» a dit, Monsieur, dans l'Article où
» elle parle de la Pompe de M. Dupuy,
» que la meilleure Pompe des Vaisseaux ne donne que 40, 50 ou 60
» pintes d'eau par minute, les personnes qui connoissent cette Pompe ma-
» rine, ont cru que l'Imprimeur avoit
» omis un zero à la fin de chacun de
» ces nombres, & qu'il avoit voulu
» mettre 400, 500 ou 600 pintes d'eau;
» mais M. Dupuy ayant fait inférer
» dans la Gazette suivante que la Pom-
» pe qu'il prétend donner 900 pintes
» d'eau par minute donne par là 21
» fois plus d'eau que la pompe de Ma-
» rine; & vous-même Monsieur, ayant
» avancé le prétendu fait dans votre
» 97e. Lettre, où l'on lit page 279 que
» la plus forte pompe de Vaisseau ne
» peut tirer au plus que 40, 50 ou 60
» pintes d'eau par minute; vous ne
» trouverés pas mauvais que l'on vous

» avertiſſe que le fait n'eſt pas confor-
» me à la vérité. La Pompe armée d'un
» tuyau de cuivre, nommée pompe de
» Godefroi, du nom de ſon Auteur, &
» dont on ſe ſert dans les Vaiſſeaux du
» Roi depuis plus de 30 ans, donne au
» moins 30 tonneaux d'eau par heure, ce
» qui revient à 480 pintes par minute.
» On en a fait cent & cent expériences,
» & notamment l'année derniere à
» Breſt, où elle fut comparée à une
» Pompe de nouvelle conſtruction. Ja-
» mais elle n'a donné moins de 480
» pintes par minute, ce qui eſt conſtaté
» par le reſultat de pluſieurs Conſeils
» de conſtruction. Or M. Dupuy, qui
» s'éloigne ſi fort de la vérité ſur le pe-
» tit rapport qu'il attribuë à cette Pom-
» pe, mérite-t'il d'en être cru, quand
» il dit que la Pompe qu'il veut lui
» ſubſtituer donne 900. pintes d'eau
» par minute ? il diſſimule le vrai rap-
» port de l'une & le diſſimule groſſié-
» rement. Il peut bien avoir exageré le
» rapport de l'autre. C'eſt à vous,
» Monſieur, dont les Obſervations
» ſont toujours ſi juſtes, à verifier l'un
» & l'autre fait, & à détromper le Pu-
» blic, puiſque vous avez commencé
» à écrire ſur cette matiére.

» Je ſuis avec la plus parfaite conſidéra-

tion, Monſieur, Votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur. V.C.D.V.D.R.

A Fontainebleau ce 9. Novembre 1737.

Je repondrai à cela, Monſieur, que c'eſt avec grande connoiſſance de cauſe, & non par erreur, que Monſieur Dupuy a dit que les plus fortes Pompes ordinaires, dont on ſe ſert à la Mer, ne faiſoient pas plus de 40, 50 ou 60 pintes d'eau par minute, & que pour leur faire produire cette quantité, il falloit au moins mettre juſqu'à 10 & 12 hommes ſur une pompe. Cette vérité eſt ſi connuë de tous les Marins & gens qui ſe ſont trouvez à la Mer, qu'elle n'eſt contredite de perſonne : vous êtes, Monſieur, le ſeul qui l'ayez conteſtée, & de tous les Officiers de marine & Conſtructeurs, qui ont vû la machine de M. Dupuy, il n'en eſt aucun qui n'en ſoit tombé d'accord, parce que M. Dupuy n'a en effet entendu parler que des Pompes ordinaires, qui ſervent dans les Vaiſſeaux de tous les Armateurs & Compagnies de toute eſpéce, qui conſtituent certainement la plus grande partie de la Marine de France.

Vous en conviendrés vous-même, Monſieur, pour peu que vous vous me-

tiés au fait d'un détail que vous n'êtes pas obligé de ſçavoir, qui eſt que les Pompes ordinaires ſe creuſent & ſe percent dans des arbres d'un pied, ou de treize à quatorze pouces de gros tout au plus ; que comme il leur faut laiſſer de l'épaiſſeur aſſez par le dehors pour qu'elles ne ſoient pas ſujettes à ſe fendre & à ſe gercer, on ne les perce jamais que du tiers de leur groſſeur qui eſt tout au plus quatre pouces, ne s'élargiſſant par la ſuite que trop-tôt, par le défaut qu'elle ont de chambrer à cauſe du mouvement continuel de l'heuſe ou piſton qui en produit l'effet.

Les Bringuebales de ces Pompes ont juſqu'à 8 pieds de longueur, & comme elles tirent ſeulement à 6 ou 7 pouces du centre de leur ſuſpenſion, ou point d'appuy, elles ne peuvent jamais faire plus de 6 ou 7 pouces de levée : d'où il s'enſuit qu'elles ne peuvent gueres donner plus de trois chopines ou deux pintes d'eau à la fois, & ce n'eſt encore que par baronnée ; ce qui ne fait pas un produit ſuivi & continu, mais un produit entre-coupé & par intervalle.

C'eſt encore une choſe qui eſt connuë

à la Mer, que l'on ne peut gueres donner, en pompant, plus de cinq à six cens Batonnées par horloge ; c'eſt-à-dire, par demi-heure de tems ; & la raiſon en eſt ſenſible, puiſqu'il n'y a que 30 minutes pour fournir le tems d'un horloge, & ces 30 minutes ne contiennent chacune que 60 ſecondes, qui toutes enſemble ne font que 1800 ſecondes. Or étant évident qu'il faut au moins 3 ſécondes pour faire une batonnée, il s'enſuivra qu'on n'en peut faire que 600. par horloge & 10 par minute ſi c'eſt ſur le pied de 600 & 17 ſeulement, ſi c'eſt ſur le pied de 500 : leſquelles batonnées ne pouvant être que de 3 chopines ou de 2 pintes au plus de produit, comme il eſt dit ci-deſſus, on trouvera ſans doute qu'on en a parlé encore bien avantageuſement, quand on a dit de ces Pompes ordinaires qu'elles ne pouvoient faire que 40, 50, ou 60 pintes par minutes ; puiſque pour peu qu'on reflechiſſe à la manœuvre néceſſaire pour parvenir à ce produit, on ſentira bien qu'elles n'y peuvent point atteindre.

La Brinquebale de ces Pompes, ſur laquelle on met d'ordinaire ſept à huit hommes, a communément huit pieds de longueur, ſçavoir ſept pieds

de queüe & un pied de tête. C'eſt l'abattage qui ſe fait de cette Bringuebale que l'on nomme Batonnée, & on compte une Batonnée toutes les fois qu'on l'abat ; mais comme cette Brinquebale n'a pas de renvoi par elle-même, parce qu'elle n'eſt tirée que par des cordes qui font une attache molle & flexible, il y faut mettre encore deux hommes du côté de la tête pour peſer deſſus, & renfoncer juſte dans la Pompe la verge du piſton qui en eſt ſorti ; ce qui ne ſe peut faire encore qu'à l'aide de quelque boulets de canon attachés à la tête de la Bringuebale, pour la charger davantage, & en rendre le renvoi plus précipité & plus vigoureux. Qui donc de tous ceux qui ſçavent ce que c'eſt que le court eſpace d'une ſéconde, pourra s'imaginer qu'avec un pareil attirail on puiſſe produire en deux ou trois ſécondes ſeulement les deux mouvemens alternatifs, l'un d'abattre la Bringuebale par un bout, & l'autre de procurer par l'autre bout la rentrée du piſton dans la Pompe ? Et pour ceux qui ne ſont pas au fait du tems que vaut une ſéconde, ils n'ont qu'à ſe prendre le bras & être attentifs au batement de leur pouls, dont chaque vibration

fait à peu près une ſéconde : ils jugeront ſi dans le tems qu'ils compteront trois ou quatre de ces vibrations, il eſt poſſible de fournir un travail auſſi laborieux que l'eſt au premier tems l'abattage de la Bringuebale chargée du poids de l'eau qu'elle éleve, & du très-dur frottement de ſon piſton, & au ſecond tems le renvoi de ce même piſton, qui, s'il n'étoit très-juſte dans le corps de Pompe, n'y produiroit point d'effet, & qui n'y peut rentrer que par une force égale à celle qui l'en a fait ſortir.

Je penſe donc qu'il eſt bien démontré à preſent, que les Pompes ordinaires les plus fortes, dont on ſe ſert à la Mer, ne peuvent pas même produire ce que M. Dupuy leur a accordé ; bien loin qu'il ait voulu, comme vous le dites, leur en ôter, pour en donner aux ſiennes. Convenez par conſéquent, Monſieur, que vous voilà devenu tout ſeul l'Auteur de cette penſée de diſſimulation & de larcin, à laquelle ſans y ſonger vous avez appliqué le mot de *groſſièrement*, terme, qui paroît convenir davantage à celui qui l'applique ſi mal, qu'à celui auquel il eſt appliqué.

Vous objectez de plus, que l'on ſe ſert depuis plus de trente ans dans

les Vaiſſeaux du Roi d'une pompe *armée d'un tuyau de cuivre.* (Je copie vos termes, par leſquels vous avez apparemment voulu dire une Pompe fonduë en cuivre) *Que cette Pompe nommée Pompe de Godefroi, du nom de ſon Auteur, donne au moins* 30 *Tonneaux d'eau par heure, ce qui revient, dites vous, à* 480 *pintes par minute; que l'on en a fait cent & cent experiences, & notamment l'année derniere à Breſt, où elle fut comparée à une Pompe de nouvelle conſtruction; qu'elle n'a jamais donné moins de* 480 *pintes par minute, & que ce fait eſt conſtaté par le réſultat de pluſieurs Conſeils de conſtruction.*

Je vous répondrai, Monſieur, en premier lieu, que M. Dupuy n'a eu aucune intention de parler de cette Pompe. Perſuadé que les Vaiſſeaux du Roi étoient ſuffiſamment pourvûs, & agréés de tout ce qu'il y a de meilleur en tout genre, il a porté ſes vûës ſur le reſte de la Marine, qui ne l'eſt certainement pas à l'égal, & que l'on peut dire être, dans la partie qui concerne les Pompes, le moins convenablement aſſurée & équipée.

Le nouveau principe d'Hydraulique, dont M. Dupuy vient de faire différentes diſpoſitions, lui a paru ſi ſimple

& ſi aiſé en le travaillant, que quoiqu'il ne l'eût pas d'abord deſtiné à l'uſage de la Marine, la penſée n'a pas tardé à lui venir de l'y appliquer. Mais Monſieur, vous lui en faites naître une autre; & comme vous avez fixé le produit des Pompes de Godefroy à trente Tonneaux par heure, qui font 480 pintes par minute, & qu'il ſe trouve qu'au contraire la Piéce que M. Dupuy vient de mettre en expérience, & qui eſt actuellement en évidence, en produit à la vûë de tout le monde 900 pintes & même juſqu'à 1000 par minute, qui font plus de 120 muids par heure, (& cela par la manœuvre de 4 hommes ſeulement, qui n'ont pas à beaucoup près la force & la vigueur des Matelots & des hommes qui travaillent à la Mer) cette différence, qui, indépendemment des autres avantages, eſt de plus de la moitié au-delà de celle de Godefroi, lui fait eſperer que l'on pourroit bien par la ſuite s'en ſervir dans les Vaiſſeaux du Roi, à la place de celles qui de votre aveu ne font que trente Tonneaux par heure & 480 pintes par minute.

Je vous répondrai en ſecond lieu, Monſieur, que ce n'eſt point l'intention de M. Dupuy d'entrer en diſcuſ-

ſion avec vous, de ce que vous aſſurés des Pompes dites de Godefroi ; il les ſuppoſe dans leur produit être telles que vous le dites. Il y auroit pourtant à examiner, ſi elles ſont bien généralement etablies dans tous les Vaiſſeaux de Sa Majeſté ; s'il n'en reſté point encore dans les Vaiſſeaux du Roi quelques unes des anciennes ; ſi dans le travail journalier qu'y font ces nouvelles Pompes, elles donnent preciſément les 480 pintes que vous leur attribués : car ſi c'étoit un fait ſi connu que vous le dites, ſi c'eſt un ſervice ſi habituel & ſi répété, pourquoi cherchez-vous a en appuyer la preuve, en diſant qu'on en a fait cent & cent expériences, & que le fait en eſt conſtaté par le réſultat de pluſieurs Conſeils de conſtruction : il ſemble qu'un uſage de tous les jours n'avoit guéres beſoin de pareiles indications, qui portent à penſer qu'en effet ces Pompes produiſent plus que toutes les autres qui ont paru juſqu'ici ; qu'elles auroient même pû faire ce que vous dites, mais que ç'auroit été dans des épreuves forcées où l'on auroit doublé de monde, pour voir juſqu'où elles étoient capables d'aller ; comme dans cette derniere épreuve que vous dites en avoir été faite à Breſt en parallele

d'une autre Pompe de nouvelle construction.

Mais sans se jetter dans ces conjectures, & dans ces doutes trop scrupuleux, qui pourroient vous paroître une espece de récrimination, revenons aux regles & aux principes. C'est la mesure du vrai.

Vous dites bien, Monsieur, que les Pompes de Godefroi donnent 480 pintes par minute; mais vous ne dites pas ce que l'on y met de monde pour les manœuvrer. Car enfin, si sur les Pompes ordinaires il faut mettre jusqu'à six & huit hommes sur la Bringuebale, & deux hommes pour en renvoyer le piston, n'en faudra-il pas bien douze sur les Bringuebales de Godefroi, & trois hommes au moins pour en faire rentrer le piston? En effet si ce grand nombre d'hommes s'employe, comme il est vrai, sur une Pompe, à raison de la dureté de son piston, dureté inévitable, dureté sans laquelle il ne s'ensuivroit aucun effet (car point d'aspiration sans frotement, c'est la seule adhesion qui ferme à l'air son passage) combien faudra-t'il d'hommes sur les pompes de Godefroi, qui plus grosses & plus longues que les autres, fourniſſent à leur piston plus d'espace à remplir, &

plus de chemin à parcourir, ou une plus grande ſurface d'eau à ſoutenir, ce qui revient au même.

Cette difficulté n'eſt pas la ſeule : il eſt facheux qu'en employant plus de monde pour ces Pompes, on n'y acquere pas plus de viteſſe. Car comme la levée de la Bringuebale eſt plus conſidérable, n'y faut-il pas auſſi plus de tems pour la fournir ? Comment donc obtenir de ces Pompes que dans un pareil eſpace de tems elles faſſent une plus grande quantité de batonnées, que n'en font les Pompes ordinaires dont on a parlé ci-deſſus ? & ſi elles ne font pas un plus grand nombre de batonnées, de quel diametre interieur faudra-il que ſoient vos Pompes fonduës, pour ſuppléer à ce défaut, & pour rendre exactement la quantité que vous leur accordés ?

Parmi les corps de Pompe des machines qui ſont établies dans Paris, il y en a qui ont été fonduës de dix pouces de diametre par le dehors, & qui ont de creux huit pouces de diametre interieur. Quelqu'autres ont de creux ſix pouces huit lignes, & il y en a d'autres qui n'ont que ſix pouces juſtes. Toutes ces Pompes ſont des plus fortes qu'on ait fonduës, & ſuivant la levée plus ou moins grande de leur piſ-

ton (car il en eſt qui ont juſqu'à dix-huit pouces de levée) on leur voit produire aux premieres dix-huit pintes & un peu plus, par coup de piſton, aux ſecondes un peu plus de douze pintes, & aux troiſiemes dix pintes, & quelque choſe davantage ; mais quoique toutes ces Pompes ſoient peut-être plus fortes que les Pompes de Godefroy, dont vous n'avez point accuſé la proportion, elles ne produiſent pourtant pas, pour les plus fortes, plus de dix-huit à vingt pintes par coup de piſton. Or comme il eſt difficile, ainſi qu'on la démontré ci-deſſus, pour ne pas dire impoſſible, que les Pompes de Godefroy, qui d'ailleurs n'ont pas 18 pouces de levée, puiſſent faire plus de dix-ſept à vingt batonnées par minute, il ſeroit bien difficile auſſi qu'elles donnaſſent plus de trois ou de quatre cens pintes par minute.

Il reſulte, Monſieur, de tout ceci, que vous ne détruiſés pas ce que M. Dupuy a avancé, que ſa Machine eſt de vingt-une fois plus forte en produit que toutes Pompes ordinaires de la Marine. Vous ne prétendés même détruire cette propoſition, qui eſt générale, que par une ſingularité, & que par

une Pompe particuliere, qui n'eſt point encore établie par tout. Encore ſi la Pompe particuliere, que vous allegués, étoit ſuperieure en produit à celle de M. Dupuy, votre argument auroit pu devenir concluant, & peut-être ſe ſeroit-il trouvé qu'il auroit eu tort de dire que ſa Machine l'eût emporté de vingt-une fois ſur toutes les Pompes de la Marine, puiſqu'il s'en ſeroit trouvé une qui eût été ſuperieure à la ſienne. Mais vous dites qu'il a tort de mettre ſa Pompe, à qui il attribuë 900 pintes de produit, au deſſus de toutes les Pompes de la Marine, parce qu'en voici une qui en donne 480. Quelle eſt cette façon d'argumenter ? Quelle conſéquence en tirera-on ? ſinon que celle que vous allégués lui eſt encore inferieure. Vous n'avez donc voulu, Monſieur, ou que faire valoir la Machine de M. Dupuy, ou que détourner de deſſus cette Machine la trop grande attention du public.

En tout cas, ſi vous perſeveriez à trouver des raiſons de préférence en faveur de celle que vous allegués, il ne ſeroit plus queſtion que de les mettre en parallele & de les faire travailler enſemble. Mais ſoit que celle de M Dupuy s'en tienne à 900 pintes, comme on la annoncée; ſoit qu'elle aille juſqu'à 1000 pintes, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par une inſpec-

tion journaliere, ſoit que de ſon côté, la Pompe de Godefroy faſſe les 480 que vous dites, ſoit qu'elle faſſe moins; il ſera toujours conſtant que celle de M. Dupuy la ſurpaſſera de toute la moitié de ſon produit. Or regardez-vous une moitié en ſus comme une bagatelle en ce genre? Regardez-vous comme une choſe indifférente le ménagement de l'Equipage, au point de n'avoir jamais que quatre hommes à employer ſur chaque piece? Joignez à cela la ſûreté immanquable qui en réſulte, & qui diſpenſe de rien jetter à la Mer. Une différence ſi avantageuſe n'eſt-elle pas capable de nous faire ſouhaiter à tous, par rapport à des objets auſſi precieux, que le ſont les Vaiſſeaux de Sa Majeſté, qui font partie de la ſûreté de ſon état, & l'appui du commerce de ſon Royaume, que le Roi voulût bien, par l'amour qu'il a pour ſes Sujets, en ordonner l'uſage dans toute ſa Marine? Du moins une différence ſi notable, & qui frappe aujourd'hui tant de monde, demanderoit-elle qu'on ne cherchât pas à l'étouffer & à la détruire; car ce n'eſt gueres s'honorer ſoi-même, que de prendre ſur ſoi d'empêcher le bien public.

Au reſte il eſt toujours certain que la machine de M. Dupui eſt très-ſimple en ſoi, & nullement ſujette à aucun des inconveniens, qui ſe rencontrent dans les Pompes uſitées à la Mer: Point d'aſpiration; c'eſt un des plus grands deſavantages des Pompes marines, que d'être aſpirantes. Il n'y faut qu'un évent, une gerçure, pour rendre leur travail inutile; auſſi les faut-il long-tems charger d'eau pour en obtenir quelqu'effet: il ne faut qu'un gravier, une ordure, un bout de bitord, un brin d'étoupe dans la chopinette, pour la gâter. La Machine de M. Dupuy ne craint point tous ces haſards; elle

travaille, elle éleve l'eau au premier moment qu'on la manœuvre; elle tire l'eau à 6 pouces près du fond de cale, ſans qu'il s'y faſſe aucune ſuccion nuiſible aux coutures du Bordage. Elle n'a point d'interruption dans ſon produit, elle coule comme un gros ruiſſeau : le Navire eût-il reçu trois ou quatre coups à l'eau, la Machine l'affranchiſoit ſans peine, & peut-être en feroit-elle encore davantage, parce qu'elle eſt ſuſceptible de toutes ſortes de proportions. La compoſition n'en eſt pas couteuſe; matiére ſolide, matiére commune, & aiſée à former. Toutes les pieces en ſont d'un même calibre, le rechange & radoub en eſt prompt & aiſé. Elle n'occupe pas plus de place, que les Pompes ordinaires : même nombre, ſi l'on veut, mêmes emplacemens; il n'y faut employer ſur chacune que quatre hommes de l'Equipage, ſans qu'il ſoit beſoin de les aider par des boulets. Ces hommes ne peinent point, & peuvent travailler entre-pont, ſans s'échauffer; on en peut établir la manœuvre ſur tel des ponts du Vaiſſeau que l'on voudra, & même la changer ſuivant les affaires du Navire; & à proportion que les Bâtimens auront moins de creux, il y faudra moins d'hommes; deux alors ſuffiront, & enleveront encore près d'un tiers d'eau par-delà : on ne ſera point obligé avec cette Machine de rien jetter à la Mer; ſûreté par conſéquent égale dans ſon eſpece à celle qui reſulte de l'Ancre du Navire.

Il n'eſt point néceſſaire de parler ici de deux autres Grands uſages, dont cette Machine poura être dans les Vaiſſeaux. Peut-être que ſi j'en diſois davantage, vous trouveriez matiere à diſputer. Il faut finir; mais je ne puis refuſer à Monſieur Dupuy de vous dire

une chose dont il m'a assuré ; c'est qu'il ne craint ni ne hait la contradiction en fait de nouvelle découverte, parce qu'il en est peu qui n'y ait été sujette. Il fait même cas de cette émulation, qui contribue à perfectionner tout ; & pour peu que vous l'excitiés encore, il sera charmé de vous faire voir de nouvelles pieces, qui, au lieu de ne donner que 1900 ou 900 pintes, iront jusqu'à douze ou quinze cens, si vous ne trouvez pas que celle qu'elle a mis à l'épreuve soit suffisante. Peut-être, Monsieur, ne l'êtes-vous pas venu voir, pour vous en éclaircir par vous même, quoiqu'elle travaille tous les jours aux yeux de tous les connoisseurs, & de tant d'habiles gens, qui n'y apportent d'autres considérations & d'autre interêt que l'amour du bien public & de la plus grande sûreté de la vie & de la fortune des Sujets du Roi ; bien différens de cette espece d'hommes envieux, qui s'imaginent avoir le privilege exclusif des lumieres & du genie.

Je suis, &c.

Ce 11 *Janvier* 1738.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilége & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXV.

M. Du Perron de Castera a lui-même, Monsieur, exposé dans ces vers, qui sont de sa façon, le dessein qu'il s'est proposé en composant ses *Entrétiens Litteraires & Galans*, qui paroissent depuis quelques tems en deux Volumes. Entrétiens Litéraires & Galans.

Heureux mille fois les Auteurs,
Qui par un lien respectable
Joignent les fruits avec les fleurs,
Et l'utile avec l'agréable !
Jusques aux derniers tems leurs Ouvrages vainqueurs
Mépriseront l'envie & le fiel des Censeurs.

Il fait parler trois amis, qu'il suppose retirez à la Campagne, & qu'il appelle *Eudoxe*, *Gelase* & *Philinte*. Leur familiarité est si grande, qu'ils se tu-

voyent poliment, & se disent d'un air aisé certaines plaisanteries, où l'Auteur a eu apparemment intention de mettre ce *Sel attique*, qui, selon lui, ne se trouve pas dans nos *Observations*. Ces trois amis, après avoir cherché *un plaisir, qui ait toujours les graces de la nouveauté*, le trouvent enfin dans des *conferences Académiques, où ils mettront sur le tapis des matieres instructives & amusantes*, & qui ne les empêcheront pas de jouïr des plaisirs de la campagne. Ils veulent que dans leurs entretiens l'utile précéde toujours l'agréable, parce qu'au théatre François la Tragédie est toujours représentée avant la Comédie. C'est la raison dont se sert Eudoxe. En même-tems, pour donner à ces entretiens un air tout-à-fait Académique, chacun dicte son Statut, qui ne manque pas d'être reçu & applaudi. Gélase est d'abord assez peu galant, pour exclure les Dames de la nouvelle Académie; mais se voyant contredit par ses deux Confréres, il consent de les y admettre. L'Auteur ne s'est pas mis au nombre des Interlocuteurs, par des raisons qui font honneur à sa modestie. Il est loué & défendu dans cet Ouvrage. Lui convenoit-il de prononcer lui-même l'éloge de ses écrits & de sa pe-

sonne ? En le mettant plutôt dans la bouche des Interlocuteurs, *il jette une gaze* fort fine *sur les idées* de son amour propre. Les trois amis désignent le Sieur de Castera sous le beau nom de *Philomuse*.

Nos trois Académiciens de campagne, ne sçachant que faire dans un jour pluvieux, se déterminent à ouvrir leurs doctes & ingénieuses conférences. » Quel sujet, dit Philinte, » choisirons-nous pour débuter ? Vous » voilà bien embarassé, reprit Gélase : » morbleu que je hais les esprits stéri» les ! Je vais vous dire des vers que » j'ai faits quelques jours avant mon » départ de Paris ; vous en jugerez, » vous parlerez, vous gloserez ; nous » disputerons ; ne sera-ce pas là une » conférence ? » Gélase récite alors ses vers sur la mort d'un serin *qui étoit en amour*, & qui avoit appartenu à une vieille Dame, dont il dit : *je ne sçache que son miroir qui soit capable de lui dire des douceurs.* Ces vers sont fort galans, & l'on ne doit pas douter de leur excellence, puisqu'un autre Poëte eut le front de se les attribuer : avanture qui rappelle heureusement celle de Virgile, au sujet des vers si connus qu'il

avoit composés en l'honneur d'Auguste. Tout le monde sçait aussi la réponse, que le Poëte Latin fit au plagiaire. On en trouve ici deux traductions, dont l'une, qu'on juge admirable, donne lieu de se récrier sur le petit nombre des bonnes traductions littérales en vers, & de censurer la traduction de la fameuse Epigramme d'Ausone sur Didon. Sans discuter ici le long commentaire d'Eudoxe, il suffit d'observer qu'il se seroit abstenu d'une pareille critique, s'il avoit considéré que le but du Poëte Latin & du Traducteur a été uniquement de plaindre l'infortune de cette Princesse, & que la Poësie a le privilége de sous-entendre des mots, pourvû que le sens ou le tour de la pensée les indique suffisamment. Il est clair que dans la Traduction l'épithete *triste* regarde Didon.

Mais ce n'est-là qu'une transition pour nous donner des modéles de traduction littérale. L'Epigramme Grecque sur Dercilis est célébre ; on peut la traduire ainsi en prose : *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muses ; Dercilis est en même-tems une Muse, une Grace & une Venus.* En voici la traduction en vers, qui selon Eudoxe, *auroit été ainsi tournée par l'Auteur Grec,*

s'il eût fait ſon Epigramme en François; vous en allez juger.

Dercilis eſt charmante & belle ;
Mille agrémens voltigent autour d'elle ;
Et verſent ſur ſon front certain air gracieux,
Qui ſoumet la fierté du cœur le plus rebelle :
Son eſprit eſt ingénieux,
Ses vers ont des accords doux & mélodieux ;
Ainſi ſans m'éloigner des traces
De la plus ſévére équité,
Je compte deux Venus, dix Muſes, quatre Graces ;
Et je démens l'antiquité.

Il eſt vrai, que cette traduction *ne dit rien qui ne ſoit naturellement lié au ſujet* ; mais la maniere de le dire eſt-elle vive, eſt elle même ſupportable ? C'eſt pourtant de la traduction de cette Epigramme Grecque & de celle de quelques vers Eſpagnols que M. C. conclut *qu'il n'eſt point de Langue qui réuſſiſſe mieux que la nôtre dans ce genre d'écrire.* Cette traduction n'en eſt-elle pas une bonne preuve ?

La Diſſertation ſur ce ſujet conduit à parler de la richeſſe, de la clarté, & de la ſageſſe de notre langue, & à la préférer au Grec & au Latin. On exagere ici quelques idées du P. Bouhours, & on y joint un peu d'érudition Grammaticale, avec quelques exemples peu

conclure. C'eſt en développant le génie entier d'une langue qu'on l'apprétie véritablement ; deux ou trois phraſes priſes au hazard, & conſidérées d'une maniere vague ne décident rien. Je n'entreprendrai point ici cette diſcuſſion, & je me contenterai de dire que par rapport à la Politique, à la Juriſprudence, & aux matieres de raiſonnement, où l'on ne peut s'exprimer avec trop de clarté, la Langue Françoiſe eſt peut-être ſupérieure à la Grecque & à la Latine. Mais il faut convenir qu'elle leur eſt inférieure dans la compoſition des ouvrages d'éloquence & d'agrément, où ſa marche trop uniforme produit ſouvent l'ennui & le dégout. J'adopte ici les idées de M. de Peneloſi dans ſes Réflexions ſur la Rhétorique & la Poëtique, & celles de Madame Dacier dans ſa Préface de l'Iliade. Comme l'un & l'autre connoiſſoient les beautés de ces deux langues mortes, & qu'ils écrivoient en Francois avec autant d'élégance que de délicateſſe, leur jugement eſt d'un grand poids.

Ce qu'il y a de ſingulier, eſt que préciſément dans le même tems que nos trois Académiciens traitoient cette matiere, Philomuſe, qui étoit alors en Italie,

s'écrimoit là-dessus contre un certain M. de Rintail, personnage emprunté de Baillet. La lettre apportée par un Laquais, où il s'agit de ce grand événement, renferme la critique & l'éloge de quelques vers François traduits d'après le Latin. Mais ce sont de petits détails où je ne puis entrer. » Rintail & moi, dit Philomuse, nous nous chicanâmes sur » plusieurs articles; figurez-vous deux » partis qui se battent; l'un crioit à » tous moments: Vive les Latins, & » l'autre: Vive les François; mais par » bonheur il y avoit beaucoup de paroles perdues, & point de sang versé. » Que cela est ingénieux! Enfin le combat se termina par composer l'un, une Fable en Latin, & l'autre, une Fable en François, sur le même sujet: deux pieces assez inutiles pour résoudre le problême; aussi Gélase juge *que ces deux Fables sont d'égale valeur*, & renvoie *tout Rintail & Philomuse hors de cour & de procès*. Il y a encore dans cette lettre une autre Fable de *Philomuse*, qui écrit d'Italie aux trois Académiciens, sur ce que deux Auteurs avoient attaqué sa belle traduction du Camoëns. Gélase finit ainsi l'entretien littéraire. »Notre Conférence devient

» longue ; c'eſt à peu près comme ſi » au théatre François la Tragedie avoit » ſix actes : Venons à la petite Piéce, » car les impreſſions noires commen- » cent à me gagner. » Philinte alors recite une nouvelle galante.

L'art d'écrire l'Hiſtoire a fourni de matiére pour quatre conférences litteraires. Eudoxe fut trouvé par Gélaſe, liſant la vie de Charles XII. écrite par M. de Voltaire. En liſant ces quatre conférences on s'appercevra que les trois Académiciens ne reſſemblent pas à ces beaux eſprits, qui, pour me ſervir des termes de Madame Dacier Pag. 30 des *cauſes de la corruption du goût*, » n'ont jamais travaillé ſérieuſement, » qui n'ont fait que des études plus » nuiſibles que profitables, & qui n'ont » que les Caffés pour Cabinet & pour » Parnaſſe. » Il paroît qu'ils ont beaucoup lû, & beaucoup retenu ; mais puiſque leur but eſt de plaire, même aux Dames, ils auroient dû ſupprimer une certaine érudition ſcolaſtique, & triviale parmi les gens de Lettres. Ils commencent par l'étymologie du nom *d'Hiſtoire*, expoſent la définition & ſon objet, les connoiſſances néceſſaires pour la compoſer, & ſes differentes diviſions. Tout cela eſt mêlé de

quelques faits historiques & de quelques observations particulières. Nouvel exercice Academique : un Laquais apporte du Caffé, & Marin, valet de Chambre de Gélase, joint sa voix aux accords du violon, pour chanter un Romance, que son maître avoit composé dans le goût Espagnol, & qu'on trouve ici. Après que le Musicien eut fini, la discussion du sujet fut reprise & continuée dans trois autres Conférences. C'est un précis des méthodes connuës pour écrire l'Histoire, orné de quelques raisonnemens & de traits historiques.

En parlant de l'Histoire Universelle, ils observent qu'elle exige le laconisme, & que les descriptions y doivent être très-vives & très-courtes. Ces deux regles sont élegamment illustrées par les comparaisons suivantes. » Telle » qu'un Fleuve majestueux & rapide, » que rien n'arrête dans son cours, » l'Histoire universelle doit chercher à » grands pas la fin de sa carriere ; il lui » siéroit mal d'imiter le ruisseau, qui » serpente & qui s'amuse à caresser » les fleurs champêtres, dont ses bords » sont émaillez. Ne pourrions-nous » pas encore, ajoûta Philinte, compa- » rer l'Histoire Universelle avec une

» Dame ; que des affaires d'une extrême conſéquence obligent à voyager ? elle peut s'arrêter un inſtant » pour ramaſſer un diamant de grand » prix, qu'elle trouve dans ſon chemin ; mais on la blâmeroit, ſi elle » perdoit ſon tems à cueillir des bluets » & des marguerites dans les près. »

Dans l'examen du caractére des Auteurs, on remarque qu'il faut conſidérer leur Profeſſion. » Un Miniſtre, tel » que le Cardinal de Richelieu & le » Duc de Sully, nous développera » mieux les menées de la Cour & la » politique des Princes, qu'un Sçavant de Collége, ou qu'un Grénadier » qui n'a ſçu que brûler de la poudre. « Cependant on dit dans un autre endroit que les deſcriptions des Batailles ſont très-belles dans le Charle XII. de M. de Voltaire.

On bannit avec raiſon de l'Hiſtoire Sacrée les réflexions ſatiriques, & le zéle outré de Religion, qui fait accumuler les prodiges les plus abſurdes ; mais il eſt étonnant de voir citer à ce ſujet le Talmud & *la Légende d'or* de Jacque de Varaſſe Archevêque de Genes. Doit-on mettre de pareils Ouvrages au nombre des Hiſtoires ? » Les Religions fauſſes ſont des coquet-

» tes qui peuvent avoir recours aux or-
» nemens de l'art ; mais la nôtre eſt une
» Dame vertueuſe & belle de ſa pro-
» pre beauté ; on ne ſçauroit lui mettre
» du fard ſans cacher l'excellent coloris
» qu'elle tient des mains de Dieu mê-
» me ? » En décrivant les ornemens propres aux Hiſtoires particulieres, les Academiciens remarquent judicieuſement qu'il en faut éviter la grande quantité. » Souvenons-nous, diſent-
» ils, qu'elle peut défigurer quelque-
» fois la beauté même ; une ou deux
» mouches bien placées ſur un joli vi-
» ſage en relevent l'éclat ; mettez-en
» une douzaine, l'agrément diſparoît &
» laiſſe triompher le ridicule. » On ne peut rien ajouter à la juſteſſe du bel-eſprit de ces Académiciens.

Gélaſe annonce qu'il va envoyer à l'Imprimeur une Hiſtoire galante, c'eſt-à-dire, *les avantures de Don Palmarin & de Thamire* ; ſur quoi Philinte lui fait craindre notre critique & celle de l'Auteur du *Pour & Contre* : Ce qui amene la Fable de deux Pinçons *d'humeur mordicante*, qui au lieu d'exercer leur *belle voix*, critiquent le chant le plus mélodieux de quelques oiſeaux, dont ils ſont ainſi reprimandés.

Chantez, surpassez-nous, faites-vous admirer;
C'est-là le vrai moyen de nous bien censurer.

Cette pensée, comme vous sçavez, est souvent répétée par les ennemis de la salutaire Critique, qui se plaisent à confondre le talent & le goût. Mais ne faut-il pas qu'il y ait des peintres & des connoisseurs en peinture? Le nombre de ceux-ci n'est-il pas moindre que celui des premiers? Sans réfuter sérieusement une pareille absurdité, il suffit de citer un fait Historique. » Quand » M. le Brun fit placer à Versailles » le beau tableau de la famille de Da» rius, je lui fis observer (dit M. de » Valincour, *) qu'Alexandre, au » lieu de relever la mere de Darius, » qui est à ses pieds, ne la regarde seu» lement pas, & porte ses yeux sur la » femme & les filles de Darius, qui » sont derriere elle: il en convint, » comme je convins aussi que ce Ta» bleau ne pouvoit jamais avoir été fait » que par un très-grand Peintre. » M. le Brun ne songea pas à répondre à M. de Valincour:

Peignez, surpassez-moi, faites-vous admirer;
C'est-là le vrai moyen de me bien censurer.

Le Peintre reconnoît le bon goût du

* Biblioth. Franc. Tome, XVI, Part. I. pag. 25.

Critique, qui à son tour admire le génie du peintre. Il ne s'agit pas en de pareilles occasions de discuter la supériorité des talens de l'Auteur, ou de ceux du Critique; elle ne peut devenir la matiere d'un Problême. Si le Critique remarque des fautes vraies, qui échapent aux esprits vulgaires, ses Observations honorent son discernement. Le même critique comparé à un écrivain médiocre, dont il a sçu dévoiler les sophismes, le peu d'esprit, & le mauvais goût, lui est autant supérieur que la raison & la lumiere sont supérieures aux ténébres.

Nos Academiciens examinent ensuite, si l'Histoire doit donner son jugement sur toutes sortes de faits. Eudoxe observe d'après Ciceron, » que » l'Historien est le témoin des tems, » & qu'il doit se borner à cette qua» lité, sans quoi il offensera nos lu» mieres, & blessera notre amour pro» pre de gayeté de cœur; d'ailleurs » son jugement est une besogne fort » inutile; car en disant ce qu'il pense, » il n'empêchera jamais un Particulier » de penser d'une autre façon: notre » cabinet est un tribunal qui nous apar» tient, & nous en sommes jaloux. » Gélase observe encore que le fil de

l'Hiſtoire eſt interrompu par ces réflexions ſouvent frivoles, ou exceſſivement longues. « Celles de Grégorio » Leti & de Guichardin, dit-il, me paroiſſent inſupportables, je les ſaute à » pieds joints, & avec autant de dégoût que j'en ai pour les fades converſations de la Clélie & du grand » Artaméne » Il eſt un peu étonnant de voir ici Gregorio Leti à côté de Guichardin, un des plus grands Hiſtoriens qui ait paru depuis Tite-Live. Eudoxe ſaiſiſſant un juſte milieu, admet les réflexions, lorſque les faits ſont obſcurs; mais il veut qu'elles ſoient courtes, & d'un goût fin & délicat. « L'*Alario* de » Scudéri & le *Clovis* de Deſmarets » n'empêchent pas que nous ne liſions » avec plaiſir l'*Eneïde* de Virgile, & l'*Iliade* d'Homére. Ainſi les *plattes Diſſertations de Guichardin*, & de Gregorio Leti ne doivent pas prévenir contre les réflexions courtes, fines & ſenſées, que nous trouvons dans Salluſte, dans Tite-Live, & dans Tacite. Un Marquis ridicule & un homme de bon goût s'habillent de la même étoffe, mais d'une maniere différente. » Tout le monde ſera dans quelque tems en état de juger des *plattes Diſſertations* de Guichardin, ſes

Auteur si estimé dans toute l'Europe.

Parmi les préceptes sur le style historique, on donne un avis important, qui est de ne pas se servir de mots surannés, nouveaux, enfantins, comme *Papa, maman, fillette*, &c. didactiques, dégoutans, comme ceux *d'anes, d'anesses, de pourceaux, de truyes*, &c. Enfin d'expressions qui *sentent la Halle & le Cabaret*. De pareilles remarques font bien de l'honneur à ces Académiciens; ils répétent aussi fort-bien tout ce qu'on a dit de mieux sur la maniere d'écrire l'Histoire; mais ils auroient dû, pour la vraisemblance, nous dire qu'ils étoient assemblez dans une Bibliothéque.

Venons aux *Conférences* qui composent le second volume. Dans la sixieme, il s'agit d'une partie des remarques que nous avons faites sur le Poëme de Camoëns.* D'abord on nous fait un procès pour avoir adopté l'opinion de M. de Voltaire, qui a fait voyager le Camoëns avec Vasco de Gama, & l'on soutient qu'il ne passa à l'Amerique que long-tems après. Les judicieux Académiciens regardent comme *une malice ingénieuse* d'avoir attribué *au vrai Dieu*, une priere, qui selon eux s'adresse à Jupiter, qui est *la Divinité dominante du Poëme*. Mais comment concilier

* Observ. T. I. p. 145. 169. T. II. p. 62. T. III. p. 237.

cette idée avec ce que les Portugais disent à la fin de cette priere : *C'eſt pour ta gloire ſeule que nous cherchons la Terre, où tendent nos deſirs ?* Alloient-ils dans les Indes pour faire fleurir la réligion de Jupiter ? D'ailleurs on ſoutient à la pag. 113. que *ſous le nom de Jupiter, le Camoëns deſignoit le* vrai *Dieu*. La même choſe eſt encore répétée à la pag. 124. Ce qu'on dit pour juſtifier l'érudition étrangere que le Poëte a répanduë dans ſon Poëme, l'intervention uniforme des Dieux, quelquesfois contraire à la gloire du Heros, & le peu d'intérêt du ſujet de la Luſiade, ne mérite pas d'être diſcuté. Tantôt on adopte notre critique, tantôt on cherche des couleurs pour l'affoiblir. Si nous diſons que l'intervention des Dieux eſt uniforme & ridicule, ce qui doit s'entendre de la maniere dont elle eſt amenée & déshonorée par le mêlange des idées du Chriſtianiſme & du Paganiſme, on nous oppoſe différentes Divinités, qui agiſſent dans le Poëme d'une maniere plus noble & plus élevée que dans l'Enéide. Eſt-ce là répondre à la critique ? Puiſqu'en un point capital, on loüe la délicateſſe de notre goût, on devoit bien croire que le jugement que nous avons porté ſur le

reſte n'eſt également que le réſultat des impreſſions nées de la Lecture du Poëme. Si l'on nous en prouvoit le peu de juſteſſe, nous l'avoüerions avec autant de plaiſir, que nous avoüons nous être trompés, en attribuant à Venus la naiſſance d'une Iſle qui *étoit toute née*. Le reproche d'avoir mis ſept ou huit vers dans la Lettre, où nous accuſons *Philomuſe* de faire dégénerer quelquefois ſa Proſe en vers héroïques, eſt une jolie retorſion. Pour trouver ces prétendus vers, on ſupprime les mots qui en rompent la meſure. Si nous diſons par exemple, *il écrit une Hiſtoire & non pas un Traité dogmatique*, l'Académie de M. de Caſtera nous fait dire, *il écrit une Hiſtoire & non pas un Traité*. C'eſt en ſuivant cette admirable méthode; qu'on nous rend verſificateurs dans notre Proſe. Elle ſert pourtant à faire un magnifique éloge du ſtile & des talens du célébre *Philomuſe*. Il n'y a pas plus de juſteſſe dans la contradiction où l'on prétend que nous ſommes tombés, en diſant d'un côté que *nous ne décidons pas ſi la traduction eſt fidéle*, & de l'autre que *nous ne voulons pas toucher à ces beautés un peu effacées*, c'eſt-à-dire, aux *beautés*, du Poëme, *un peu effacées* dans la traduction, *qui n'eſt qu'une co-*

pie où les images & l'expression ne sçauroient avoir ni le même éclat, ni la même force que dans l'Original. Quand la traduction dont il s'agit eût été bonne, on eût toujours pu, sans rien risquer, la mettre au-dessous de l'Original. Mais en vérité il n'est pas possible de ne point juger, à la vûë de celle de notre *Philosophe*, sans même sçavoir le Portugais, qu'un Poëte fameux tel que le Camoëns pouvoit être autrement traduit en François.

Vous sçavez que nous avons adopté la critique que M. de Voltaire avoit faite du Camoëns. Nos Académiciens fenfez, loin d'examiner les raisons solides que nous avons alléguées pour décrier le monstrueux mélange des Divinitez payennes avec les objets respectables de la Réligion chrétienne, se sont arrêtés à ce que nous avons dit en passant, que ce fut *pour justifier le Polythéisme* qu'on imagina les attributs du vrai Dieu dans Neptune, Mars, &c. Il est aisé de voir que nous avons indiqué d'une maniere implicite un fait connu, sçavoir, qu'à la naissance du Christianisme, les Apologistes de la Réligion payenne firent valoir ces vaines suppositions, pour la rendre moins ridicule, & sauver ainsi la pluralité des Dieux, à qui les Payens

rendoient un culte auſſi ſolemnel qu'à Jupiter. Au lieu de ſaiſir notre idée, on s'eſt attaché à prouver que les Payens ont adoré le vrai Dieu ſous le nom de cette Divinité ; diſcuſſion étrangere au fait dont il s'agit, & à laquelle on a conſacré dix pages.

Parce que Boileau a perſonifié la Moleſſe & la Chicane, le Camoëns a été en droit, ſelon Philomuſe, d'allier la Réligion Payenne avec la Réligion Chrétienne. Nous avons traité d'*abſurde & de pitoyable*, un pareil raiſonnement. On ſe récrie ſur les qualifications, ſans le juſtifier. Quelle réfutation ! On eſſaye auſſi de fortifier certaines étymologïes heteroclites ſur leſquelles nous avons marqué notre ſurpriſe. Nous avons avancé que le Camoëns n'avoit jamais penſé à cacher tant de myſtéres ſous le voile de la Fable ; on nous oppoſe ſon propre témoignage. Le Traducteur ignore-t'il que l'Auteur n'imagina groſſiérement ce ſens figuré, que pour échapper à la cenſure des Inquiſiteurs ? Seroit-il poſſible que le Poëte, ſans être fou, en compoſant ſon Poëme, ſe les fût propoſé toutes.

Je ne releverai point ici ce que nos trois Académiciens, gens éclarés, diſent contre l'Auteur du *Pour & Contre* ;

il ſçaura bien repouſſer leurs traits, s'il daigne le faire. A la fin de la ſeptiéme Conférence, *Monſieur Philomuſe* arrive d'Italie & eſt reçu avec joie par ſes trois amis. Il les remercie d'abord d'avoir refuté les Cenſeurs de la Traduction & du Commentaire de la Luſiade; il leur apprend qu'ayant acheté à Final les *Obſervations ſur les Ecrits Modernes*, & les feüilles de l'Auteur du *Pour & Contre*, il avoit diſcuté les critiques de la traduction du Camoëns, ſans deſſein d'y répondre, aimant mieux uſer de répreſailles, c'eſt-à-dire, faire des Obſervations ſur différens ouvrages de ſes Cenſeurs, pour leur montrer qu'ils ne ſont pas irrépréhenſibles. Voici ce qui nous regarde.

Il nous reproche élegamment d'avoir *lâché une bordée de termes offenſans & ſatyriques*, qui pourtant n'exiſterent jamais dans nos Obſervations; c'eſt un prétexte pour colorer la vivacité de ſon reſſentiment, qu'il faut pardonner à un Auteur, piqué de ce qu'on lui a fait voir qu'il ne paroît pas toujours joindre dans ſes Ouvrages le bon goût & la juſteſſe du raiſonnement, à la rare érudition, qu'il y fait briller. Dans l'eſpoir de nous *porter quelques bottes franches*, il commence par adopter une certaine critique de M. Gayot de Pita-

val, à qui il donne de grands éloges ; ce qui n'eſt pas étonnant. A l'exemple *de ce galant homme*, (comme il l'apelle) il remarque dans nos Feüilles diverſes fautes imaginaires, contre la raiſon, le bon goût, la beauté du ſtile, & la pureté du langage.

En parlant de la Traduction de Virgile, nous avons marqué *notre averſion pour ce qu'on appelle Proſe Poëtique, c'eſt-à-dire, pour les diſcours* exceſſivement *figurés, d'une harmonie* affectée *& enflés d'épithétes entaſſées les unes ſur les autres ; genre d'écrire inconnu aux Anciens, & qui n'a regné parmi nous que peu de tems.* Tout homme qui lit avec la plus legere attention, ſent que nous ne condamnons pas toute Proſe Poëtique en général, mais ſeulement celle qui eſt évidemment vicieuſe. Que fait notre grand Critique ? Après nous avoir dit des injures, fruit de cet *Atticiſme* & de cette *Urbanité*, dont il ſe pique, il s'amuſe à caractériſer la Proſe Poëtique, telle qu'on la trouve dans le Telemaque, & dans la Traduction d'Homere par Madame Dacier. Mais dans notre réflexion, s'agit-il de cette Proſe Poëtique, qui n'eſt ni defectueuſe ni déplacée ? C'eſt avec la même juſteſſe qu'il cite Herodote & Platon, comme émulateurs du ſtile d'Homere, & une

5465664

» *permis d'uſer de cè terme*, où mettre quelque » autre adouciſſement ſemblable ; celà ſert de » paſſeport aux expreſſions nouvelles. » A entendre parler Philomuſe, ne croiroit-on pas que nous ayons forgé le mot de *redondant* ? Vaugelas a dit pourtant avant nous, *il faut ôter dans le ſtile ce qui eſt de redondant*. Ce même terme ſe trouve par tout, & dans les Dictionnaires de Furetiére, de l'Academie, de Richelet. Il eſt dont *naturaliſé François*; & pour uſer de l'expreſſion du *poli Philomuſe*, rien *n'y ſent le Collége à pleine bouche* que la remarque de ce Cenſeur, qui condamne ce qu'il ignore.

En verité il nous eſt trop aiſé de triompher d'une pareille Critique: Nous aimerions bien mieux que certains hommes d'eſprit daignaſſent imprimer leurs médiſances : il y auroit quelque honneur à les refuter.

Je ne dois pas oublier la Fable heriſſée d'épithétes qu'il nous adreſſe dans la Préface. En voici le ſujet en peu de mots. Jupiter laſſé des crimes des hommes, ſe retire de la terre, qui eſt d'abord en proye à toutes ſortes de maux ; Neptune, Mars & Apollon tachent en vain par leurs violences, de le faire revenir ; mais Venus ſeule réuſſit, en enchainant Jupiter avec ſa ceinture, Ouvrage des Graces. Il conclut de cette Fable qu'un Critique mordant ne fait que révolter les Auteurs, & que ſes avis aſſaiſonnés de douceur, les ſecouent plus efficacement. Auriez-vous jamais deviné une pareille moralité dans une pareille Fable ?

Je ſuis, &c. *ce 15. Janvier 1738.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le Tome XI. des *Obſervations*, A Paris ce 16. Janvier 1738. TRUBLET.